AUTHOR:

FERRERO, GUGLIELMO

TITLE:

GENIE LATIN ET LE MONDE MODERNE

PLACE:

PARIS

DATE:

1917

Master Negative #

92-80519-8

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Ferrero, Guglielmo, 1871-1942

... Le génie latin et le monde moderne. Paris, B. Grasset, ©1917. [3. éd.]

2 p. l., 335 p., 2 l. 19cm. [fr. 3.50]

CONTENTS.—Le génie latin et le germanisme.—La corruption du monde ancien et le progrès du monde moderne.—Rome dans la culture moderne.—Du monde gréco-latin au monde nouveau.—L'esprit latin et le sport.—Le génie latin.—Les problèmes intellectuels du monde nouveau.

Copy in Butler Library of Philosophy.

1. Latin peoples. 2. Civilization, Latin. 3. Germany—Civilization.

~~Another copy in Maison Francaise.~~

Library of Congress CB224.F4 17-28349

Copyright A—Foreign 14752

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

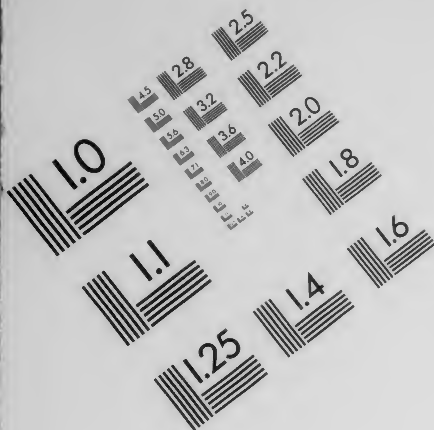
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11x

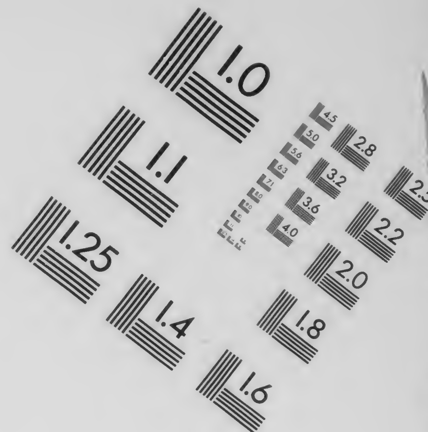
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 3-30-92 INITIALS ER

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT







AIIM

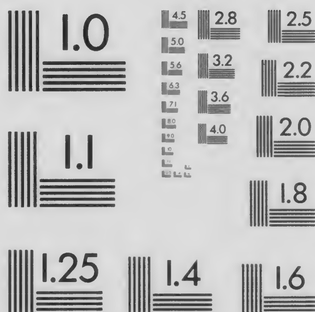
Association for Information and Image Management

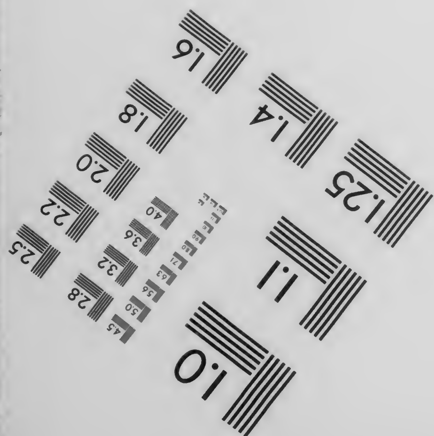
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

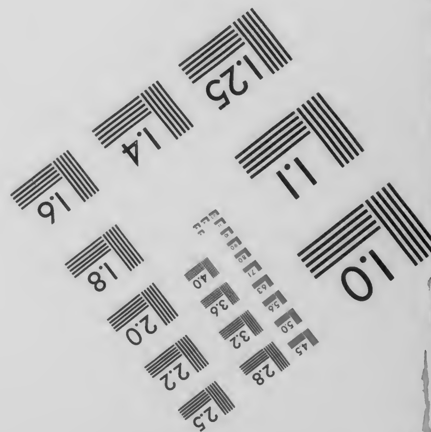
Centimeter



Inches







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

LE GÉNIE LATIN

ET LE MONDE MODERNE

GUGLIELMO FERRERO

LE GÉNIE LATIN ET LE MONDE MODERNE



PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXVII

Il a été tiré de cet ouvrage :

15 exemplaires sur Japon impérial,

numérotés de 1 à 15.

I

LE GÉNIE LATIN ET LE GERMANISME

I

Presque toute la civilisation de l'Europe et de l'Amérique, dans ses éléments essentiels, a été créée, sur les bords de la Méditerranée, par les Grecs, les Latins et les Juifs dans le monde ancien, par les peuples qu'on appelle latins, au moyen âge et dans l'époque moderne. La religion, les institutions et les doctrines politiques, l'organisation des armées, le droit, l'art, la littérature, la philosophie, qui forment aujourd'hui les bases de la civilisation européo-américaine, sont, dans leur ensemble, l'œuvre de ces peuples qu'on peut, par leur situation géographique, appeler méditerranéens. Beaucoup moins nombreuses, bien que plus récentes, sont les contributions des peuples qui n'ont pas eu le privilège de pouvoir se baigner dans les eaux sacrées de cette mer historique. Leur énumération n'est pas longue. C'est une partie de la Réforme, le luthéranisme, si différent du calvinisme, c'est-à-dire de la Réforme conçue en pays latin ; c'est la

grande industrie, qui se sert de la force motrice de la vapeur et des machines de fer, créée par l'Angleterre; c'est le parlementarisme, qui est aussi une création anglaise; c'est la philosophie anglaise et allemande du XVIIIe et du XIXe siècle; et en littérature, le romantisme. A ceci, il faut ajouter au compte des peuples germaniques et anglo-saxons des contributions littéraires, artistiques, juridiques de différente valeur, dans les directions tracées par le génie gréco-latin, et la création de la science moderne, à laquelle les Anglais et les Allemands ont travaillé avec les Français et les Italiens. La science moderne a été créée par un effort commun des peuples de l'Europe, et il serait difficile de comparer le mérite de chaque nation.

Création et application sont deux choses distinctes. Les peuples méditerranéens ont créé, dans leur longue histoire, un nombre plus grand de principes de civilisation que les peuples germaniques ou anglo-saxons; cela n'empêche point que plusieurs de ces principes ont été adoptés, appliqués, perfectionnés et même employés comme des armes contre les peuples qui les avaient créés par les autres groupes. Mais cette réserve faite, on peut affirmer que la civilisation moderne est dans son ensemble l'œuvre des peuples méditerranéens, beaucoup plus que des peuples extra-méditerranéens; qu'elle a été créée en partie par les Grecs et les Orientaux hellénisés du monde antique, en partie par l'esprit sémitique, en partie par les Romains d'abord et ensuite par les peuples qu'on appelle latins, parce qu'ils parlent des langues dérivées du latin : Italiens, Français, Espagnols, Portugais. Pour ne parler que de l'Europe moderne, ce sont les peuples latins qui ont fait, au XVe et au XVIe siècle, la plus grande partie de ce travail d'exploration géographique qui devait livrer à la race blanche la planète tout entière; c'est à eux surtout qu'on doit la Renaissance, ce grand mouvement intellectuel d'où est sortie l'époque moderne. C'est aussi parmi ces peuples qu'il faut chercher ceux qui ont pris l'initiative de réorganiser, en Europe, de grands Etats et de puissantes armées après le morcellement politique et le cosmopolitisme désarmé du moyen âge. La Révolution française, sa préparation intellectuelle, son épopée militaire, les immenses transformations politiques, juridiques, sociales qu'elle a faites dans toute l'Europe sont des œuvres latines. La Révolution de 1848 est encore un mouvement à la fois intellectuel, politique et social auquel le monde latin donne l'impulsion.

Il suffirait de cette courte énumération pour conclure que ces peuples ne devraient être jugés inférieurs à aucun autre groupe de l'Europe par leur importance. Il n'en est rien. Depuis un demi-siècle la décadence des peuples latins est

un thème préféré des méditations des savants ou de ceux qui croient l'être. On en parle sous mille formes différentes. L'Espagne et le Portugal se tiennent tellement à l'écart que leur existence serait presque ignorée si leurs anciennes colonies d'Amérique n'étaient pas devenues une partie si importante du système économique contemporain. L'Italie, en se mêlant depuis 1859 à la politique de l'Europe, a attiré l'attention du monde sur elle plus que la péninsule ibérique, mais l'attention qu'on prête à ses efforts actuels est bien petite en comparaison de l'admiration qu'on a pour son passé. L'Italie contemporaine disparaît encore presque entièrement aux yeux du monde, dans son immense histoire. Quant à la France, surtout dans les dix ans qui ont précédé la guerre, l'opinion qu'elle était un pays en décadence, à bout de forces, destiné à une mort prochaine, devenait générale. Au moment où la guerre a éclaté, le monde était déjà convaincu ou bien près de se convaincre que le groupe des peuples qu'on appelle en Europe latins, après avoir fait tant de choses jusqu'à la fin du XIXe siècle s'était laissé rapidement distancer par d'autres groupes plus énergiques. On avait donc le droit de le considérer comme arriéré.

Cette persuasion avait fini par pénétrer même dans l'esprit des peuples latins. Sous des formes et dans des proportions différentes, ces peuples

ont, pendant les derniers trente ans, oscillé entre des exaltations et des dépressions continuelles. Tantôt ils se sont proclamés les premiers peuples du monde; tantôt ils se sont abandonnés au plus sombre pessimisme sur leur avenir. Il est d'ailleurs indiscutable que, depuis 1789, le groupe des peuples latins a été, parmi les groupes européens, le plus agité au point de vue politique. Les crises politiques qui les ont troublés ont été beaucoup plus nombreuses et graves que celles qui ont troublé le monde anglo-saxon et le monde germanique. Ces crises ont beaucoup contribué à donner au monde et aux peuples latins eux-mêmes une impression de faiblesse intérieure. Et à mesure que la conscience de cette faiblesse s'aggravait chez ces peuples, deux peuples bénéficiaient de leur décadence, vraie ou prétendue, en grandissant dans l'admiration du monde. L'Angleterre d'abord, l'Allemagne ensuite.

L'Angleterre avait été en Europe, entre 1870 et 1900, le modèle le plus admiré, dans l'industrie, dans le commerce, dans la finance, dans la politique, dans la diplomatie, dans la vie sociale. L'Allemagne n'était jusqu'alors le modèle que pour l'armée, la science et certaines institutions sociales. Mais après 1900, l'Allemagne sembla devenir rapidement le modèle universel, en battant l'Angleterre dans presque tous les champs où elle avait conservé jus-

qu'alors une supériorité incontestée. On ne continua pas seulement à admirer l'armée et la science allemandes, comme les premières du monde; on commença à admirer aussi son organisation industrielle, ses méthodes commerciales, son système de banques, comme des modèles plus modernes et plus parfaits que ceux que l'Angleterre offrait encore. Le monde se dit que l'Angleterre vieillissait et de plus en plus les esprits se tournèrent vers Berlin. C'était l'Allemagne, par ses doctrines et son exemple, qui portait le coup définitif aux doctrines anglaises du libre échange et du *laisser faire* de l'école de Manchester. C'était l'Allemagne qui seule réussissait à disputer l'empire des mers à l'Angleterre, en créant en peu d'années la seconde marine marchande et la seconde flotte du monde. Quand la guerre a éclaté, von Ballin était sur le point de prendre place parmi les gloires allemandes, à côté de Kant, de Gœthe ou de Wagner. L'admiration pour l'Allemagne était devenue si grande, que même la répugnance pour ses institutions politiques avait diminué. L'indulgence presque incroyable du parti socialiste de tous les pays d'Europe envers l'empire des Hohenzollern en est la preuve la plus singulière. Aussi il n'est pas exagéré de dire que tout le monde, dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, était devenu germanophile, après 1900. On a souvent

attribué le prestige de l'Allemagne à ses victoires de 1866 et de 1870. Mais la génération qui avait assisté aux triomphes militaires de l'Allemagne avait admiré le germanisme beaucoup moins que la génération suivante. Après 1900, le monde n'avait plus vu, en Europe, que l'Allemagne et sa force grandissante avec une rapidité prodigieuse, au milieu de peuples ou surpris ou éblouis.

Ces faits sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement. Si on s'en tenait à leurs apparences, il faudrait conclure que des pays, qui avaient été, pour tant de siècles, si actifs et si capables, auraient été tout à coup frappés par une impuissance incurable. Presque toutes les vertus qui font un peuple fort et une civilisation florissante auraient émigré, en peu d'années, en Allemagne. Il y avait eu, parmi les peuples, des parvenus de la puissance et de la richesse; on n'avait pas encore vu le parvenu de la civilisation : un peuple devenu, en quelques dizaines d'années, capable de tout enseigner à tout le monde, même à ses anciens maîtres. Notre époque aurait pu assister à ce phénomène extraordinaire.

C'était d'ailleurs l'explication qui, avant la guerre, tendait à devenir générale. La guerre européenne a rapidement changé cet état d'esprit; elle l'a même complètement retourné chez beaucoup de personnes. L'histoire a rarement

assisté à un revirement si violent et si soudain. D'un bout à l'autre du monde, des millions d'hommes ont flétri le peuple allemand comme la honte de notre époque, comme le représentant de la barbarie, sans plus se rappeler qu'ils l'admiraient, il y a trois ans, comme le maître et le modèle de l'univers. Mais justement parce que ce revirement a été si violent et si soudain, il semble utile de s'arrêter à étudier ses causes et sa signification. Si le monde a oublié qu'il considérait, il y a trois ans encore, comme le modèle du monde le peuple qu'il traite aujourd'hui de barbare, le fait n'est pas moins vrai et il suffit d'y réfléchir un instant pour en saisir immédiatement toute la portée. Nous vivons dans la civilisation la plus savante qui ait jamais existé. Le choix d'un maître et d'un modèle est l'opération la plus grave qu'un homme ou un peuple puisse accomplir. Comment alors l'époque la plus savante de l'histoire a-t-elle pu se tromper d'une manière si grossière sur la question la plus grave de la vie et prendre comme modèle le peuple qu'elle devait tout à coup renier comme barbare ? Une telle erreur doit avoir des causes profondes. La recherche de ces causes est donc le problème le plus important qui, en ce moment, se présente aux esprits qui réfléchissent et qui tâchent de comprendre.

II

Ce livre est dédié à l'étude de ce grand problème. Il reproduit, dans leur ordre chronologique, une série de discours, prononcés avant et après la guerre, de 1907 à 1917, en Europe et en Amérique, en France et en Italie, et dans des langues différentes ; en italien, en français et en anglais. Ces discours semblent traiter des sujets variés ; mais ils forment une unité, parce qu'ils développent tous, en la précisant peu à peu, une idée centrale, dont la genèse est expliquée par le long essai *Du monde gréco-latin au monde nouveau*. Cet essai, composé de cinq chapitres, fut publié en 1912 par une grande revue américaine, le *Hearst's Magazine*, dans les circonstances suivantes. Ayant su que j'écrivais sur mes voyages d'Amérique une espèce de dialogue philosophique — c'est le livre qui devait paraître en 1913 sous le titre *Entre les deux mondes* — cette revue me pria d'exposer la genèse et de résumer le contenu du livre en une série d'articles. Comme l'idée centrale des discours reproduits dans ce volume est l'idée même qui a été développée longuement, dans tous ses détails, dans ce dialogue, j'ai pensé pouvoir publier ce long essai au milieu de

ces discours. Au centre du livre, entre les discours qui ont été prononcés avant la guerre et ceux qui ont été prononcés après la guerre, il éclaircira les uns et les autres ; il aidera le lecteur à saisir le lien qui fait une unité de ces discours, en montrant par quel effort l'auteur est arrivé à concevoir l'idée qui est l'âme de tout le livre.

Cet effort a été long et pénible. Mais l'idée est simple. Elle peut être formulée de la manière suivante. Un examen assez rapide suffit pour découvrir dans la civilisation contemporaine deux idéals : un idéal de perfection et un idéal de puissance. L'idéal de perfection est un legs du passé et se compose d'éléments différents, dont les plus importants sont la tradition intellectuelle, littéraire, artistique, juridique et politique gréco-latine ; la morale chrétienne sous ses formes différentes ; les aspirations morales et politiques nouvelles nées pendant le XVIIIe et le XIXe siècle. C'est l'idéal qui nous impose la beauté, la vérité, la justice, le perfectionnement moral des individus et des institutions comme les buts de la vie ; qui entretient dans le monde moderne la vie religieuse, l'activité artistique et scientifique, l'esprit de solidarité ; qui perfectionne les institutions politiques et sociales, les œuvres de charité et de prévoyance. L'autre idéal est plus récent : il est né dans les deux derniers siècles, à mesure que les

hommes se sont aperçus qu'ils pouvaient dominer et s'assujettir les forces de la nature dans des proportions insoupçonnées auparavant. Grisés par leurs succès ; par les richesses qu'ils ont réussi à produire très rapidement et dans des quantités énormes, grâce à un certain nombre d'inventions ingénieuses ; par les trésors qu'ils ont découverts dans la terre fouillée dans tous les sens ; par leurs victoires sur l'espace et sur le temps, les hommes modernes ont considéré comme un idéal de la vie à la fois beau, élevé et presque héroïque, l'augmentation indéfinie et illimitée de la puissance humaine.

Le premier de ces deux idéals, l'idéal de perfection, peut être considéré, en Europe, comme l'idéal latin. Le génie latin a montré son originalité et sa puissance, et il a conquis sa gloire la plus belle en s'efforçant de réaliser certains idéals de perfection, c'est-à-dire en créant des arts, des littératures, des religions, des droits, des États bien organisés. Cela ne signifie point que les peuples latins n'aient pas, eux aussi, contribué à créer l'idéal de puissance. L'histoire de la France pendant le XVIIIe et le XIXe siècle suffirait à assurer une place importante à ce groupe de peuples dans le grand changement de l'histoire du monde, qui est représenté par l'apparition de cet idéal nouveau. Mais les peuples latins, qui sont les peuples d'Europe dont la civilisation est la plus ancienne, ont fait de trop grandes

choses dans les époques où les idéals de perfection dominaient seuls ou presque seuls, pour que leur vie ne soit encore aujourd'hui pleine de l'esprit de ces époques. Si, d'ailleurs, en ce qui concerne les idéals de perfection, les peuples latins peuvent revendiquer un rôle historique bien précis et caractérisé, il n'en est pas de même pour le nouvel idéal de puissance. Ils ont développé celui-ci en union avec d'autres peuples de race différente. On ne peut donc attribuer une signification bien précise à ces mots « le génie latin », sans identifier ce génie avec l'irrésistible tendance qui fait désirer aux peuples et aux individus toutes les formes de perfection dont l'esprit humain est capable.

L'idéal de puissance peut, au contraire, être considéré, en ce moment, comme un idéal germanique. Ici aussi, il ne faut pas tomber dans l'erreur de croire que cet idéal a été créé par les Allemands. L'Allemagne a contribué moins que la France au long et pénible travail qui devait aboutir à l'éclosion de cet idéal dans le monde. Mais il est indiscutable aussi que, si elle a été lente à comprendre l'idéal nouveau, l'Allemagne a fini par en devenir, en Europe, pendant les derniers trente ans, le champion le plus ardent. L'immense développement de l'Allemagne, qui avait émerveillé le monde, n'est autre chose que cet idéal nouveau de puissance transformé par les Allemands en une espèce de religion nationale, devenu une sorte de messianisme, et appliqué avec une logique implacable et une passion ardente jusqu'aux conséquences extrêmes, dans tous les champs : non plus seulement dans l'industrie et les affaires, comme ont fait les Américains, mais dans le monde des idées et — application plus dangereuse — dans la guerre et l'armée.

Cette distinction entre les deux idéals faite, il est possible de comprendre l'immense tragédie dont nous sommes à la fois les acteurs, les spectateurs et les victimes; d'expliquer le bouleversement d'idées qu'elle a produit et de jeter un coup d'œil dans l'avenir et les devoirs qui nous attendent. Il suffit de comprendre pourquoi et comment notre époque avait mêlé ces deux idéals en croyant qu'ils pourraient se développer infiniment et paisiblement à côté l'un de l'autre, tandis qu'à un certain point ils devaient entrer en violent conflit. C'est ce que nous allons tâcher de faire.

III

Il n'est pas besoin d'une analyse profonde pour découvrir qu'un des phénomènes caractéristiques des dernières trente années a été, en

Europe, le déclin des anciens idéals de perfection et le prestige croissant de l'idéal de puissance. C'est le fait général qu'on avait masqué sous les noms les plus différents, comme le « triomphe de l'esprit pratique », « le progrès économique de l'époque », « la politique réaliste », « les tendances modernes ». Ce triomphe de l'idéal de puissance est d'ailleurs, comme on le verra dans ce livre, l'aboutissement d'un mouvement historique très complexe, dont les origines remontent bien loin. Il a été cependant accéléré, dans les derniers cent ans, par des causes immédiates. J'en citerai les principales : l'immense accroissement de la puissance anglaise, les richesses accumulées par l'Angleterre et par la France, les victoires de l'Allemagne, le développement des deux Amériques, l'exploration et la conquête de l'Afrique, l'augmentation de la population et des dépenses publiques, civiles et militaires, qui exigeait une augmentation de la production; le perfectionnement de l'outillage industriel, les progrès des sciences, le déclin des aristocraties, des monarchies, des Églises qui représentaient en Europe l'esprit de qualité ou les idéals de perfection; l'épuisement de plusieurs de ces idéals qui rendait nécessaire un renouvellement; l'affaiblissement des gouvernements, l'avènement au pouvoir des classes moyennes, l'importance croissante acquise par les masses et le nombre en tout : dans les

armées, dans la politique, dans l'industrie. Livrées à elles-mêmes, soustraites aux vieilles disciplines, les masses peu cultivées devaient pencher plutôt vers l'idéal de la puissance qui satisfait des instincts primordiaux comme l'orgueil, la cupidité, l'ambition, que vers des idéals de perfection, qui exigent toujours de l'esprit de sacrifice et une certaine force de renoncement.

C'est dans l'immense éclat de cet idéal de puissance que l'Allemagne a tellement grandi dans l'opinion du monde, pendant les premiers quatorze ans du siècle. Si le devoir suprême de l'humanité était véritablement de tendre toutes ses forces pour augmenter sa puissance, l'Allemagne aurait été le vrai modèle du monde. L'idéal de la puissance devenu une religion nationale et un ensemble des circonstances favorables, telles que la position centrale, le voisinage de la Russie, l'abondance de la houille, le pullulement de la population, le développement économique général de tous les pays, avaient produit en Allemagne une explosion d'énergie sans exemple. Appuyés par un gouvernement fort et doué de capacités indiscutables, la race, l'industrie, le commerce, la science, la diplomatie allemande avaient envahi le monde, multiplié leurs entreprises, conçu les plans les plus audacieux. Le succès n'avait pas souri toujours à ces entreprises; mais les échecs

n'avaient jamais découragé ni le peuple ni le gouvernement. Partout l'Allemand avait pénétré ou avait tenté de pénétrer, en troublant la douce tranquillité des situations acquises, en introduisant un esprit nouveau d'activité, de nouveauté, de concurrence, en visant à conquérir la première place par une lutte aussi tenace que dénuée de scrupules.

L'histoire n'avait pas vu encore un exemple d'activité si fiévreuse. Les États-Unis eux-mêmes ne pouvaient soutenir la comparaison. Ils ont accompli de grandes choses dans l'industrie, mais en exploitant un territoire de 9 millions de kilomètres carrés. Les Allemands avaient réussi à tirer toutes les marchandises dont ils inondaient la terre, toutes les idées, bonnes ou mauvaises, dont ils remplissaient les cerveaux, la plus forte armée et la seconde flotte du monde, d'un territoire de 600,000 kilomètres carrés. Hypnotisé de plus en plus par l'idéal unique de la puissance, le monde avait été ébloui par cette activité étourdissante et il n'attachait plus aucune importance à la question des procédés par lesquels l'Allemagne remportait ses succès. Qu'importait si, déjà en 1870, elle avait ressuscité la vieille âme barbare de la guerre et proclamé les droits souverains de la force? Qu'importait si elle avait développé son industrie et son commerce à l'aide de procédés artificiels comme le *dumping;* par une détérioration systématique de la qualité de tous les objets fabriqués, et en se servant sans aucun scrupule de tous les moyens de falsification que l'esprit humain peut inventer? Pour blâmer ces procédés, il aurait fallu des idéals de perfection ou des étalons de mesure qualitatifs. Mais ceux-ci se confondaient, perdaient leur prestige et leur force... Le résultat seul comptait. Dans l'écroulement de tous les idéals de perfection, il ne restait plus debout, au centre de l'Europe, gigantesque, triomphante, que l'Allemagne. Il est maintenant possible de nous expliquer pourquoi l'idée de la décadence des peuples latins avait fini par s'imposer à tous, les peuples latins compris. Les pays latins, même les deux les plus forts, la France et l'Italie, étaient incapables de rivaliser avec l'Allemagne dans cet effort pour la puissance. La France n'avait pas une population suffisante. L'augmentation de la population est une condition nécessaire de l'augmentation de la puissance. L'Italie avait la population : mais il lui manquait le charbon. A ces causes matérielles s'ajoutaient des causes psychologiques, c'est-à-dire une certaine persistance des sentiments qui remontaient aux époques de civilisation qualitative : l'habitude de l'économie, la répugnance à l'agitation continuelle, à l'innovation incessante, à l'esprit de modernisme à outrance, à la manie de la vitesse. Enfin la situation politique de ces pays rendait impos-

sible aux gouvernements de soutenir l'effort de la nation avec autant d'énergie et d'intelligence que pouvait le faire le gouvernement allemand.

Pour toutes ces raisons, ces peuples ont peu à peu fini par se sentir inférieurs, dans la lutte pour la puissance, à l'Allemagne qu'ils cherchaient à imiter, mais en n'y réussissant qu'en partie. De là une très grave conséquence. En réagissant sur la France et sur l'Italie, l'idéal de la puissance y a excité, dans toutes les classes, l'appétit des gains faciles, le désir des enrichissements rapides, toutes les formes de l'arrivisme. Mais comme il n'a pas pu se développer complètement, il n'a pas excité au même degré les qualités et les vices corrélatifs, qui faisaient de la vie allemande un système, sinon parfait, comme le pensaient les observateurs superficiels, au moins complet et cohérent dans sa dangereuse absurdité : l'audace, l'orgueil, l'habitude de tout faire en grand, même les folies; l'esprit d'association, la confiance dans l'avenir, la discipline ; cette espèce d'extravagante ferveur messianique par laquelle l'Allemand s'était convaincu qu'il régénérait le monde, en l'inondant de mauvaises marchandises. Dans l'ensemble les deux pays restaient plus attachés que l'Allemagne aux vieux idéals de perfection, c'est-à-dire — et la guerre l'a prouvé — dans un état intellectuel et moral plus élevé. Mais en

même temps ils apportaient dans la vie économique une timidité, une limitation, un esprit de méfiance, d'isolement et de réalisme, une absence de toute illusion mystique qui, en se combinant avec l'appétit des gains et le désir des richesses, engendrait des égoïsmes et des corruptions très nuisibles soit au système économique, soit à l'organisation sociale tout entière des pays. Cet état de choses provoquait un grand mécontentement et donnait à une partie de l'opinion, dans les deux pays, un sens très douloureux d'impuissance intellectuelle et morale, en comparaison de l'Allemagne.

Un effort qui ne réussit qu'à moitié est toujours pénible, à un individu comme à un peuple. A ce sentiment d'impuissance partielle s'ajoutaient les préoccupations très justifiées d'un danger réel. Ce peuple qui se multipliait au centre de l'Europe et qui développait avec tant de rapidité, sous la conduite d'un gouvernement énergique, sa puissance, n'était-il pas un danger pour les peuples qui l'environnaient? Mais toutes ces inquiétudes et toutes ces craintes ne seraient pas devenues si angoissantes, dans les années qui ont précédé la guerre, sans une illusion dans laquelle est la raison profonde de l'immense crise actuelle. Les idéals de perfection qui auraient pu limiter à des proportions plus sages notre admiration de l'Allemagne s'étaient obscurcis dans l'esprit du

monde; mais ils n'avaient pas été reniés officiellement. Personne n'aurait avoué, même avant la guerre, vouloir vivre dans un monde sans beauté, sans justice, sans vérité. Quand on parlait du progrès ou de la civilisation, on sous-entendait toujours, plus ou moins clairement, une amélioration morale et intellectuelle. Notre époque voulait la puissance, mais elle voulait aussi, en toute sincérité, la charité, le droit, la justice, la vérité, le bien. Elle se fâchait facilement si quelqu'un doutait de ces vertus. Par malheur, si elle voulait ces biens, elle n'était pas moins obligée, par les passions et les intérêts dominants, à les sacrifier chaque jour à son désir de richesse et de puissance. Il s'agissait donc, pour notre époque, d'augmenter indéfiniment ses richesses et sa puissance, en échappant au reproche de payer ces biens matériels par une détérioration morale de la société tout entière. Le problème était difficile : comment l'a-t-elle résolu? Elle a trouvé un moyen simple et commode de mettre d'accord l'idéal de puissance et l'idéal de perfection : elle les a mêlés et confondus. Une armée nombreuse de sophistes aidant, elle s'est convaincue que le monde s'améliorait, devenait plus sage, plus moral, plus beau, en somme plus parfait, à mesure qu'il enrichissait et qu'il développait sa puissance. La quantité pouvait augmenter et la qualité s'améliorer indéfiniment, l'une à côté de l'autre.

Quel rôle a joué dans la vie intellectuelle du XIXe siècle la nécessité où notre époque se trouvait de confondre les idées sur ce point vital! Que de théories ont été admirées, parce qu'elles sortaient de cette confusion et aidaient à la produire dans les esprits! Celle du surhomme, par exemple. Mais l'Allemagne fut encore le pays qui bénéficia davantage de cette confusion. L'ordre apparent qui régnait dans le pays, et cette coordination presque parfaite de tous les efforts de la nation vers la puissance, semblèrent l'idéal de la perfection intellectuelle et morale. L'Allemagne devint le modèle de toutes les perfections, parce qu'elle était le pays le plus puissant. Elle fut considérée comme la nation la plus intelligente, la plus instruite, la plus sage, la plus morale, la plus sérieuse du monde. Elle avait résolu mieux que les autres nations tous les problèmes de l'époque et réalisé l'idéal de la vie plus parfait. Son droit, ses institutions sociales, ses sciences, sa musique semblaient insurpassables; elle commençait même à devenir un modèle dans les arts. L'Allemagne avait transporté dans les arts sa manie du modernisme, sa capacité d'imitation et son esprit d'organisation; ce qui, dans l'immense anarchie esthétique de l'époque, semblait le début d'une ère nouvelle à un certain nombre d'esprits mécontents du présent. Même les socialistes s'étaient convertis, dans les pays latins, à l'ad-

miration de l'Allemagne. Pour trouver un prétexte de récriminations contre le régime bourgeois, ils avaient oublié qu'ils devaient à ce régime la possibilité d'exister comme parti; ils exaltaient les « lois sociales » édictées par l'oligarchie militaire qui gouverne l'Allemagne comme un grand progrès dont leurs pays n'étaient pas capables; et le parti socialiste allemand, qui, sans les libertés données au monde par la Révolution française, n'aurait pas même pu exister, comme le véritable libérateur du monde! Ce qui revenait à dire que le gouvernement des *Junkers* était plus juste et plus humain que les gouvernements démocratiques de l'Europe occidentale. L'Europe se berçait dans ces absurdes illusions, quand tout à coup le ciel et la terre tremblèrent. L'Allemagne venait de mettre le feu aux poudres.

IV

En une semaine, le peuple qui était le modèle de toutes les vertus devint l'objet de l'exécration universelle. Le dictionnaire n'eut plus d'adjectifs suffisants pour le flétrir. Il fut banni de la société des nations civilisées. Que s'était-il

passé en huit jours? Une chose simple et tragique : l'idéal de perfection et l'idéal de puissance, que le monde avait confondus, comme s'ils pouvaient se développer indéfiniment côte à côte, étaient entrés en conflit. Voilà le sens profond de toute la crise présente.

Un philosophe aurait pu prévoir *a priori* que ce conflit devait éclater un jour ou l'autre. Cette prévision appartenait au nombre des certitudes qu'on pourrait appeler *dialectiques,* parce qu'on peut y arriver par le raisonnement, et qui sont les plus sûres, si pour les déduire le raisonnement part d'une vérité bien établie. Une vérité de sens commun pouvait cette fois conduire facilement à cette prévision : c'est que les biens de la vie sont liés entre eux, de sorte qu'ils se limitent mutuellement dans différentes manières, et que si on veut jouir d'un bien au delà d'une certaine mesure, il est nécessaire de renoncer à l'autre qui était sa limite. Mais alors, très souvent, même le bien qu'on a trop désiré devient un mal. « Quinze jours durant — ainsi parlait, quelques années avant la guerre, un vieillard qui avait connu les hommes et le monde — nous avons discuté pour savoir ce qui valait mieux, ou produire des richesses, ou créer des œuvres d'art, ou découvrir des vérités, et jusqu'à quel point il était bon de désirer la richesse... Or ce faisant, qu'avons-nous fait, sinon recherché les rapports qui existent entre

l'Art, la Vérité, la Morale, l'Utilité, le Plaisir, le Devoir, le Droit, c'est-à-dire entre les biens de la vie? Ce sont des questions qui intéressent beaucoup les philosophes, lesquels se figurent volontiers que le monde est perpétuellement en peine parce qu'ils ne réussissent pas à résoudre ces graves problèmes. Mais la vie ne se charge-t-elle pas de leur répondre chaque jour? Est-il donc si difficile de comprendre que ces choses sont des limites les unes pour les autres? Le Devoir peut mettre un frein au Plaisir et le préserver d'abus périlleux; le sentiment du Beau, préserver la Morale de certains excès de l'ascétisme; la Morale, détourner l'Art de certains sujets déshonnêtes; l'Utilité, tenir un peu en bride la Vérité, rappelant à l'homme que « toute vérité n'est pas bonne à dire », ou empêcher la Morale et l'Art de se déshumaniser en devenant à eux-mêmes leur propre fin, et ainsi de suite. Qu'est-ce que l'histoire, sinon le perpétuel effort de la volonté pour trouver de nouveaux équilibres et de plus parfaites limitations entre ces éléments de la vie (1)? »

Il en est de même de la justice, de la charité, du respect, du droit, de la loyauté, du sentiment chevaleresque; de tous ces idéals de perfection morale que le monde moderne n'avait pas reniés, et de la puissance. La puissance et

(1) *Entre les deux mondes*, Paris, 1913, p. 415.

ces idéals ne s'excluent pas nécessairement, mais ils se limitent mutuellement. Plus les idéals seront forts chez un peuple et chez un individu, et plus la puissance acquise en violant la justice, la charité, le droit, la loyauté leur fera horreur; ils ne voudront la puissance que dans les limites tracées par ces idéals de perfection morale. Plus l'ambition de la puissance sera forte et avec plus de facilité et d'indifférence un individu et un peuple franchiront ces limites. Si l'ambition de la puissance devient chez un homme ou chez un peuple une espèce de religion ou de mysticisme messianique, ces limites finiront par être considérées comme des obstacles que l'homme ou le peuple devront renverser et avec lesquels ils se vanteront d'entrer ouvertement en conflit. C'est ce qui est arrivé à l'Allemagne, sous les yeux du monde terrifié. Grisée par ses succès, par les flatteries dont elle était l'objet, par l'idée de sa force, par l'espoir d'un immense triomphe, l'Allemagne avait fini par croire, comme d'ailleurs la plupart de ses admirateurs, qu'elle était la meilleure, parce qu'elle était la plus forte; il était donc évident qu'elle s'améliorerait à mesure qu'elle accroîtrait sa force; par conséquent, tout ce qu'elle faisait pour augmenter sa puissance était bien. Une fois l'esprit de tout un peuple, puissant, fort, nombreux, mis sur cette pente, il devait rapidement glisser aux pires excès.

Mais si l'Allemagne, qui était la plus forte et qui espérait vaincre, avait facilement confondu tout ce qui favorisait ses immenses ambitions avec le bien, les peuples attaqués, qui se sentaient les plus faibles et qui se virent menacés par un danger terrible, se réfugièrent auprès des autels délaissés de la Justice, du Droit, de la Générosité chevaleresque, de la Loyauté; c'est-à-dire qu'ils opposèrent à l'Allemagne et à son idéal de la puissance les vieux idéals de la perfection. Dès ce moment on a recommencé, chez tous les peuples qui parlent des langues dérivées du latin, à exalter en prose et en vers le génie latin, l'esprit latin, la civilisation latine. Et à raison, car le génie latin résume les idéals de perfection, qui seuls peuvent limiter les aspirations de l'homme à la puissance criminelle. Mais si l'idéal latin est surtout et avant tout un idéal de perfection, il est nécessaire que tous ceux qui aujourd'hui exaltent le génie latin et l'opposent au germanisme se rendent bien compte qu'il représente l'opposé de ce qu'on avait pris l'habitude d'admirer davantage dans l'Allemagne : de cette insatiable aspiration à un accroissement illimité de puissance; de cette activité inlassable et dénuée de scrupules; de cet esprit d'invasion; de ce goût pour tout ce qui est énorme, colossal, extravagant, violent. Il ne faut pas se faire trop d'illusions : l'idéal d'une puissance qui s'accroîtrait indéfiniment a séduit beaucoup d'esprits et est pénétré profondément même dans les pays latins. Même aujourd'hui, après tant de sang, beaucoup d'adversaires de l'Allemagne oscillent entre l'horreur et la crainte des excès commis par elle et le désir de s'approprier ses méthodes et le secret de ses succès. Il ne faut pas non plus oublier que de puissants intérêts sont liés même dans les pays latins à cet idéal de puissance illimitée, tandis que tout idéal de perfection impose des limites, des restrictions et des renoncements.

V

C'est pour cette raison surtout que la guerre actuelle semble devoir être le commencement d'une crise historique bien longue et bien compliquée. Cette immense catastrophe a montré au monde qu'il n'est pas possible de vouloir en même temps une augmentation illimitée de puissance et un progrès moral continuel; que tôt ou tard le moment arrive où il faut choisir entre la justice, la charité, la loyauté, et la force, la richesse, le succès. Mais il n'est pas si facile de faire le choix que de dire qu'il faut le faire. Quelques exemples montreront quelles transformations

et quelles responsabilités implique ce choix, si le monde se décidait un jour à limiter de nouveau l'idéal de la puissance et les ambitions qu'il engendre, par des idéals, anciens ou nouveaux, de perfection. Ces exemples donneront en même temps une idée des conclusions pratiques que comportent les idées développées dans ce livre et la conception du conflit européen qui y est exposée; ils feront ainsi mieux comprendre ce que signifiera dans la civilisation moderne une renaissance de l'esprit latin, le jour où elle se produira.

Il y a dans beaucoup d'États une question de l'alcoolisme. Elle est grave surtout en France. En quoi consiste cette question? Elle n'est qu'une des conséquences de l'effort pour l'augmentation illimitée de la production de toutes les choses, utiles ou nuisibles, qui caractérise notre époque. Seule entre toutes les civilisations de l'histoire, notre civilisation s'est appliquée avec la même énergie à fabriquer des quantités toujours plus grandes de tous les produits, depuis l'alcool jusqu'aux explosifs, depuis les canons jusqu'aux aéroplanes, sans jamais s'inquiéter de l'usage qu'on en ferait. C'est ainsi qu'on a fabriqué des quantités énormes d'alcool; et qu'après les avoir fabriquées, on les a fait avaler aux masses, même au risque de détruire des peuples entiers. Les sources premières du vice sont dans l'industrie et non dans les hommes. Ce n'est pas la soif des hommes qui oblige l'industrie et l'agriculture à produire les boissons en quantité toujours plus grande : ce sont l'industrie et l'agriculture qui, entraînées par le formidable élan économique du monde, augmentent la production et qui, pour l'écouler toute, apprennent aux masses à s'enivrer. La question de l'alcoolisme est, en somme, avant tout, une question de surproduction. Nos ancêtres étaient beaucoup plus sobres non pas parce qu'ils étaient plus sages, ou plus vertueux, ou plus dévots; mais parce qu'ils produisaient moins d'alcool et le peu qu'ils en produisaient était de qualité meilleure. Ils ne pouvaient pas boire l'alcool qui n'existait pas.

La conséquence est claire. Pour déraciner ce fléau, il faut que l'État revendique la faculté de limiter certaines productions pour des raisons morales et patriotiques; c'est-à-dire d'imposer des limites morales à la puissance productive sans cesse croissante de l'industrie moderne. Ni les comités de propagande, ni les conférences, ni les sermons, ni les pamphlets, ni même la diminution des cabarets ne guériront le mal, tant qu'on continuera à distiller des quantités si grandes d'alcool. Si on veut épargner aux masses ce fléau, il n'y a qu'un moyen : interdire complètement la distillation des alcools de qualité inférieure, destinés à la fabrication des liqueurs, et limiter rigoureusement la produc-

tion des alcools de qualité supérieure. Le peuple sera obligé de boire moins quand il n'aura plus à sa disposition que du vin, de la bière, et peu de liqueurs très chères.

Une autre grave question que la guerre a posée est celle des limites de la concurrence commerciale entre les différents peuples. Tout le monde sait que le développement de l'industrie et du commerce allemands a été en partie obtenu à l'aide de procédés particuliers de concurrence, comme le *dumping* et d'innombrables bien qu'ingénieuses falsifications. La chimie allemande a été la grande complice de toutes ces falsifications. Ce sont des procédés qui peuvent être justifiés seulement si on admet que la quantité est tout dans le monde, que chaque peuple ne doit chercher qu'à produire, vendre, consommer le plus qu'il peut, que le mérite des nations se mesure d'après le chiffre des exportations et que pour augmenter la masse totale du commerce tous les moyens sont bons. Mais ce sont là les principes qui ont conduit l'Allemagne à se détruire en détruisant l'Europe, pour satisfaire ses ambitions démesurées, et contre lesquels nous protestons depuis trois ans en opposant l'esprit latin et ses idéals de perfection morale aux cupidités sans scrupule du germanisme ! Si donc on veut que l'esprit de justice, la loyauté, un certain sentiment de confiance règlent dans l'avenir les rapports entre les

peuples civilisés de l'Europe, il faut mettre des freins et des limites à ces louches procédés. Il le faut d'autant plus que, si on n'y réussit pas, il n'est point douteux que tout le monde se mettra après la guerre à imiter le système allemand : avec quel résultat ? Il est facile de le deviner ! Il faut donc tâcher d'imposer des règles morales à la concurrence internationale : mais par quel moyen ? On n'en voit qu'un seul : revenir, en la modernisant, à une vieille doctrine qui était moins une loi économique qu'un principe moral imposé à l'économie : le juste prix des choses. « *Carius vendere vel vilius emere rem quam valeat... injustum* », a dit saint Thomas. L'application de ce principe dans ce cas peut être faite sans hésitation, car personne ne doutera que celui qui achète une chose à un prix inférieur à son coût de production l'achète au dessus de sa valeur. Il faudra donc affirmer que le *dumping*, tout en rendant service aux personnes qui en profitent, altère dans les esprits la notion du juste prix des choses, habituant les uns à consommer des produits dans une quantité supérieure à celle qu'ils devraient consommer, étant données leur richesse et la richesse générale ; en obligeant d'autres à travailler à un prix trop bas ; en troublant tout le système des rétributions. Par conséquent, tous les États devraient s'engager entre eux à défendre le *dumping* sous

toutes ses formes; et chaque État devrait se réserver la faculté suprême d'annuler, par des droits équivalents, le *dumping* qu'un autre État ne voudrait pas ou ne pourrait pas réprimer.

Non moins grave est la question de la falsification, comme procédé normal de l'industrie moderne. Elle a enrichi depuis un siècle beaucoup d'industriels; elle a profité surtout aux Allemands, qui s'en sont servis avec leur énergie et leur audace habituelles; mais elle est un des procédés du commerce et de l'industrie modernes les plus dangereux. Comme le *dumping* détruit dans les esprits la notion du juste prix des choses, ces falsifications rendent de plus en plus les hommes incapables de distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais ou médiocre; c'est-à-dire qu'elles étouffent dans notre civilisation le sens de la qualité. Or, à mesure qu'on étouffe dans les hommes le sens de la qualité, la lutte commerciale et industrielle doit nécessairement se développer dans le sens de la quantité. L'industrie qui versera sur le monde et saura lui imposer une abondance plus grande de produits plus mauvais sera victorieuse. Mais quand les hommes s'efforcent non pas de fabriquer et de faire admirer des objets d'une certaine qualité, mais de produire et de vendre la plus grande quantité d'objets dans le temps le plus court, c'est une victoire sur la matière, sur le temps et sur l'espace qu'ils visent, et non un

raffinement de leurs aptitudes et capacités. C'est donc un idéal de puissance et non un idéal de perfection qu'ils poursuivent. Il est ainsi possible de reconstituer la chaîne qui relie ces procédés de falsification, reconnus comme légitimes par l'industrie moderne, à la crise actuelle. Les procédés de falsification étouffent le sens de la qualité; la qualité est la seule mesure naturelle de la quantité; plus le sens de la qualité devient obtus dans une époque, plus l'industrie et le commerce se trouvent dans la nécessité de lutter pour la quantité, c'est-à-dire d'augmenter indéfiniment la production. Cette lutte pour la quantité amène par nécessité le triomphe d'un idéal de puissance sur tous les idéals de perfection; et les conséquences possibles d'un pareil triomphe, chez un peuple qui savait posséder la plus forte armée du monde, nous les voyons depuis 1914.

Pour les procédés de falsification, on peut répéter ce qu'on a déjà dit du *dumping* : si on n'y met pas un frein, ils se généraliseront après la guerre. Tout le monde voudra employer contre l'Allemagne les armes qu'elle a forgées et avec lesquelles elle nous a blessés. Mais est-il possible de mettre un frein à ce mal? Oui : si les États redevenaient, en s'adaptant aux exigences d'un monde tellement grandi, ce qu'ils étaient autrefois : les garants de la qualité des marchandises. Ils ne devraient pas, comme ils faisaient autre-

fois, imposer à l'industrie un certain étalon de perfection; ils devraient continuer à reconnaître à l'industrie et au commerce le droit, octroyé par la révolution industrielle du XIXe siècle, de détériorer la qualité au profit de la quantité tant qu'ils veulent et qu'ils peuvent; mais ils leur devraient nier impitoyablement le droit de cacher cette détérioration de la qualité par toutes les tromperies dont l'industrie et le commerce abusent aujourd'hui. Des législations intérieures très fortes et tout un système de conventions internationales bien étayé devraient empêcher l'industrie et le commerce de tromper le public sur l'origine, la composition, la solidité, sur les qualités les plus importantes en somme des marchandises. Des lois de cette espèce étaient nombreuses autrefois, dans les périodes de civilisation qualitative; la quantité triomphant avec la machine à vapeur les a balayées; mais beaucoup d'inconvénients très déplorés du régime économique actuel disparaîtraient si on revenait au principe inspirateur de ces vieilles lois, en l'adaptant aux nécessités du monde moderne. On peut même dire que ces inconvénients disparaîtront seulement le jour où l'industrie et le commerce accepteront ces limites morales.

Les falsifications commerciales ne sont d'ailleurs qu'une partie d'un problème beaucoup plus large, du plus grand problème moral de

notre époque : celui de la loyauté. Depuis trois ans, les perfidies et les mensonges allemands font l'étonnement du monde. On se demande comment notre siècle peut avoir engendré un peuple qui manque à la foi jurée avec tant d'aisance et qui sait mentir avec tant d'audace. Ne serait-il pas plus raisonnable de se demander quelle bonne foi et quel respect pour la vérité pouvait-on trouver dans un peuple qui s'était enrichi et avait réussi à se faire admirer par l'univers, en falsifiant presque tous les produits de la terre? Dans ce défaut aussi, les Allemands représentent peut-être notre époque plus qu'on ne le croit. Notre époque a fait de grandes choses et a beaucoup de vertus; mais elle se montre de plus en plus incertaine et faible dans la conception de l'honneur. M'est-il permis de citer encore une page, écrite avant la guerre? « Aucune civilisation n'eut jamais un aussi grand besoin que la nôtre de mettre une limite à la liberté de mentir. Car j'ai beau prêcher que l'homme doit marcher vers l'avenir sans retourner la tête; je ne me fais pas d'illusion, vous savez. Précisément parce que ce sont des limites, des limites conventionnelles et toujours provisoires, l'homme est sans cesse en guerre avec les principes sur lesquels repose l'ordre social et moral. Les intérêts et les passions cherchent continuellement soit à renverser ces limites par des moyens violents, — guerres, révolutions,

séditions, lois martiales, bombes, attentats, crimes, — soit, plus souvent, à les éluder par la sophistique, parce que c'est moins dangereux. Pourquoi la sophistique n'est-elle jamais morte des mortelles blessures que la logique lui a infligées en tant de duels mémorables? Pourquoi toutes les époques ont-elles patenté et couvert d'or une corporation officielle de sophistes, les avocats? Pourquoi Socrate put-il croire qu'il accomplissait une grande réforme morale en apprenant aux hommes à bien raisonner? Parce que la sophistique est l'arsenal où l'homme va chercher les moyens d'observer les principes, lorsqu'ils lui reconnaissent un droit, et de les éluder tout en feignant de les respecter, lorsqu'ils lui imposent un devoir. Or, si déjà l'homme a recouru largement à cet arsenal dans le temps où les principes étaient consacrés par la religion, que ne fera-t-il pas aujourd'hui que, sorti de l'enfance, il a découvert le secret du jeu? L'esprit critique est trop vif à notre époque, nous sommes trop vieux, nous connaissons trop l'histoire et nous sommes désormais trop habitués à jouir de la liberté effrénée au milieu de laquelle nous vivons! Et vous aviez raison encore, Cavalcanti, quand vous disiez que, si notre civilisation est à tel point plastique, progressive, vivace, c'est à cela qu'elle le doit. Donc plus l'homme vieillit, plus il devient riche, savant, puissant, et plus il devrait le répéter à

lui-même, s'inculquer profondément dans l'esprit cette règle suprême de la sagesse : « Va, sans jamais tourner la tête en arrière pour voir le bras qui te pousse; crois au principe que tu professes et observe-le comme s'il t'était imposé par Dieu, comme s'il représentait l'unique vérité, l'unique beauté, l'unique vertu, la santé et le salut du monde; ne discute pas, ne sophistique pas, ne transige pas; sois fidèle à ta conviction jusqu'au bout, sans avoir peur de risquer pour elle ta vie et ta fortune; oblige-toi toi-même à ne pas mentir et à ne pas trahir, alors que personne autre ne peut t'y obliger. Mais si ton principe tombe, résigne-toi à sa chute comme s'il n'avait été qu'une humaine, conventionnelle et arbitraire limitation de cette Vérité infinie, de cette Beauté infinie, de ce Bien infini qui continuent à circuler dans le monde par le canal du nouveau principe qui a emporté le tien. » Et au contraire la quantité triomphante nous apprend dès le berceau à mentir aux autres et à nous-mêmes, à nous perfectionner dans tous les arts de la mystification. Pourquoi? Parce que, si, en fait, la quantité triomphe aujourd'hui dans le monde grâce aux machines, au feu, à l'Amérique, elle ne peut pas, malgré tout, assumer ouvertement et en son propre nom le gouvernement du monde : car l'homme, toujours et partout, dans n'importe quelle condition et à n'importe quel moment, a

besoin de traduire la quantité en qualité et de croire que les choses dont il se sert répondent à un idéal de perfection. Même à une époque où le monde s'est détérioré si fâcheusement et où presque tous les étalons de mesure se sont égarés ou confondus dans la médiocrité, même aujourd'hui, dis-je, personne ne s'accommode de reconnaître une chose meilleure seulement parce qu'elle coûte davantage, c'est-à-dire faire de la quantité le critérium de la qualité. Tout au contraire, chacun veut se convaincre que, s'il paie plus cher, c'est parce que la chose est meilleure; sinon il lui semblerait qu'il s'avoue à lui-même sa propre sottise. Voilà pourquoi la quantité doit prendre le masque de la qualité et user de fraude pour tromper les hommes et leur faire accroire que, au moment même où ils ne se procurent que l'abondance, ils poursuivent aussi la beauté ou la bonté. Que sont tous ces tapis de Smyrne fabriqués à Monza, tous ces objets japonais ou tous ces meubles indiens fabriqués à Hambourg et en Bavière, toutes ces nouveautés de Paris fabriquées en cent lieux, tous ces lapins à qui quelques semaines suffisent pour se métamorphoser en loutres, tous ces champagnes fabriqués en Amérique, en Allemagne, en Italie, sinon des mensonges de la quantité qui vole à la qualité ruinée et proscrite ses derniers haillons? Qui ne sait combien de procédés et de substances la chimie a fournis

à l'industrie pour tromper le public? Il n'est donc pas étonnant que notre société ne possède plus aucun instrument de vérité et de foi qui agisse sur les consciences, comme faisaient jadis le serment et l'honneur par lesquels les religions et les aristocraties contraignaient l'homme à être sincère, quand il pouvait mentir impunément, fidèle, quand il pouvait être félon. Et dès lors on voit naître dans la société moderne et devenir graves maintes difficultés pour la solution desquelles on s'ingénie à trouver des théories, des institutions, des mesures préventives; mais tout cela demeure sans succès, parce que ces difficultés ne sont que des questions de loyauté. Si le sentiment de la loyauté existait, il les résoudrait en une seconde (1). »

VI

Mais il me semble voir plus d'un lecteur sourire et l'entendre répéter l'objection, qu'un scepticisme justifié suggère à beaucoup de personnes. « Toutes ces idées sont excellentes sur le papier. Mais sera-t-il jamais pos-

(1) *Entre les deux mondes*, pp. 370, sv.

sible de les appliquer? Les mauvaises passions et les intérêts des hommes y consentiront-ils jamais? »

Je ne me fais pas d'illusion, par exemple, sur les difficultés que les États modernes, affaiblis comme ils le sont, rencontreraient le jour où ils voudraient redevenir les garants de la qualité, dans un monde économique tellement plus vaste et plus encombré que l'ancien. Et pourtant l'industrie et le commerce ne sont pas encore le champ où l'idéal de puissance et l'idéal de perfection sont destinés à livrer leurs plus dures batailles. Les mêmes principes peuvent s'appliquer à des questions beaucoup plus graves et plus vitales, auxquelles je ferai seulement allusion, justement parce qu'elles sont trop graves et que le moment de les approfondir n'est pas encore arrivé. Mais il n'est point douteux, par exemple, que l'idéal latin de la vie, le jour où il pourrait se développer de nouveau dans toute sa force et sa cohérence, conduirait l'Europe à la limitation des armements sous toutes ses formes, depuis l'invention des nouveaux engins de guerre jusqu'aux fabriques d'armes et aux effectifs. C'est dans la guerre que l'idéal de puissance, représenté par l'Allemagne, a détruit plus entièrement tous les anciens idéals de perfection morale en qui nous croyions; c'est dans la guerre qu'une forte réaction sera plus nécessaire, si on veut sauver la civilisation moderne

d'une catastrophe irréparable. Mais la limitation des armements implique un autre changement, dont la portée est encore plus formidable et qui soulève, sous une autre forme, le problème de la loyauté que nous avons touché auparavant. C'est que les États de l'Europe consentent à limiter par des traités, les uns envers les autres et dans des proportions égales, leurs droits souverains, en vue d'un intérêt supérieur, commun à tous. Il suffit d'énoncer la chose pour comprendre toutes ses difficultés.

Et pourtant il serait une erreur de considérer toutes ces idées comme des utopies irréalisables. Elles ne sont pas, sans aucun doute, des nécessités sur lesquelles on puisse compter comme sur l'accomplissement d'une loi naturelle; mais ce sont des possibilités qui dépendent de la volonté humaine. Nous nous trouvons dans une sphère où tout dépend de ce que les hommes veulent. Si on avait dit à un homme du XVIe siècle que l'organisation de l'autorité et de la tradition sous laquelle il vivait tomberait un jour, il aurait haussé les épaules. Mais l'homme a bien réussi, dans les deux derniers siècles, à renverser les principes sur lesquels la société s'appuyait jusqu'à déchaîner sur la terre cet ouragan de fer et de feu, parce qu'il a voulu l'augmentation illimitée de sa puissance. Regardons le monde : des millions d'hommes s'égorgent, les empires s'écroulent, les richesses

produites par deux générations flambent, la furie de la destruction sévit sur la terre, sur la mer, dans les airs, vingt siècles de progrès moral semblent anéantis, des étincelles de l'immense incendie ont été déjà transportées par le vent au delà de l'Atlantique. Si les hommes ont voulu tout ce qui a rendu inévitable cette explosion chaotique de passions sauvages, est-il téméraire d'espérer qu'ils pourront aussi un jour vouloir ce qui assurerait au monde un peu plus d'ordre, de foi, de justice, de loyauté, de charité véritable? Mais ce qu'on pourrait appeler la volonté des époques, c'est-à-dire les grands courants des civilisations qui se succèdent, est un phénomène bien mystérieux. Ils semblent être l'œuvre de l'esprit humain et être pourtant supérieurs à l'esprit de chaque homme, comme si un peuple, une nation, une série de générations étaient quelque chose de plus que l'ensemble des êtres humains dont ces groupes humains se composent; comme s'ils jouissaient entièrement de la liberté de choix dont les individus ne disposent que dans une faible mesure. Il est pour cela impossible de dire si et quand les hommes voudront une société plus stable et plus juste que celle qui se débat aujourd'hui dans cette crise de violence forcenée, et à la suite de quels tentatives et errements ils la voudront. Mais que ce jour soit proche ou lointain, le devoir de l'historien, du

moraliste, du philosophe ne change pas. Ils doivent exposer à leurs contemporains comment sous les surprises, les horreurs et les ruines de cette crise, dans toutes les contradictions et les incertitudes au milieu desquelles notre époque se débat, dans les difficultés qui se présentent de tous les côtés et dans celles, encore plus grandes, qui se présenteront, se cache ce dilemme de la perfection et de la puissance auquel le monde ne peut échapper. La lutte entre le génie latin et le génie germanique n'est pas autre chose. L'historien, le moraliste, le philosophe ne sont pas autorisés à dire que l'homme doit préférer la perfection à la puissance. L'homme sera libre, dans l'avenir, de résoudre le problème comme il l'a été, dans le passé, en se décidant pour l'un ou pour l'autre terme du dilemme. Mais ce que l'historien, le moraliste et le philosophe peuvent et doivent dire, c'est qu'il est impossible de vouloir les deux choses à la fois et de chercher à augmenter indéfiniment, en même temps, ces deux biens. Les événements actuels en font la preuve décisive. N'avons-nous pas, depuis deux ans, vu revenir parmi nous ceux qu'on considérait comme les fantômes d'âges morts pour toujours : les lois somptuaires; les limitations au commerce international et à la consommation des marchandises; la taxation des prix et des salaires? N'avons-nous pas vu, tout à coup, l'économie,

l'épargne, la simplicité, la limitation des besoins, devenir de nouveau des vertus civiques, exaltées, comme à l'époque de César et d'Auguste, par ceux-là mêmes qui voulaient les bannir du monde au nom du progrès ? N'avons-nous pas été obligés violemment, d'un jour à l'autre, par la force des choses, à revenir à des méthodes et à des idées créées par les époques qui avaient soumis l'activité économique à des idéals de perfection morale ? Et que signifie ce revirement inspiré, sinon que, quoi qu'il fasse, le moment arrivera toujours où, s'il ne le fait pas spontanément, l'homme sera obligé par les lois mêmes de la vie à choisir entre les deux idéals ? Toute la question se réduit alors pour lui à savoir s'il choisira par force, c'est-à-dire mal, en souffrant et sans profit ; ou s'il choisira spontanément, d'après une conception organique et élevée de la vie et de ses buts.

Toutes ces vérités sont bien simples. Mais il n'était pas peut-être inutile de les exposer dans un moment où les esprits sont si troublés. Elles pourront, en tout cas, aider quelques lecteurs à profiter de l'expérience de l'auteur, qui, lui aussi, aux débuts, avait risqué de s'égarer dans le brouillard de cette grande confusion intellectuelle et morale, et qui, grâce à ces simples vérités, a au moins pu éviter le malheur d'être un admirateur du système allemand, dans les années qui ont précédé la guerre.

II

LA CORRUPTION DU MONDE ANCIEN ET LE PROGRÈS DU MONDE MODERNE

I

Tous (1) ceux qui connaissent la littérature latine se rappellent combien souvent reviennent, dans les grands écrivains, les lamentations sur la « corruption des mœurs », sur la *luxuria*, sur l'*ambitio*, sur l'*avaritia*, qui envahirent Rome après la seconde guerre punique. Salluste, Cicéron, Tite-Live, Horace, Virgile sont remplis d'affliction, parce que Rome est destinée à se dissoudre dans une incurable corruption. On dirait qu'à Rome la richesse, la puissance, la culture, la gloire entraînèrent à leur suite, — sombre, mais inséparable compagnon, — un pessimisme que n'avaient pas connu les époques plus pauvres, plus grossières, plus tourmentées. C'est précisément au moment où les guerres civiles ayant pris fin, l'empire commençait à

(1) Ce discours faisait partie de la série de *lectures* données de novembre 1908 à janvier 1909 au *Lowell Institute* de Boston, à la *Columbia University* de New-York et à la *Rockefeller University* de Chicago. Le texte anglais fut publié dans le volume G. Ferrero, *Characters and Events of Roman history*, Londres et New-York, 1909, et la traduction française, faite par Mlle Douesnel, dans la *Revue hebdomadaire* du 23 janvier 1909.

jouir de cette célèbre *pax romana* qui devait durer tant de siècles; c'est précisément au moment où les cœurs auraient dû s'ouvrir à l'espérance et à la joie qu'Horace décrit, en trois vers admirables et terribles, quatre générations qui se suivent en empirant; Rome, qui se corrompt de génération en génération, devient plus mauvaise et plus perverse :

Aetas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores mox daturos
Prolem vitiosorem.

« Nos pères furent pires que nos aïeux, nous avons dégénéré de nos pères, nos fils nous feront regretter ! »

Telle est la sombre philosophie que tirait un esprit supérieur comme Horace du triomphe de Rome dans le monde. Et, à côté de lui, Tite-Live, le grand historien qui devait apprendre aux générations futures l'histoire de la Ville Éternelle, pose à la base de sa grande œuvre la même philosophie désespérée : « Rome avait été à l'origine, quand elle était pauvre et petite, un exemple unique de toutes les vertus; puis elle se corrompit, elle se gâta, elle pourrit dans tous les vices ; et, peu à peu, nous sommes arrivés à l'état actuel où nous ne pouvons plus ni supporter les maux dont nous souffrons, ni les remèdes qu'il faudrait pour les guérir. *Nec vitia nostra, nec remedia pati possumus.* »

Cette même amère réflexion, exprimée de mille manières, se retrouve chez presque tous les écrivains latins. Si cela est bien connu, peu de personnes, au contraire, savent à quel point le découragement des auteurs latins a dérouté et embarrassé les historiens modernes de Rome. Les uns, considérant que c'est juste au moment où Rome est plus puissante, plus cultivée, plus riche, que les écrivains font entendre leurs plaintes sur l'irrémédiable dissolution de la société romaine, ont jugé que leurs invectives contre la corruption et les louanges de l'antique simplicité n'étaient que conventions, réthorique et littérature, et par suite n'en ont tenu aucun compte. Ils ont, toutefois, oublié que l'histoire de Rome est pleine non seulement d'invectives en prose et en vers, mais encore de lois et de règlements administratifs contre la *luxuria*, l'*ambitio*, l'*avaritia ;* ce qui montre bien que ces lamentations n'étaient pas seulement un jeu d'écrivains ou, comme nous dirions aujourd'hui, *matière à copie.* D'autres historiens, à l'opposé des premiers, pensant à ces lois et à ces règlements administratifs, ont accepté sans restriction la doctrine des anciens sur la « corruption romaine », sans réfléchir que les anciens décrivent comme perdue par une irrémédiable dissolution une nation qui non seulement avait conquis, mais devait encore gouverner pendant des siècles un immense empire. Il y a, en somme, dans cette théorie de

la « corruption » une contradiction qui cache un grand problème universel. Poussé par cette contradiction et par le désir de la résoudre en étudiant plus attentivement les faits cités par les anciens comme des exemples de « corruption », j'ai regardé autour de moi pour voir si je ne retrouverais pas dans le monde contemporain quelque chose ressemblant à cette corruption et me la faisant comprendre.

Ce projet pouvait paraître hardi, car les hommes modernes se posent volontiers en modèles de toutes les vertus. Qui oserait penser que l'on peut retrouver en nous-mêmes quelques traces de la corruption romaine ? Les abominables orgies par lesquelles se signala la Rome des Césars ont-elles cours aujourd'hui, par hasard, dans le monde moderne ? Y a-t-il en Europe ou en Amérique des Néron ou des Héliogabale ? Néanmoins, quiconque remonte aux sources anciennes et les étudie avec un peu d'esprit critique se persuade facilement que nous nous sommes fait une idée beaucoup trop romantique et exagérée de cette fameuse corruption romaine et de ce fameux luxe romain. Il ne faut pas se payer d'illusions : Rome, en comparaison du monde moderne, fut pauvre, même dans le temps de sa plus grande splendeur. Dans le deuxième siècle encore de l'ère chrétienne, alors qu'elle était à la tête, comme métropole, d'un immense empire, Rome était plus petite, moins

opulente, moins splendide que ne l'est aujourd'hui une grande capitale de l'Europe ou de l'Amérique. Quelque somptueux édifice public, quelque belle habitation particulière, voilà toute la magnificence de la métropole de l'empire. En allant sur le Palatin, dans la soi-disant maison de Livie, on peut se représenter ce qu'était l'habitation d'une riche famille romaine au temps d'Auguste et se rendre compte qu'aujourd'hui une famille bourgeoise aisée d'une nation secondaire ne se contenterait pas d'un domicile comme celui-là. L'artiste s'émeut et le philosophe médite devant la ruine grandiose que forment les palais de César sur le même Palatin ; mais si quelqu'un s'avise de les mesurer au mètre pour juger, d'après les vestiges, de ce que pouvaient être les proportions de l'édifice entier, il ne voit pas surgir devant son esprit des bâtiments pouvant rivaliser avec les grandes constructions modernes. Nous nous sommes imaginé les banquets impériaux de Rome comme des fastes d'une pompe inouïe : si Néron et Héliogabale pouvaient ressusciter et voir les salles à manger d'un grand hôtel de Paris ou de Londres, resplendissantes de lumières, de cristaux, d'argenterie, ils les admireraient comme bien plus somptueuses que les salles où ils donnaient leurs festins. Pensez donc combien les anciens étaient pauvres en lumières artificielles ! Ils avaient peu de vins, ils ne connaissaient pas le thé, ni le

café, ni le cacao, ni le tabac, ni les innombrables liqueurs dont nous faisons usage; en comparaison de nous, ils étaient toujours des Spartiates, même quand ils faisaient du luxe, et cela par force, car les moyens leur manquaient d'être plus magnifiquement prodigues. Les anciens écrivains déplorent souvent l'universelle tendance à la débauche, mais, après tout, parmi les faits qu'ils nous citent comme preuve de ces vices funestes, beaucoup nous sembleraient assez innocents. Ils ont jugé comme une preuve de scandaleuse gourmandise et comme un luxe insensé qu'à un certain moment on ait fait venir du Pont certaines saucisses et certains poissons salés qui, paraît-il, étaient fort bons; qu'on ait appris de la Grèce et introduit en Italie l'art d'engraisser les volailles. Pendant longtemps boire des vins grecs parut être aux Romains la fantaisie d'un luxe presque fou! Dans l'an 18 avant Jésus-Christ, une loi somptuaire fut encore édictée par Auguste pour défendre de dépenser dans les jours fériés plus de 200 sesterces (50 francs environ) pour un banquet; pour les jours des Calendes, des Ides et Nones, on pouvait aller jusqu'à 300 (75 francs) et jusqu'à 1,000 sesterces (250 francs) pour les banquets de fètes nationales. Il est donc évident que les maîtres du monde banquetaient solennellement en dépensant une somme qui nous paraîtrait modique aujourd'hui, même en voulant tenir

rigoureusement compte de la valeur différente de l'argent. Les femmes romaines, elles aussi, si rudement accusées par les hommes de les ruiner avec leurs folles dépenses, feraient bien piètre figure pour le luxe à côté des femmes modernes. La soie, par exemple, fut, même dans les temps les plus prospères, considérée comme une étoffe de milliardaires, dirons-nous, que seules quelques femmes parmi les plus riches pouvaient porter et qui, d'ailleurs, était honnie par les moralistes comme faisant trop voir les formes du corps. Lollia Paolina a pris place dans l'histoire, parce qu'elle possédait tant de bijoux, et de si beaux, qu'elle en avait bien pour la valeur d'un million. Que d'émules elle aurait par le monde aujourd'hui! Il en est tant qu'aucune ne peut espérer conquérir l'immortalité à si bas prix.

II

Pour quelle raison les écrivains anciens ont-ils alors tellement plus gémi que les modernes sur le luxe, sur le penchant aux plaisirs, sur la prodigalité — tous les éléments impliqués dans cette fameuse corruption — bien que vivant

dans un monde où l'on pouvait beaucoup moins s'amuser, dépenser, gaspiller que dans le nôtre, puisqu'il était plus pauvre et plus simple? C'est là une des questions capitales de l'histoire romaine. Pour la résoudre, il faut avant tout définir avec précision cette fameuse « corruption », et pour la définir, le procédé le plus sûr, c'est de comparer les faits cités par les écrivains anciens à un phénomène que tous peuvent observer s'ils veulent seulement regarder autour d'eux, à savoir : l'accroissement des besoins, l'élargissement des idées, le changement des coutumes, les progrès du luxe et l'augmentation des dépenses qui se produisent dans chaque génération. Examinez aujourd'hui ce qui se passe dans toutes les familles ; vous pourrez facilement observer ce phénomène : un homme est né dans une certaine condition sociale et a réussi pendant sa jeunesse et son âge mûr à accroître sa fortune ; à mesure qu'il s'est enrichi, ses besoins et son luxe ont grandi, mais pendant un certain temps seulement et jusqu'à un certain point, après lequel il s'est arrêté. Il y a peu d'hommes qui puissent indéfiniment accroître leurs propres besoins, changer continuellement, leur vie durant, leurs habitudes, surtout quand la vigueur et l'élasticité viriles sont passées. Mais l'accroissement des besoins et du luxe, le changement des habitudes continuent au contraire dans la génération suivante,

chez les enfants qui ont vécu dès leur naissance dans cette aisance à laquelle leurs pères n'étaient parvenus qu'après de longues fatigues et dans un âge déjà avancé. En partant du point où était arrivée la génération précédente, la jeune génération veut, elle aussi, conquérir de nouvelles jouissances, supérieures à celles qu'elle a pu se procurer sans peine, grâce aux efforts de ses ascendants ; elle est donc obligée à faire un effort nouveau pour arriver plus loin. C'est là le petit drame courant que nous voyons se reproduire dans toutes les familles, dans lequel chacun de nous a été et sera acteur, aujourd'hui comme un innovateur et un révolutionnaire qui méprise et abandonne les vieilles coutumes pour de nouvelles, demain comme un vieux conservateur qui gronde et proteste contre les folles innovations de la jeunesse : petit drame, drame vulgaire, auquel personne ne fait attention, tant il est fréquent et tant il paraît peu important.

Mais le petit drame est au contraire une des grandes forces motrices de l'histoire humaine, dont l'action, dans de plus grandes ou de plus petites proportions, sous des formes diverses, s'est exercée en tous temps et en tous lieux. C'est par l'action de cette force qu'aucune génération ne peut vivre tranquillement des richesses accumulées et des idées élaborées par les générations précédentes, mais qu'elle est contrainte

à créer de nouvelles idées, et de plus grandes richesses, par tous les moyens qu'elle peut employer, par la guerre et la conquête, par l'agriculture et l'industrie, par la religion et la science. C'est par l'action de cette force que les familles, les classes, les nations qui ne réussissent pas à augmenter leurs richesses, sont destinées à s'appauvrir, parce que, les besoins augmentant, il faut pour les satisfaire consumer les capitaux accumulés, s'enfoncer dans les dettes, se ruiner peu à peu. C'est par l'action de cette force que les classes se renouvellent en chaque nation : les familles riches depuis plusieurs générations voient diminuer leurs richesses petit à petit et disparaissent, tandis que de la masse s'élèvent de nouvelles familles, se forment de nouvelles élites qui continuent sous des formes différentes l'œuvre et les traditions des élites précédentes. Par cette force la terre est sans cesse agitée d'un bouillonnement de travaux, d'aventures, de tentatives qui, suivant les âges, prennent telle ou telle forme : et tantôt les peuples guerroient l'un contre l'autre; tantôt ils se déchirent dans les révolutions ; tantôt ils cherchent des terres nouvelles et les explorent, les conquièrent, les exploitent ; tantôt ils perfectionnent les arts et les industries, étendent leur commerce, cultivent la terre avec plus de soin ; tantôt, à des époques plus agissantes comme la nôtre, ils font

toutes ces choses à la fois... Activité immense et continue dont la force motrice est le besoin des nouvelles générations qui, partant du point où sont arrivées les anciennes, veulent avancer plus loin encore, jouir, savoir, posséder davantage.

L'étude des écrivains anciens prouve que ce qu'ils ont appelé corruption n'était que ce même changement de coutumes et de besoins, progressant de génération en génération et ne différant point en son essence de ce que nous voyons autour de nous. L'*avaritia* dont les écrivains anciens se plaignent tellement n'était que cette activité et cette impatience de gagner de l'argent dont nous voyons aujourd'hui toutes les classes de la société être dévorées, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles. L'*ambitio*, qui semblait pour les anciens agiter si fiévreusement même les classes les plus humbles, était la passion de s'élever à tout prix à un plus haut rang que celui dans lequel on était né ; cette passion que tant d'écrivains, moralistes et politiques, considèrent, à tort ou à raison, comme une des maladies les plus dangereuses du monde moderne. La *luxuria* était pour chacun le désir d'augmenter son aisance, son luxe, ses plaisirs ; désir ardent qui tourmente de nos jours d'un bout à l'autre du monde, dans les villes et les campagnes, l'Europe et l'Amérique.

III

Indubitablement si les hommes dans les deux derniers siècles de la République romaine cherchèrent à faire fortune, comme ils se précipitent aujourd'hui tête baissée dans cette mêlée frénétique dont l'or est l'objet, les moyens et les instruments étaient différents. Comme je l'ai déjà dit, la civilisation antique était bien plus pauvre et plus ignorante que la nôtre; elle ne tenait pas sous son pied victorieux la terre entière; elle ne possédait pas les outils formidables qui nous permettent d'exploiter les forces et les richesses de la nature. Mais les amas de métaux précieux arrachés aux États vaincus et transportés en Italie; les terres, les mines, les forêts appartenant à ces États; confisqués par Rome et affermés ou donnés aux Italiens; les tributs et contributions imposés aux vaincus, la multitude des esclaves, offrirent alors aux Romains et aux Italiens beaucoup d'occasions de s'enrichir, de même que le gigantesque progrès économique du monde moderne en offre aujourd'hui à tous les peuples qui, soit par leur position géographique, soit par tradition historique, soit par une vigoureuse culture et une énergie innée, savent exceller dans l'industrie,

l'agriculture ou le commerce. A commencer surtout de la seconde guerre punique, les générations se suivirent désireuses, dans toutes les classes, d'une vie plus riche et plus brillante, toujours plus portées à imiter ce qui se faisait dans les grandes métropoles de l'Orient, dont l'éclat les éblouissait, surtout dans cette Alexandrie qui fut, pour les Romains de la République, ce que Paris est pour nous; et ce mouvement spontané, régulier, naturel fut violemment accéléré chaque fois que se fit la conquête de quelque grand État oriental. Après chacune des trois grandes annexions des États orientaux, on voit en Italie une frénésie plus intense de luxe et de plaisirs : la première fois, après l'annexion du royaume de Pergame, lorsque le somptueux mobilier du roi Attale fut vendu à l'encan et dispersé dans les riches maisons d'Italie; la seconde fois, après la conquête du Pont et de la Syrie, faite par Lucullus et par Pompée; la troisième fois enfin, après la conquête de l'Égypte par Auguste, alors que l'influence de l'Égypte envahit si victorieusement l'Italie qu'aucune force sociale ne put plus résister.

C'est ainsi qu'en partie par une diffusion naturelle, graduelle, presque imperceptible, en partie par des crises violentes, nous voyons pendant deux siècles naître, croître et s'exaspérer de génération en génération, dans toute la société romaine, la passion du luxe et les be-

soins de jouissance. La mentalité et la moralité se transforment, ainsi que les institutions et la politique; toute l'histoire de Rome change sous l'action de cette force formidable, immanente qui travaille toute la nation et brise tous les obstacles : l'empire des traditions, des lois, des institutions, les intérêts des classes, l'opposition des partis, les efforts des intellectuels... La vieille aristocratie s'appauvrit et s'affaiblit, tandis qu'en face d'elle les millionnaires, les parvenus, les grands capitalistes enrichis dans les provinces croissent en puissance. Une partie des nobles, après les avoir méprisés pendant longtemps, s'accommode de pactiser avec eux, épouse leurs filles, les fait participer au pouvoir, cherche à étayer avec leur argent la puissance de leur ordre menacé par le mécontentement, l'esprit de révolte, le croissant orgueil des classes moyennes. Mais une autre partie de l'aristocratie, ou trop fière et trop ambitieuse, ou trop pauvre, dédaigne cette alliance, se met à la tête du parti démocratique, fomente dans les classes moyennes l'esprit de révolte contre la noblesse et contre les riches, et les conduit à l'assaut de la citadelle du pouvoir aristocratique.

De là les furieuses luttes intestines qui ensanglantent Rome et compliquent si tragiquement la politique extérieure, surtout après les Gracques. Les besoins accrus dans toutes les

classes, les dettes qui en sont la conséquence, l'universelle aspiration aux jouissances de la civilisation asiatique répandent partout à cette époque une rage démoniaque qui aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, nous fascine et nous épouvante. Pour assouvir leurs besoins, pour payer leurs dettes, les classes tantôt se ruent l'une contre l'autre, cherchant à s'emparer tour à tour de leurs biens dans les plus cruelles guerres civiles qu'ait enregistrées l'histoire; tantôt, lasses de se nuire réciproquement, elles s'unissent et s'élancent hors d'Italie sur le monde, pillant toutes les richesses que leurs propriétaires ne savent pas défendre. Dans la grande révolution de Marius et de Sylla, le parti démocratique est l'organe par lequel une partie de la classe moyenne endettée cherche à se pourvoir, en dépouillant l'aristocratie riche encore. Mais Sylla renverse la situation, fait une coalition d'aristocrates et de misérables et rétablit la fortune de la noblesse en butinant à la fois chez les riches chevaliers et dans une partie des classes moyennes. Terrible guerre civile qui laisse en Italie une haine, une tristesse, un malaise qui semblent à un certain moment devoir peser éternellement sur l'âme de la malheureuse nation. Mais voici qu'apparaît Lucullus! Lucullus retire l'Italie de la tristesse dans laquelle elle s'enfonce, la lance de nouveau sur les routes de l'univers, et lui persuade que le meilleur

moyen d'oublier les pertes et les ruines subies dans les guerres civiles est de prendre leurs richesses aux Orientaux. Et à mesure que les trésors de Mithridate, conquis par lui en Orient, arrivent en Italie, l'Italie recommence à construire des palais et des châteaux, à étaler un grand luxe. Pompée, jaloux de la gloire de Lucullus, suit son exemple, conquiert la Syrie, envoie de nouveaux trésors en Italie, construit le premier grand théâtre en pierre qui soit élevé à Rome, et ayant exposé dans le temple de Jupiter les joyaux pris à Mithridate, inspire aux dames romaines la passion des bijoux.

Tous les hommes politiques de Rome cherchent à gagner de l'argent avec les États étrangers; ceux qui ne peuvent, comme les plus grands, conquérir un empire, se bornent à rançonner les petits royaumes et les petites principautés qui tremblent à l'ombre de Rome; toutes les cours des rois de l'Orient, même la cour des Ptolémées à Alexandrie, sont envahies par une nuée de sénateurs et de chevaliers insatiables qui, menaçant et promettant, se font donner de l'argent pour retourner le dépenser en Italie et attiser le goût croissant du luxe. Les dettes augmentent, la corruption politique déborde, les scandales se multiplient, les partis se déchirent furieusement à Rome, se mettant d'accord pourtant lorsqu'il s'agit d'aller piller dans les provinces les sujets et les vassaux, et au

milieu de cet immense désordre surgit César, l'homme fatal. Il fait son chemin, au travers de bien des vicissitudes, jusqu'au moment où il fait signe à l'Italie de le suivre pour chercher des trésors et des richesses dans de nouvelles régions, non plus dans le fabuleux Orient, mais au delà des Alpes, dans la Gaule barbare, hérissée de guerriers et de forêts...

Cet effort frénétique finit par fatiguer l'Italie; les discordes pour le partage des butins irritent les esprits; l'immensité des conquêtes accomplies en quelques années les effraie, et une nouvelle guerre civile éclate, terrible et interminable, pendant laquelle les classes et les familles se ruent de nouveau les unes sur les autres, pour s'arracher tour à tour ce qu'elles ont ensemble ravi au monde. L'excès du mal appelle un revirement : le pacificateur Auguste s'élève du sein de cet immense désordre et, petit à petit, avec une patience infinie et d'innombrables précautions, il rétablit à la fin la paix et l'ordre dans l'empire tourmenté; mais comment et pourquoi? Parce que les circonstances du moment lui permettent d'employer en vue de cette pacification cette même force qui avait servi dans les générations précédentes à fomenter tant de troubles : l'accroissement des désirs de luxe, de plaisir, de culture, de richesses en chaque nouvelle génération. Et dans tout l'empire commence alors un progrès

universel de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, qui peut en petit se comparer à celui dont nous sommes témoins aujourd'hui et dont la paix, alors comme aujourd'hui, est la principale condition. L'Italie s'apaise aussitôt que les hommes se sont aperçus que la paix leur donnera plus largement ces richesses, ces jouissances raffinées, cette culture que pendant un siècle ils ont cherché à acquérir par la guerre. Les révolutionnaires deviennent les gardiens et les soutiens de l'ordre, et une coalition de forces sociales dont le but est d'imposer la *pax romana* à tout l'empire, aux partis qui la veulent comme à ceux qui ne la veulent pas, se groupe et se serre autour d'Auguste.

IV

Et maintenant, toute cette immense histoire qui remplit trois siècles, qui renferme tant de révolutions, tant de guerres, tant de réformes législatives, tant de grands hommes, tant d'événements tragiques et glorieux, cette immense histoire qui depuis des siècles occupe l'esprit de toutes les nations cultivées et qui, considérée dans son ensemble, paraît presque tenir du prodige, vous pouvez, en suivant les indications de

l'antique théorie de la corruption, l'expliquer dans ses origines les plus profondes par un petit fait universel, très simple, très commun, que chacun peut observer dans le cercle étroit de sa propre expérience personnelle. Ce fait, c'est l'accroissement, automatique pour ainsi dire, des ambitions et des désirs qui se produit à chaque génération nouvelle, empêchant l'humanité de se cristalliser, l'obligeant à se transformer continuellement dans l'ordre intellectuel et moral. Nous pouvons tous les jours constater par notre expérience personnelle cette loi de l'histoire. L'Amérique y est soumise aujourd'hui comme y a été soumise la vieille Europe. Les générations futures lui seront soumises comme lui ont été soumis les siècles passés.

Toutefois, pour comprendre à fond ce phénomène, qui semble avoir une si grande importance dans toute l'histoire, il est nécessaire d'ajouter une considération. Il est évident qu'il y a une différence capitale entre le jugement que nous portons sur ce phénomène et celui que portaient les anciens. Pour eux, ce phénomène était une force malfaisante de dissolution, à laquelle on devait attribuer tout ce qu'il y avait de funeste et d'horrible dans l'histoire de Rome ; c'était un signe certain d'incurable décadence. C'est pour cela qu'ils l'ont appelé la « corruption des coutumes » et qu'ils l'ont tant déploré. Aujourd'hui, au contraire, ce phénomène nous

apparaît comme un procédé bienfaisant d'universelle transformation; cela est si vrai que nous désignons aujourd'hui sous le nom de « progrès » bien des faits que les anciens désignaient par celui de « corruption ». Il serait inutile de nous attarder sur trop d'exemples : il peut nous suffire d'en citer quelques-uns. Horace, dans la troisième ode du livre premier, où il dit si tendrement adieu à Virgile qui part en voyage, couvre d'injures, comme un malfaiteur et comme un corrupteur du genre humain, l'infâme inventeur du premier navire qui a voulu faire cheminer sur l'onde l'homme créé pour la terre. Qui s'aviserait aujourd'hui d'une semblable malédiction contre les audacieux constructeurs qui lancent ces magnifiques transatlantiques sur lesquels, en vingt jours, on peut se transporter de Gênes à Buenos-Ayres, et en six jours du Havre à New-York? *Cœlum ipsum petimus stultitia*, ajoute Horace : c'est-à-dire que, par anticipation, il jugeait Delagrange ou Wright comme des fous.

Hormis quelque érudit, qui sait aujourd'hui ce que furent les lois somptuaires? On ne les discute même plus; tout le monde partirait d'un éclat de rire homérique s'il venait aujourd'hui à l'esprit de quelqu'un de proposer une loi interdisant aux dames de dépenser plus d'une certaine somme pour leur toilette, ou limitant le nombre de chapeaux qu'elles peuvent

avoir; ou bien une loi réglant les repas de cérémonie, fixant la qualité et la quantité des vins qui s'y peuvent boire et la somme totale qu'on y peut consacrer; ou bien une loi défendant aux ouvriers et aux ouvrières de porter certaines étoffes et certains objets qui d'ordinaire sont réservés aux gens riches. Pourtant des lois pareilles ont été rédigées, promulguées, observées il n'y a pas plus de deux siècles, sans que personne y eût rien trouvé à redire. En somme, cette force historique qui, à mesure que croissent les richesses, pousse les nouvelles générations à désirer de nouvelles jouissances, des aises nouvelles, des plaisirs nouveaux, agissait alors comme elle agit maintenant; mais alors les hommes étaient enclins à la regarder comme une sorte de funeste maladie qu'il fallait enrayer. Les hommes de nos jours regardent au contraire cette continuelle transformation comme bienfaisante ou, tout au moins, comme tellement naturelle à l'humanité qu'ils n'y portent presque plus d'attention, pas plus qu'ils ne remarquent la succession des jours et des nuits, le changement des saisons.

Nous sommes même devenus peu à peu tellement confiants en la bonté de cette force qui pousse les générations nouvelles vers l'avenir inconnu, que la société européo-américaine, parmi les autres libertés, a pleinement et entièment conquis au XIXe siècle une liberté que les

apparaît comme un procédé bienfaisant d'universelle transformation; cela est si vrai que nous désignons aujourd'hui sous le nom de « progrès » bien des faits que les anciens désignaient par celui de « corruption ». Il serait inutile de nous attarder sur trop d'exemples : il peut nous suffire d'en citer quelques-uns. Horace, dans la troisième ode du livre premier, où il dit si tendrement adieu à Virgile qui part en voyage, couvre d'injures, comme un malfaiteur et comme un corrupteur du genre humain, l'infâme inventeur du premier navire qui a voulu faire cheminer sur l'onde l'homme créé pour la terre. Qui s'aviserait aujourd'hui d'une semblable malédiction contre les audacieux constructeurs qui lancent ces magnifiques transatlantiques sur lesquels, en vingt jours, on peut se transporter de Gênes à Buenos-Ayres, et en six jours du Havre à New-York? *Cœlum ipsum petimus stultitia*, ajoute Horace : c'est-à-dire que, par anticipation, il jugeait Delagrange ou Wright comme des fous.

Hormis quelque érudit, qui sait aujourd'hui ce que furent les lois somptuaires? On ne les discute même plus; tout le monde partirait d'un éclat de rire homérique s'il venait aujourd'hui à l'esprit de quelqu'un de proposer une loi interdisant aux dames de dépenser plus d'une certaine somme pour leur toilette, ou limitant le nombre de chapeaux qu'elles peuvent

avoir; ou bien une loi réglant les repas de cérémonie, fixant la qualité et la quantité des vins qui s'y peuvent boire et la somme totale qu'on y peut consacrer; ou bien une loi défendant aux ouvriers et aux ouvrières de porter certaines étoffes et certains objets qui d'ordinaire sont réservés aux gens riches. Pourtant des lois pareilles ont été rédigées, promulguées, observées il n'y a pas plus de deux siècles, sans que personne y eût rien trouvé à redire. En somme, cette force historique qui, à mesure que croissent les richesses, pousse les nouvelles générations à désirer de nouvelles jouissances, des aises nouvelles, des plaisirs nouveaux, agissait alors comme elle agit maintenant; mais alors les hommes étaient enclins à la regarder comme une sorte de funeste maladie qu'il fallait enrayer. Les hommes de nos jours regardent au contraire cette continuelle transformation comme bienfaisante ou, tout au moins, comme tellement naturelle à l'humanité qu'ils n'y portent presque plus d'attention, pas plus qu'ils ne remarquent la succession des jours et des nuits, le changement des saisons.

Nous sommes même devenus peu à peu tellement confiants en la bonté de cette force qui pousse les générations nouvelles vers l'avenir inconnu, que la société européo-américaine, parmi les autres libertés, a pleinement et entièrement conquis au XIX[e] siècle une liberté que les

anciens n'avaient pas connue : la liberté du vice. Cela paraissait chose bien naturelle aux Romains que l'État veillât sur les mœurs privées, épiât ce que faisait un citoyen, surtout un citoyen appartenant aux classes dirigeantes, entre les murs de sa maison : s'il s'enivrait, s'il contractait des dettes, s'il dépensait peu ou beaucoup, s'il trahissait sa femme. L'âge d'Auguste était cultivé, civilisé, libre et ressemblait au nôtre en beaucoup de choses : sur ce point cependant, les idées dominantes étaient tellement différentes de celles d'aujourd'hui qu'Auguste, à un certain moment, fut contraint par l'opinion publique de proposer une loi sur l'adultère par laquelle tous les citoyens romains des deux sexes qui commettaient l'adultère étaient condamnés à l'exil et à la confiscation de la moitié de leur avoir; de plus, cette loi donnait à n'importe quel citoyen la faculté d'accuser les coupables. Pouvez-vous imaginer qu'il soit possible aujourd'hui d'établir, même pour peu de semaines, ce régime de la terreur dans le domaine de l'amour? Les anciens ont toujours été portés à regarder comme très dangereux pour les classes supérieures ce relâchement des mœurs qui suit les époques de rapide enrichissement, de grands progrès du luxe. Maintenant, chacun est libre à son foyer de faire ce qu'il veut, seul arbitre de ses actions, jusqu'aux confins du délit.

V

Comment s'explique cette différence capitale? Sommes-nous plus avertis aujourd'hui que nos ancêtres et jugeons-nous avec une plus mûre expérience ce qu'ils pouvaient à peine comprendre? Il n'y a pas de doute, par exemple, que les écrivains latins, particulièrement Horace et Tite-Live, se montrèrent si sévères touchant cette marche progressive des besoins, en partie par une préoccupation politique. Les intellectuels exprimaient alors surtout les opinions, les sentiments et les préjugés de l'aristocratie historique. Et celle-ci détesta les progrès de l'*ambitio,* de l'*avaritia*, de la *luxuria*, entre autres raisons parce qu'ils minèrent sa puissance séculaire. D'autre part, on ne peut nier que, dans le monde moderne, toute augmentation de dépenses, toute prodigalité, paraît permise et même presque méritoire, parce que les industriels, les commerçants, les ouvriers, c'est-à-dire toutes les personnes qu'enrichissent la diffusion du luxe, les besoins nouveaux, l'accroissement du vice, ont acquis, grâce surtout aux institutions démocratiques et au développement des villes, un immense pouvoir politique que ces

mêmes personnes n'avaient pas dans les temps passés. Si, par exemple, dans la vieille Europe, les brasseurs et les distillateurs d'alcool n'étaient pas sur le terrain électoral plus puissants que les philosophes et les académiciens, les gouvernants auraient reconnu facilement qu'on ne peut laisser les classes populaires et les générations futures s'empoisonner par l'ivrognerie chronique. Mais entre ces deux opinions extrêmes, celle des anciens et celle des modernes, suggérées par des intérêts faciles à découvrir, il est une vérité moyenne que nous pouvons faire jaillir de l'étude de l'histoire de Rome et de l'observation de la vie contemporaine...

Il y avait un fond de vérité dans le pessimisme avec lequel les anciens ont assimilé le progrès à la corruption; comme il y a un principe d'erreur dans le trop grand optimisme avec lequel nous jugeons la corruption à l'égal d'un progrès. Cette force qui pousse les générations nouvelles vers l'avenir crée et détruit à la fois, et son énergie destructive se voit, se fait sentir, apparaît spécialement aux époques où la facilité d'accumuler les richesses surexcite en toutes les classes les appétits et les ambitions, comme dans la Rome ancienne du temps de César et dans le monde moderne de notre temps. Ce sont les temps où l'égoïsme personnel, ce que nous appelons aujourd'hui l'individualisme, usurpe la plus grande place sur tout ce qui

représente dans les sociétés l'intérêt de l'espèce, le devoir national, la nécessaire subordination de chacun au bien général. L'inquiétude intellectuelle, l'affaiblissement de l'esprit de tradition, le relâchement universel de la discipline, la confusion et le désordre des idées deviennent alors des vices et des défauts toujours plus communs. En même temps que certains sentiments moraux se font plus délicats, certains égoïsmes se font plus féroces; le gouvernement ne peut plus représenter les idées, les aspirations, l'énergique volonté d'une petite oligarchie; il doit devenir plus souple, plus facile, en même temps qu'il devient plus contradictoire et plus discordant. La discipline familiale se relâche, les générations nouvelles secouent plus vite le joug des anciennes. Le sentiment de l'honneur, la sévérité dans les principes moraux, politiques, religieux, sont affaiblis par un esprit utilitaire et opportuniste qui pousse les hommes à faire plus ou moins ouvertement, en l'avouant ou en le dissimulant, non ce qui est droit et honorable, mais ce qui est profitable. L'esprit civique tend à s'éteindre: le nombre des personnes capables de souffrir, ou même de travailler, d'une façon désintéressée pour le bien commun, pour l'avenir, diminue; on ne veut plus engendrer trop d'enfants; on préfère vivre d'accord avec les puissants, en fermant les yeux sur leurs vices que de les combattre; les affaires

publiques n'intéressent plus, à moins que ne s'y joigne un intérêt personnel.

Tel est l'état d'âme que, documents en mains, on peut retrouver, à l'époque de César et d'Auguste, et voir se répandre progressivement dans l'antique Italie, belliqueuse et rustique. Sa ressemblance avec l'état d'âme actuel est si grande que nous retrouvons en ces temps lointains, spécialement dans les classes élevées, jusqu'à ce tempérament agité que nous avons défini sous le vocable de *nervosisme*. Horace parle de cet état d'âme, que nous croyons ne dater que de nous, et trouve une heureuse expression pour le désigner : *strenua inertia;* l'inertie agitée, l'agitation vaine et stérile, cette tendance à vouloir continuellement du nouveau, sans bien savoir ce que l'on veut; cette ardeur dans le désir et cette promptitude à se lasser de la satisfaction du désir. Il est évident que si tous ces défauts se répandent trop généralement, s'ils ne sont compensés par un suffisant accroissement des richesses, des connaissances, de la population, ils peuvent rapidement conduire une nation à sa ruine. Nous ne nous préoccupons pas très vivement de ce péril, parce que la civilisation européo-américaine est si riche, a tant de savoir, dispose de tant d'hommes, de tant d'instruments, s'est emparée d'une partie si considérable du globe, qu'elle peut sans peur regarder devant elle dans l'avenir : l'abîme est

si éloigné que seul quelque philosophe le discerne vaguement, à travers les brumes du lointain horizon. Mais le monde ancien, tellement plus pauvre, plus petit, plus faible, sentait qu'il ne pouvait gaspiller ses ressources comme nous le faisons et voyait l'abîme à courte distance.

Des richesses fabuleuses sont aujourd'hui prodiguées, non pour satisfaire quelque besoin raisonnable, mais par pure ostentation. Toutefois, malgré ces dissipations, notre âge progresse rapidement, et les capitaux y abondent suffisamment pour que les hommes ne s'effraient pas de la propagation de ce luxe stérile et ne pensent pas à la refréner par des lois. Dans le monde ancien, au contraire, il suffisait que les classes riches ou les gouvernements s'abandonnassent un peu trop aux prodigalités qui chez nous sont devenues presque normales, pour que tout aussitôt on ne pût faire face aux besoins les plus essentiels de la vie sociale. Nous trouvons dans Tacite le résumé d'un très intéressant discours de Tibère dans lequel le célèbre empereur, sous une forme précise, froide et coupante, malmène les dames de Rome, parce qu'elles dépensent trop d'argent en perles et en diamants. « Notre or, disait Tibère, s'en va dans l'Inde, et nous manquons de ce métal précieux pour faire marcher l'administration militaire, nous sommes obligés de négliger la défense des frontières. » Donc, au temps où l'empire romain

était le plus riche, un administrateur aussi sagace et un aussi vaillant général que Tibère jugeait qu'une dame romaine ne pouvait s'acheter quelque perle ou quelque diamant sans affaiblir directement la défense des frontières. Le luxe des joyaux frisait presque la haute trahison.

De pareilles considérations se peuvent faire sur une autre grave question : l'augmentation de la population. Un des effets les plus fâcheux de cet individualisme qui accompagne l'accroissement de la civilisation et de la richesse est la diminution de la natalité. La France, qui sait modérer son luxe, qui donne aux autres peuples le bon exemple d'épargner sagement les capitaux pour l'avenir, leur a donné en revanche le mauvais exemple de l'égoïsme dans la famille, en restreignant les naissances. L'Angleterre, si féconde pendant si longtemps, voit elle aussi décroître sa natalité; les États les plus civilisés et les plus riches de l'Union américaine du Nord, les États de l'Est et de la Nouvelle-Angleterre sont encore plus stériles que la France. Pourtant aucune de ces nations ne souffre aujourd'hui du peu d'accroissement de sa population, parce que le monde est tellement peuplé, parce qu'il y a encore tant de peuples pauvres et féconds, qu'elles peuvent facilement remplir les vides. Il n'en était pas ainsi dans le monde ancien : la population était si rare toujours et partout que si, pour une raison ou pour une autre, elle diminuait tant soit peu, les États ne pouvaient plus subsister, ils se trouvaient aux prises avec ce que les anciens appelaient « le manque d'hommes », maladie bien plus grave et plus angoissante que l'excès de la population. Dans l'empire romain, les provinces de l'Occident tombèrent à la fin au pouvoir des barbares, surtout parce que la culture gréco-latine y avait stérilisé les familles et éclairci la population d'une incurable manière. Nous étonnerons-nous donc si les historiens anciens ont appelé « corruption » un changement dans les mœurs qui, tout en augmentant la culture et les facilités de l'existence, menaçait de tarir les sources de l'existence physique de la nation?

VI

Nous pouvons tirer de là une conclusion plus générale. Nous nous étonnons parfois de trouver signalée chez ces anciens écrivains, au milieu de la mention des grandes guerres, des missions diplomatiques, des catastrophes politiques et économiques, la date à laquelle fut importé en Italie l'art d'engraisser les volailles. Mais ce n'est point par hasard ou par un inex-

plicable caprice de quelques écrivains anciens que nous avons été initiés à tant de petits faits concernant le progrès du luxe et la transformation des mœurs dans la Rome antique. Ces menus faits ne sont point tellement indignes de la majesté de l'histoire de Rome qu'on pourrait le croire à première vue et que beaucoup d'historiens l'ont pensé. Tout se tient dans la vie d'une nation et rien n'est sans importance ; les actes les plus humbles, les plus personnels, les plus cachés dans le sanctuaire du foyer domestique, les actes que nul ne voit ni ne connaît, ont, de près ou de loin, un effet sur la vie commune de la nation ; entre ces petits faits inaperçus et les grands événements retentissants, les guerres, les révolutions, les luttes politiques et sociales qui étonnent les hommes, il y a un lien invisible au plus grand nombre, mais indestructible. Tout a son importance dans le monde : ce que dépensent les dames pour leur toilette, la résistance que les hommes opposent, jour après jour, aux tentations des plaisirs les plus vulgaires, les besoins nouveaux faibles encore, mais qui, sans qu'on en ait conscience, ont bientôt fait de s'insinuer dans les habitudes de tous, les lectures et les conversations, les impressions même les plus fugitives qui traversent l'esprit, toutes ces innombrables petites choses qu'aucun historien n'enregistre ont contribué à produire telle révolution, telle guerre, telle catastrophe,

tel revirement politique, que les hommes admirent et étudient comme un prodige. Combien mieux et plus profondément connaîtrions-nous les causes de tant d'événements historiques mystérieux en apparence ; combien davantage pénétrerions-nous l'esprit de telle époque, si nous possédions les comptes particuliers des familles qui composent les classes dirigeantes !

Chacun des actes que nous accomplissons, même à l'intérieur de la maison, est répercuté sur le tout qui nous environne et où nous vivons ; nous assumons par chacun de nos actes une responsabilité envers la nation et envers la postérité, responsabilité dont la sanction plus ou moins lointaine est dans les événements. C'est ce qui justifiait, en partie du moins, la conception antique par laquelle l'État avait le droit de veiller sur les actes privés, sur les habitudes, les plaisirs, les vices et même les fantaisies des citoyens. Cette surveillance, les lois qui la sanctionnaient, les doctrines morales et politiques qui s'efforçaient de fortifier ces lois, avaient surtout pour but de rappeler à chaque homme la responsabilité sociale de chacun de ses actes, de rappeler à tous que même dans les choses les plus personnelles, au delà du plaisir particulier ou de la peine particulière, il y avait un intérêt général, un bien ou un mal commun... Les hommes modernes — et cette révolution est bien plus grande encore que celle qui s'est accomplie

au dix-neuvième siècle dans les formes politiques — ont été libérés de ces entraves et de ces obligations; la civilisation moderne a fait au contraire à chacun un devoir de dépenser, de jouir, de prodiguer autant qu'il peut, sans s'inquiéter de savoir quelles seront les conséquences ultérieures de ce qu'il fait. Le monde est si riche, la population augmente si rapidement, la civilisation est armée de tant de science dans sa lutte contre les barbares et contre la nature, que les hommes aujourd'hui peuvent sourire de la timide prudence de nos anciens qui avaient tellement peur des richesses, du plaisir, de l'amour. Dans l'orgueil du triomphe, ils peuvent se vanter d'oser enfin jouir au milieu de la terre domptée, jouir sans frein et sans scrupules de tous les biens que la vie offre aux plus forts. Mais qui sait? Peut-être cet heureux moment ne durera-t-il pas toujours; le jour viendra peut-être où les hommes sentiront à nouveau le besoin de l'antique sagesse, de l'antique prudence. Il est permis tout au moins à un philosophe et à un historien de se demander si cette superbe, mais effrénée liberté dont nous jouissons convient à tous les temps, ou bien seulement à ceux où les nations en naissant peuvent trouver dans leur berceau, comme l'Amérique l'a trouvé dans le sien, une petite dot de neuf millions de kilomètres carrés de terre non encore exploitée.

III

ROME DANS LA CULTURE MODERNE

I

En (1) gravissant aujourd'hui, à la courtoise invitation du premier magistrat de la ville, cette colline sacrée pour y parler de Rome dans la culture moderne, j'éprouve l'émotion de celui qui, revenant après maintes années d'un long voyage, est joyeusement accueilli par une foule amie, au lieu même d'où, longtemps auparavant, il est parti seul ou presque seul. Que de souvenirs, à cette heure, remontent vers moi d'un vol léger, du temps déjà lointain où je pris définitivement la résolution d'écrire une nouvelle histoire de Rome ! Mais peut-être aucun de ces souvenirs ne m'est-il plus doux que celui des anxiétés, des incertitudes, des doutes qui, à l'instant du départ, se pressaient sur la route pour me retenir. « A quoi bon, écrire une nouvelle histoire de Rome ? Est-il à présumer que

(1) Ce discours fut prononcé, en présence de S. M. le Roi d'Italie, le 21 avril 1910, sur le Capitole, à la commémoration du *Natale Urbis*, l'anniversaire de la fondation de Rome, célébré par décision de la municipalité. Le texte italien du discours fut publié dans une brochure : *Roma nella cultura moderna*, Milano, Trevers, 1910. La traduction française, qui est reproduite dans ce volume avec quelques corrections, parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1910.

notre époque, qui se rue vers l'avenir avec un si furieux élan, trouve, au milieu de cette course effrénée, le loisir nécessaire pour retourner la tête, ne fût-ce qu'une minute, et pour considérer un passé si reculé ? Le moment est-il réellement venu de l'écrire, cette nouvelle histoire de Rome ? Est-ce que l'histoire n'est pas entrée dans sa phase scientifique, et n'est-elle pas, en conséquence, tenue de préparer les nouvelles synthèses par une longue et minutieuse analyse ? »

A l'instant du départ, je n'étais point en état de répondre à ces doutes avec précision et avec assurance ; ce qui aurait été grave, si l'histoire était véritablement, comme quelques-uns le prétendent, une science pure, dont les méthodes seraient rigoureusement contrôlables et strictement obligatoires. Mais, par bonheur, l'histoire est, ou peut être, quelque chose de plus qu'une science : elle peut être un art capable d'agir en diverses manières sur les esprits des hommes, sur leurs dispositions et sur leurs tendances. Donc, elle peut être une forme de l'action ; et l'action, quand elle a en soi une raison d'être, finit toujours par en prendre conscience à mesure qu'elle s'effectue. C'est ainsi que j'ai trouvé la réponse à ces angoissantes questions sur les routes du monde ; et c'est pour cela qu'il me semble ne pas pouvoir mieux fêter cette sorte de symbolique retour qu'en vous apportant, du monde parcouru en tous sens pour célébrer la gloire de Rome, cette réponse qui implique l'un des problèmes les plus controversés de la culture moderne. Eh bien ! non. L'histoire romaine est inépuisable, immortelle, privilégiée, et jamais elle ne sera trop récrite, surtout par les peuples qui sont enfants de Rome, surtout par l'Italie, qui est sa fille aînée, parce qu'elle est complète et synthétique ; parce que, quand on embrasse d'un regard la suite des siècles qui vont depuis le début des guerres puniques jusqu'à la scission définitive de l'Orient et de l'Occident, on peut observer, tendue sur cet immense panorama de deux grandioses dissolutions sociales et d'une grandiose recomposition qui se place entre les deux dissolutions, ce qu'on pourrait presque définir la trame de l'histoire universelle.

De quelle manière, en effet, commence l'histoire de Rome ? Non par le chaos, comme la biblique histoire de l'Univers, mais par l'ordre ; c'est-à-dire par la paix intérieure, par la discipline politique, par l'équilibre bien assis des fortunes, d'ailleurs toutes modestes et presque toutes basées sur la terre. Dans toute l'Italie, dans les campagnes comme dans les villes, qui n'ont pas encore oublié leurs origines propres, au milieu des populations rurales comme dans les classes moyennes et les restes de noblesses locales, cette paix, cette discipline, cet équilibre sont maintenus au moyen des lois, de la religion,

de la munificence, du prestige à demi divin des victoires, d'une haute réputation de sagesse, par la petite aristocratie de Rome qui désormais règne sur la péninsule. C'est une aristocratie héréditaire, mais non exclusive; puritaine et dévote; avare et rude; préoccupée seulement d'avoir entre les mains les instruments les plus efficaces de la domination, propriété foncière, droit, diplomatie, religion, gouvernement et milice; indifférente ou défiante à l'égard de tout le reste, de la philosophie comme de l'art, de la culture grecque comme des cultes asiatiques, du luxe comme de la jouissance; résolue à s'enfermer avec toutes les races italiques, qui la vénèrent comme un Olympe de demi-dieux, dans la religion ancienne et dans les traditions ancestrales, à se confiner dans les limites de cette Italie qu'elle a conquise par un si âpre labeur, et, dans ces limites, à lutter contre le destin qui la pousse à l'empire du monde. L'énergie avec laquelle elle résiste au destin est grande; mais le moment arrive où la force des choses brise sa résistance. Quel changement alors ! A partir de la seconde guerre punique, l'équilibre de l'ancienne société s'altère sous l'action des deux plus formidables puissances révolutionnaires qui, en tous les temps, modifient la face du monde : les nouveaux besoins et les nouvelles idées. Après que l'empire s'est élargi au delà des mers, que ses richesses se sont accrues, que

les contacts se sont multipliés avec la civilisation raffinée de l'Orient hellénisé, dans tous les ordres sociaux grandissent des générations avides de lucres faciles, plus indociles, aspirant à une existence plus large et plus agréable, désirant une culture plus grande. Beaucoup d'anciennes fortunes sombrent dans le courant de la prodigalité nouvelle, beaucoup de fortunes nouvelles en émergent. L'aristocratie s'appauvrit, ou se déprave, ou, dégoûtée, s'isole dans le regret du bon temps d'autrefois, ou encore se jette dans l'exotisme. Et ainsi peu à peu l'ancienne unité morale disparaît; les fondements mêmes de l'Etat se lézardent.

Partout, dans la religion, dans la famille, dans la République, l'ancienne discipline fléchit. L'ordre des chevaliers, enorgueilli par ses richesses; les classes moyennes, fortifiées par les ambitions et aigries par la pauvreté, se révoltent contre la noblesse respectée depuis tant de siècles; les intérêts, que ne contient plus la puissance d'une classe sûre de sa domination, engagent entre eux une lutte féroce au sein de l'Etat en le déchirant davantage; peu à peu l'or corrompt tout; et ce que l'or n'a pas le pouvoir de corrompre, il y a, pour le gâter, la suspicion; le sombre pessimisme qui empoisonne les âmes; de sorte qu'il n'est rien qui ne soit ou qui ne paraisse incurablement pourri. A l'ancienne concorde sociale succède un déchi-

rement forcené des factions et des coteries qu'animent des haines atroces, et dont chacune reproche aux autres ses propres vices. La culture grecque pénètre et se propage facilement dans cette société déjà si ébranlée par les discordes, par la méfiance, par l'indiscipline; mais, en même temps qu'elle affine ou fortifie les intelligences, elle en accroît le désordre. Des bouffées de fureur révolutionnaire passent à chaque instant sur Rome et sur l'Italie; tant qu'enfin, durant les vingt premières années du siècle qui précède l'ère chrétienne, la pieuse république de Camille et de Fabricius semble se dissoudre dans la banqueroute, dans l'anarchie, dans les défaites, dans la rage insensée des discordes, et, finalement, dans la guerre civile. Que de fois, en ces fatales années, les esprits même les plus intrépides durent-ils craindre que, sur cette colline sacrée, dans ce vallon du Forum où nous recherchons aujourd'hui avec une piété filiale les reliques de ces âges, ne passât bientôt, comme sur les lieux où avait été Carthage, la charrue du colon, effaçant à jamais de la surface de la terre les derniers vestiges de la ville scélérate et ensanglantée!

Un homme terrible, Sylla, sauve l'Empire en lui refaisant une armée, à force d'argent et de pillages, et, par cette armée, en restaurant, à force de terreur, une grossière discipline sociale. Mais, lui disparu, et à mesure que

les trésors de Mithridate, conquis par Lucullus, sont transportés en Italie, peu à peu s'y rallument, plus intenses, la fièvre des gains subits, la folie du luxe, l'ambition des conquêtes. Pour un instant, cet Etat vieilli semble reprendre une vigueur nouvelle. Pompée conquiert, sur l'exemple de Lucullus, la Syrie; l'oligarchie dominante veut s'enrichir dans les provinces et auprès des potentats étrangers; ceux qui ne sont pas de taille à conquérir un Empire rançonnent les Etats et les petites principautés qui tremblent devant l'ombre de Rome; les cours des roitelets de l'Orient, comme la cour des Ptolémées, à Alexandrie, sont envahies par des chevaliers et par des sénateurs faméliques qui, après avoir extorqué de l'argent, reviennent le dépenser en Italie, où le luxe fait de rapides progrès, et avec le luxe les dettes, et avec les dettes la culture hellénique et orientale; tandis que, parmi l'incessante agitation de cet âge, grandit et poursuit son chemin l'homme fatal, César. Le jour arrive où enfin cet homme prédestiné franchit les Alpes et se jette sur la Gaule, hérissée de forêts et d'armées, pour y chercher gloire et trésors. L'État tombe alors au pouvoir de partis avides, audacieux, énergiques, sans scrupules, mais mobiles comme les intérêts qu'ils servent et dont ils se servent; et ces partis, par leurs continuelles virevoltes et par leurs menées inquiètes, corrodent dans l'État vieilli le

peu de discipline que Sylla y avait rétabli à grand'peine.

Après trente et quelques années d'une paix intérieure telle quelle, à peu près tolérable et laborieusement maintenue, recommence une guerre civile, ou, pour mieux dire, une effroyable tourmente, qui balaie d'abord les débris de la constitution de Sylla, puis la dictature de César, puis le Sénat et ce qui survit de l'aristocratie romaine, puis le triumvirat révolutionnaire, comme aussi divers États, grands et petits, aux confins de l'empire, parmi lesquels la royauté des Ptolémées. Que reste-t-il encore debout? De toutes parts les ruines s'accumulent; les hommes se demandent si Rome est la plus grande ou la plus misérable des villes. L'un des esprits les plus lucides que Rome ait eus, mûri au milieu de ces vicissitudes, croit discerner partout une décadence qui précipite toutes choses de mal en pis :

Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox laturos
Prolem vitiosiorem.

Et c'est au contraire le dernier pas vers l'apogée. Après cette suprême épreuve, la culture gréco-orientale, qui avait désagrégé l'ancienne société italique, se transforme en une force de recomposition sociale; elle rétablit peu à peu dans le bassin méditerranéen, dont la conquête a changé toute la situation, un nouvel

équilibre d'intérêts, d'aspirations, d'idées, de sentiments. Grâce à la paix, l'Occident barbare apprend à cultiver les terres, à exploiter les bois, à creuser les mines, à naviguer sur les fleuves, à parler et à écrire tant bien que mal le latin; il se civilise, il achète les produits manufacturés dans les vieilles villes de l'Orient. A mesure que les nouveaux marchés de l'Occident lui offrent des débouchés, l'Orient rouvre les ateliers de ses industrieux artisans et les boutiques affairées de ses mercantis; il remet en circulation sur les routes du monde amplifié par l'épée de Rome ses anciens négoces. Ainsi les antiques civilisations orientales, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure rajeunissent au contact des jeunes barbaries occidentales. Entre les unes et les autres est placée l'Italie, en excellente situation pour dominer cet empire circumméditerranéen, où l'Occident fait équilibre à l'Orient, où la Gaule, admirablement développée dès le siècle qui suit la conquête, fait contrepoids à l'Égypte, qui a refleuri. Pour la première fois, la Méditerranée s'ouvre comme un *forum* immense et tranquille où, sous la surveillance de Rome, se donnent rendez-vous, viennent en contact, échangent leurs produits, leurs mœurs, leurs idées, l'Europe, l'Afrique et l'Asie. De cette paix facile naissent dans toutes les régions de l'Empire, en Gaule comme en Asie Mineure, en Espagne comme dans l'Afrique du

Nord, de nouvelles classes moyennes, de nouvelles aristocraties provinciales, tandis qu'à Rome les derniers débris de la vieille aristocratie romaine, de cette aristocratie qui, par tradition, ne s'occupait que de guerre et de politique, finissent de s'éteindre. Les nouvelles familles aristocratiques, recrutées dans les provinces, la remplacent; elles ont reçu une forte éducation romaine, elles ont cherché à s'assimiler les idées et les mœurs de la vieille aristocratie de l'*Urbs*. Mais les tendances de l'époque se font sentir; l'esprit militaire et politique, sans s'éteindre, décline dans cette aristocratie nouvelle; la préoccupation de la culture, de l'administration, de la justice, de la civilisation urbaine, l'inclination enflammée à l'hellénisme, grandissent et prennent force. C'est la raison pour laquelle, peu à peu, une famille, qui s'en défend en vain et qui semble avoir peur de sa propre fortune, est obligée, malgré elle, d'assumer tous les privilèges et toutes les responsabilités partagées pendant tant de siècles entre tant de familles nobles. Jamais on ne comprendra rien à l'histoire de Rome, si on ne comprend pas que la famille Julia Claudia fut obligée d'assumer et d'exercer malgré elle un pouvoir qui, insensiblement, devint monarchique, de la même manière que la noblesse romaine avait été obligée de fonder malgré elle l'Empire dont elle avait peur.

Bien plus, c'est en cette contradiction que se résume ce que l'on pourrait appeler l'essence philosophique de l'histoire romaine, puisque ce fut la destinée même de Rome de périr par sa victoire même. Elle est, en effet, anéantie bientôt dans l'Empire qu'elle a fondé. A mesure que l'Orient refleurit et que l'Occident se développe, à mesure que grandissent partout la prospérité, le nombre, le pouvoir des classes moyennes et des aristocraties provinciales, l'immense Empire prend la forme, non plus d'un formidable engin de domination politique et militaire, tel que l'était la vieille République romaine, mais d'un de ces États, organes d'une civilisation urbaine très raffinée, que l'hellénisme avait produits en Orient. Créé par une aristocratie puritaine et strictement nationale de diplomates et de guerriers, l'Empire tombe au pouvoir d'une aristocratie et d'une bureaucratie cosmopolites, pacifistes, lettrées, philosophantes, dont l'amalgame est formé dans tout l'Empire, non plus par une communauté réelle ou imaginaire d'origines, de traditions et d'histoire, mais par une brillante, quoique superficielle, culture littéraire et philosophique, et par la religion politique de l'Empire et de l'empereur. La force de cohésion qui relie intérieurement la masse énorme de l'Empire, ce n'est plus seulement les armes et les lois, c'est surtout la civilisation urbaine de l'Orient hellénisé. De même que

l'empereur à Rome, les familles riches, dans toutes les provinces, dépensent une partie de leurs biens pour embellir les cités, pour augmenter les gains, le confort et les plaisirs du peuple; elles bâtissent des palais, des villas, des théâtres, des temples, des thermes, des aqueducs; elles font des largesses de blé, d'huile, de divertissements, d'argent; elles dotent des services publics ou réalisent des fondations charitables. L'Empire se couvre de villes grandes et petites, qui rivalisent entre elles de splendeur et de beauté; toutes se développent par l'immigration constante des populations pauvres des campagnes, des artisans, des paysans enrichis; dans plusieurs d'entre elles s'ouvrent des écoles où les jeunes gens de la classe moyenne, en apprenant l'éloquence, la littérature, la philosophie et le droit, se préparent aux fonctions bureaucratiques qui, de génération en génération, croissent et se ramifient. C'est cette bureaucratie lettrée et philosophante qui introduit dans le droit romain, originairement empirique, l'esprit philosophique et systématique, qui introduit dans l'administration, originairement autoritaire, l'esprit juridique. Et c'est ainsi que, durant le second siècle, l'Empire étale au soleil de la paix romaine, qui illumine le monde, ses innombrables cités toutes resplendissantes de marbres.

Mais, hélas! pour peu de temps, car une nouvelle dissolution commence. La civilisation urbaine et cosmopolite, qui avait rattaché les unes aux autres les diverses parties de cet empire si disparate, recommence à agir, au cours du troisième siècle, comme une force dissolvante qui rejette dans le chaos ce monde brillant qu'elle en avait tiré. Peu à peu, avec l'accroissement spontané des villes et de leur luxe, ce que consomme la civilisation urbaine dépasse la fécondité des campagnes et, dès lors, celles-ci se dépeuplent, épuisées par les villes qui en absorbent la population et la richesse. Quelle force humaine chassera jamais des villes les populations rurales qui sont venues s'y établir après qu'elles ont goûté aux commodités, aux plaisirs et aux vices d'une civilisation raffinée? Désormais, l'empire est dévoré tout vivant par les villes qui pullulent sur son corps énorme. Pour nourrir les populations qui s'y entassent, pour les amuser et pour les vêtir, les campagnes sont désolées par un terrible régime fiscal, l'agriculture est ruinée, les arts essentiels se meurent, les finances s'effondrent, l'administration se détraque; et bientôt le jour viendra où, dans l'empire, par une monstrueuse interversion des rapports naturels des choses, se multiplieront à l'infini les artisans du plaisir et du luxe, tandis qu'il n'y aura plus de paysans pour labourer les champs, plus de fourniers pour cuire le pain, plus de marins pour sillon-

ner les mers, plus de soldats pour défendre les frontières. C'est le commencement d'une dissolution sociale, dont l'histoire n'est pas encore écrite, au milieu de laquelle sévit une des plus grandes perturbations morales que le monde ait jamais eu à subir : car le mysticisme, le cosmopolitisme, l'antimilitarisme, le conflit qui met aux prises les vieilles classes instruites et l'ancienne culture gréco-romaine avec les barbares qui envahissent l'empire du dehors et d'en bas et avec les innombrables aberrations religieuses en formation ; le christianisme enfin, qui élabore une morale supérieure et sublime, mais dont l'esprit nie l'essence même de l'empire, détruisent la substance vitale de la civilisation antique. L'empire se défend avec la fureur du désespoir, mais sans succès. L'Orient et l'Occident se séparent, et l'Occident, abandonné à lui-même, s'abîme ; la plus grande d'entre les œuvres de Rome, son empire d'Occident, couvre maintenant de ses ruines l'immense territoire qui confine au Rhin et au Danube : ruines énormes de monuments abattus, de peuples redevenus barbares, d'arts abolis, de langues oubliées, de lois déchirées ou mutilées, de routes, de villages, de villes effacés de la face du monde et réabsorbés par la forêt primitive qui, lente et tenace, repousse dans ce cimetière d'une civilisation, sur les gigantesques ossements de Rome.

II

Tel est l'arbre qui sortit du petit germe semé sur cette terre, — ainsi le veut la tradition, — en ce jour, il y a deux mille six cent soixante-trois ans. Depuis des siècles, cet arbre est renversé. Pourquoi donc les hommes viennent-ils encore, de toutes les parties du monde civilisé, fouiller avec une curiosité si ardente le lieu où furent ses racines ? Parce que, en aucun des États qui, tour à tour, prédominèrent sur leur époque, les forces de dissolution et de recomposition, qui font et qui défont continuellement les civilisations, ne purent jamais agir pendant une si longue suite de siècles avec autant de liberté qu'à Rome, sans être ni retardées ni accélérées par les périls et par les chocs extérieurs. En cela et par cela, Rome est vraiment un phénomène unique dans l'histoire du monde. Depuis la destruction de Carthage jusque fort avant dans la période la plus calamiteuse de la décadence, Rome eut sans doute quelques fortes alarmes : jamais toutefois elle ne connut des dangers extérieurs graves et durables. Aussi lui fut-il loisible de s'abandonner entièrement à l'action des forces internes qui, de siècle en siècle, intervenaient pour la modifier ; et pour cette

raison son histoire est, comme je l'ai dit, une histoire complète. On y voit, par exemple, comment un empire se constitue et se désagrège; comment une aristocratie historique se disloque et comment une démocratie peut périr d'épuisement; par quels processus intérieurs une république se convertit en monarchie, un État militaire et national se transforme en un État de haute culture, et petit à petit s'effrite tout à fait dans l'intellectualisme, dans l'ésotisme, dans l'humanitarisme, dans le cosmopolitisme. On y voit comment un régime autoritaire finit peu à peu par s'enchaîner lui-même dans un système juridique très compliqué; on y remarque plusieurs révolutions et plusieurs réactions; une grande variété de répercussions de la politique intérieure sur l'extérieure, et réciproquement; on y peut étudier à merveille ce qui est peut-être le plus mystérieux et le plus inquiétant de tous les phénomènes historiques, la violente répulsion morale que, surtout à leurs débuts, suscitent les civilisations qui, plus tard, mûries ou mortes, sont admirées comme les chefs-d'œuvre des grands peuples; on y observe enfin une religion politique qui est détruite par une haute culture littéraire et philosophique, et une nouvelle religion mystique qui se forme des détritus de cette même culture, et toute sorte de mélanges, contacts, chocs et conflits entre peuples jeunes et vieux,

entre des civilisations anciennes et les barbares, entre États, religions et droits différents. Je n'aurais pas terminé de sitôt si je devais énumérer tous les éléments de l'histoire universelle que cette histoire de Rome nous présente rassemblés comme dans une synthèse et, pour plus de commodité, groupés autour d'un centre, qui est Rome même, d'où il est si facile d'embrasser dans son ensemble l'immense panorama. Mais je crois ne point exagérer en concluant que l'histoire de Rome est complète et synthétique, et qu'en elle toutes les époques peuvent retrouver quelque chose d'elles-mêmes et se regarder comme dans un miroir.

L'histoire de la civilisation moderne le prouve d'ailleurs. Il est notoire, en effet, que, surtout pendant les trois derniers siècles, après que de puissants États eurent commencé à se reconstruire sur l'émiettement politique du moyen âge et à lutter entre eux, Rome, son histoire, sa littérature, son système militaire, sa législation furent comme un modèle, un schéma, ou, si l'on veut, un mirage historique, projeté par le passé devant les générations qui cherchaient la voie de l'avenir. Elle a fourni à toutes les générations des modèles différents pour résoudre les problèmes politiques les plus opposés. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, Rome est l'exemple qu'ont sous les yeux toutes les grandes monarchies qui se fondent en Europe;

au XVIIIe et au XIXe siècle, Rome, par l'histoire de la République, par le culte fervent de Brutus, par le roman scandaleux des Julii Claudii, que nous ont transmis Suétone et Tacite, fomente l'opposition contre la monarchie absolue; après la Révolution française, Rome encore fournit à la monarchie, comme argument et comme moyen de persuasion, les apologies césariennes de Drumann, de Duruy, de Mommsen et les éloges prodigués à l'administration impériale. On peut même dire que les plus célèbres histoires de Rome composées au XIXe siècle n'ont été écrites qu'en vue du conflit engagé entre la république et la monarchie. Et c'est précisément pour cela que la lutte entre ces deux principes politiques étant venue à s'affaiblir pendant le dernier quart du XIXe siècle, non seulement les histoires de Rome ainsi conçues ont vieilli, mais encore maintes personnes se sont persuadées que l'intérêt porté jusqu'alors aux études romaines n'avait plus de raison d'être. « Nous sommes, dit-on, dans le siècle de l'électricité et de la vapeur. La tâche de notre époque, c'est de contenter les classes moyennes et les classes populaires, qui veulent, non des guerres ou des révolutions, mais une existence plus sûre et plus commode; c'est de travailler infatigablement à créer les prodigieuses richesses qui, seules, peuvent satisfaire les nouveaux désirs de multitudes si nombreuses. Une histoire ancienne, toute remplie d'expéditions militaires et d'entreprises politiques, est inévitablement destinée à devenir étrangère à un siècle qui a besoin de machines plus que de lois, de chimistes et de physiciens plus que de guerriers et de lettrés. » A quoi on ajoute encore que le latin, qui jusqu'au siècle dernier restait une langue à demi vivante, s'est définitivement éteint au XIXe siècle, étouffé par le luxuriant développement des langues et des cultures nationales, enseveli sous les ruines de la puissance politique de l'Église qui, pour l'idiome comme pour tant d'autres choses, avait continué l'Empire romain. N'est-il pas évident que la mort de la langue latine marque pour Rome le début d'une nouvelle, suprême et irréparable décadence ?

Et, de fait, lorsqu'il fut pratiquement démontré que même au siècle de l'électricité et de la vapeur, c'était chose facile de réveiller l'intérêt qui s'attachait autrefois aux études romaines, beaucoup de personnes, pour expliquer ce phénomène, l'attribuèrent à la remodernisation un peu violente, — louable selon les uns, très blâmable selon les autres, — que j'en aurais faite. Mais ceux qui connaissent la littérature latine savent que j'ai modernisé l'histoire romaine beaucoup moins qu'on ne le dit; tout au contraire, je suis revenu à un point de vue ancien, au point de vue d'où Tite-Live était parti, et qui, d'ailleurs, ne lui appartient pas en propre,

puisqu'il lui est commun avec nombre d'autres écrivains de la même époque. Cette histoire de Rome, que quelques-uns ont jugée si révolutionnaire, est déjà tout entière en germe dans la courte préface que Tite-Live a mise en tête de son grand ouvrage, pour regretter la simplicité et la pureté des vieilles mœurs, gâtées par la corruption qui, peu à peu, envahit Rome. En analysant cette doctrine de la « corruption », qui préoccupa si longtemps la pensée romaine, on discerne aisément dans les trois vices capitaux, *avaritia, ambitio, luxuria,* l'augmentation continuelle des besoins et des ambitions, qui, au début du xxe siècle, nous condamne tous au travail le plus acharné. L'*avaritia* est la fureur du gain; l'*ambitio* est ce que nous appelons l' « arrivisme », l'irréfrénable poussée par laquelle tous les hommes s'efforcent de se hausser à une situation supérieure à celle où ils sont nés; la *luxuria* est la passion d'accroître toujours le confort, le luxe, les jouissances. Mais si on débarrasse ainsi la doctrine ancienne de la « corruption », des préoccupations morales et politiques dont elle était pleine pour les contemporains, l'histoire de Rome, avec toutes ses révolutions, ses guerres et ses conquêtes, cette immense histoire qui, depuis tant de siècles, se dresse devant notre civilisation ainsi qu'un prodige, est ramenée facilement, comme à un de ses plus profonds et de ses plus puissants

moteurs, à un phénomène que chacun de nous peut comprendre sans peine, puisque en ce moment même ce phénomène environne de toutes parts notre propre civilisation. Voilà pourquoi le siècle de l'électricité et de la vapeur, en mettant l'œil à l'oculaire disposé, il y a vingt siècles, par Salluste et par Tite-Live pour des observateurs moins modernes, pouvait, non seulement plonger son regard au milieu de cette histoire confuse et terrible, non seulement en apercevoir le fond, mais aussi se mirer en elle et s'y retrouver.

Que d'analogies avec sa propre existence, en effet, l'époque de la vapeur et de l'électricité a retrouvées çà et là dispersées dans cette histoire si ancienne, et qu'on croyait être devenue incompréhensible! Elle y a retrouvé, par exemple, quelques-unes des luttes que les partis se livrent aujourd'hui en France; certains horoscopes que l'on tire en Angleterre sur les destinées de l'Empire et sur le sort de l'aristocratie débilitée; le conflit, si ardent en Amérique, entre la tradition puritaine et la civilisation de l'argent. Elle y a retrouvé aussi et surtout la loi suprême du destin qui pend sur sa propre tête : à savoir cette implacable et mystérieuse ironie de la vie, qui annihile dans leur triomphe tous les grands essors de l'humanité; la tragique désillusion de toutes les générations qui ont le bonheur ou le malheur de vivre en un temps où une ère histo-

rique approche de son sommet, quand l'heure arrive où elles pressentent que mieux leur effort réussit, plus il devient inutile. De même que Rome s'est anéantie dans sa conquête, en y perdant ses vertus militaires et politiques et pour ainsi dire sa propre essence, de même notre civilisation, devenue capable de produire de prodigieuses richesses, grâce à une culture perfectionnée par des siècles de travail, détruit maintenant peu à peu cette culture en ensevelissant ce qu'il y a en elle de plus noble — art, littérature, philosophie, religion et politique — sous l'alluvion des nouvelles richesses hâtivement produites; en sacrifiant, au profit de la quantité appréciable par la grossière raison du nombre, la qualité dont les étalons de mesure ne peuvent jamais être définis d'une manière indiscutable, et qui, par cela même, est une perpétuelle cause de discorde en même temps qu'elle est l'unique source de la vraie grandeur. Elle a trouvé enfin, dans cette histoire ancienne, la subtile angoisse que cette contradiction fondamentale met dans toutes les périodes historiques qui approchent de leur point culminant. De même que Rome souffrit de se dénaturer dans sa victoire et se crut perdue à la veille de son apogée, de même nous jugeons toujours plus insuffisantes nos richesses à mesure qu'elles croissent; à force de vouloir nous faire la vie commode et aisée, nous la grevons intolérablement de complica-

tions, de responsabilités et de devoirs; à force de vouloir économiser le temps et le travail, nous nous réduisons, parmi les occupations innombrables qui encombrent notre vie et notre esprit, à n'avoir pas même le temps de nous souvenir de nous-mêmes et à oublier presque d'être des hommes.

III

C'est le tourment, et peut-être aussi l'expiation de toutes les générations, qui se sont flattées de réussir à se créer par elles-mêmes une destinée nouvelle, unique, plus grande et plus belle que la destinée de toutes les générations précédentes. Aucune génération ne méritait donc de subir ce tourment plus que la nôtre. Mais pour cette raison aussi, l'histoire de Rome devait nous sembler une image vivante de notre existence, malgré les siècles qui nous séparent d'elle. Il est facile maintenant de comprendre en quoi consiste ce privilège de l'histoire romaine auquel j'ai fait allusion tout à l'heure et pour quelles raisons tous les enfants de Rome ont intérêt à ne pas le laisser proscrire. Des études classiques

et par conséquent aussi des études romaines, on a fait peu à peu l'opposé de cet esprit pratique et positif qui serait une des plus hautes vertus de notre époque. Mais sur quel fondement? Pour répondre, il suffit de se poser cette seule question : est-il possible d'imaginer que les progrès des arts mécaniques et des sciences chimiques aient un jour pour effet de rendre inutiles dans le monde les hommes d'État, les administrateurs, les diplomates, les juristes, les généraux, les éducateurs, les lettrés, les philosophes, les ministres de la religion? Il est bien clair que, dans n'importe quelle civilisation, il ne suffit pas aux hommes de dominer la nature, il leur faut aussi savoir agir sur les esprits de leurs semblables. Mais par la réponse faite à cette question, le problème si controversé des études classiques est déjà résolu, au moins en principe. Ce ne sont pas les sciences physiques, c'est seulement la littérature, l'histoire et la philosophie qui peuvent servir comme moyens de préparation intellectuelle à l'élite dont la fonction est, non d'opérer sur la matière, mais d'agir sur les esprits, non d'exploiter les forces de la nature, mais de régler les rapports des hommes entre eux. Donc, il n'est pas même possible de concevoir notre civilisation dépouillée de sa culture littéraire, historique et philosophique, pas plus qu'il n'est possible de concevoir un être vivant dont un organe vital

aurait été amputé. Quelle est, en effet, la différence essentielle entre ces deux états de développement historique qu'on nomme la civilisation et la barbarie, sinon que dans une société civilisée, ceux qui gouvernent, qui administrent, qui jugent, sont pourvus d'une haute culture philosophique et littéraire, tandis que dans les pays et aux époques barbares, ils accomplissent leurs fonctions en se conformant à de vieilles traditions non discutées, en se référant aux simples préceptes de religions encore grossières et, pour le reste, en suppléant à ce qui leur manque soit par leur rude génie naturel, soit par l'emportement des passions?

Mais si l'on admet cela — et je ne vois pas comment on pourrait se refuser à l'admettre — force est bien de reconnaître aussi que, dans l'avenir comme dans le passé, Rome sera une partie intégrante de cette haute culture, au moins si les peuples qui sont ses enfants, ne s'obstinent point, par un esprit mal entendu de fausse modernité ou par un accès de malsain exotisme, à vouloir raser jusqu'aux fondements les derniers restes de sa grande histoire. Complète et synthétique, facile à moderniser à toutes les époques, comme les faits le prouvent, commode à étudier, vaste, mais pas à tel point qu'elle excède les forces compréhensives de l'esprit humain, cette histoire est en quelque sorte une miniature très nette ou une esquisse très lucide

de l'histoire universelle ; elle pourra donc servir, chez les peuples modernes, comme couronnement commun à l'éducation des classes supérieures qui, en chaque pays, doit naturellement commencer par la littérature et par l'histoire nationales. Ne nous laissons pas décourager par la décadence passagère de cette tradition intellectuelle. Si notre siècle est profondément matérialiste, s'il va se divisant et se subdivisant en un grand nombre de peuples, de langues et de cultures différentes, il aura besoin plus encore que les autres d'éléments communs de culture, dans lesquels les élites des nations civilisées puissent prendre contact, s'unir, se pénétrer plus profondément que dans la promiscuité momentanée des grands hôtels somptueux, dans les brèves rencontres des congrès ou dans la manie générale de voler sur toutes les routes du monde en automobile. Le principe national est trop enraciné dans notre civilisation pour que le monde moderne puisse, du moins dans un avenir prochain, se métamorphoser en une Cosmopolis ; mais il ne peut et ne doit pas non plus devenir une Tour de Babel où toutes les langues se confondent. Aussi lui faut-il, si j'ose dire, une langue idéale commune et des éléments universels de culture qui soient comme autant de liens entre les différents peuples de l'Europe et de l'Amérique. Où les trouver, ces éléments universels, maintenant que la religion a perdu une partie de son influence sur les esprits? Rome ancienne peut encore nous en offrir quelques-uns, comme le prouve ce fait indéniable : l'histoire de Rome est, avec celle de la France au XVIII[e] siècle et avec celle de la Révolution française, la seule qui soit vraiment universelle et qu'on lise partout.

Dès lors, est-il nécessaire d'employer beaucoup de paroles pour démontrer que les enfants de Rome ont intérêt à ne pas laisser proscrire ce privilège? Tant que l'histoire, la littérature, le droit de Rome resteront partie intégrante de la haute culture en Europe et en Amérique, nous, peuples latins, nous jouirons, dans le monde, d'une sorte de majorat intellectuel ; nous réussirons à faire que tous les peuples des deux continents demeurent à certains égards tributaires de notre culture ; nous prolongerons encore pendant des siècles, dans le domaine des idées, cet Empire romain dont le corps a été réduit en poussière. Je n'ignore pas que notre siècle a coutume de convoiter des empires plus solides que ces domaines de l'invisible, qui ne peuvent ni se mesurer, ni se partager, ni s'amplifier, ni s'échanger. Mais si, dans la civilisation moderne, la haute culture n'est pas destinée à devenir l'humble servante de la finance et de l'industrie, jamais cet empire invisible ne pourra, lui non plus, être abandonné sans dommage et sans honte par les peuples qui l'ont reçu de leurs pères en

héritage ; d'autant plus que, — et c'est là une considération à laquelle l'esprit pratique des temps modernes devrait ne pas être insensible — il n'est pas besoin, pour le conserver, de recourir à la puissance des armes et de l'argent, ni de combiner les efforts des peuples, des institutions et des partis, ni de se risquer en de périlleuses entreprises. Il suffirait de raviver, tant dans l'Etat que dans les classes intellectuelles, un sentiment profond, sincère et désintéressé de la grande tradition latine, à la place de l'ésotisme inquiet, capricieux et litigieux qui y domine aujourd'hui. Si l'histoire de Rome peut remplir cette fonction unique dans la culture européo-américaine, elle le doit à ce qu'elle est une unité complète. Mais, si l'on brise cette unité en un grand nombre de fragments, par quoi ces fragments différeront-ils et comment pourront-ils se distinguer des fragments analogues qui composent les histoires, plus fragmentaires et plus unilatérales de tant d'autres peuples ? En soi et par soi, une inscription latine vaut tout juste autant qu'une inscription grecque ou qu'une inscription phénicienne ; un débris de monument romain vaut tout juste autant qu'un pan de mur resté debout à Mycènes. Peut-être même les reliques de Rome valent-elles moins, puisqu'elles sont plus abondantes et qu'il est relativement facile de les retrouver. Mais ce qu'il y a d'unique dans l'histoire de Rome, c'est le plan

sur lequel ces matériaux peuvent se recomposer. Il y a donc un critérium sûr pour apprécier les travaux faits sur l'antiquité romaine, ainsi que leurs tendances : c'est que, lorsque l'analyse n'est pas une immédiate préparation de la synthèse, elle est une méthode indûment transportée des sciences naturelles à des phénomènes qui ne la comportent pas ; et, en outre, elle est un vandalisme et un sacrilège, une espèce de destruction de Rome continuée sur les derniers restes intellectuels de son vaste empire.

En effet, si l'on recherche la raison intellectuelle et intérieure, — abstraction faite, par conséquent, des causes externes et sociales, qui d'ailleurs sont nombreuses et importantes — de la ruine dont sont affligées aujourd'hui les études classiques, on trouvera que cette raison est l'abus de l'analyse devenue à elle-même sa propre fin, aussi bien dans les études littéraires que dans les études historiques. Pour des motifs qu'il serait trop long d'exposer, les études de l'antiquité, qui, au cours du XVIIIe et du XIXe siècle, naquirent de la dissolution du vieil humanisme, se sont de plus en plus éloignées de l'art et de la philosophie, et, à la fin, elles se sont jetées entièrement entre les bras de la science, ou, pour mieux dire, elles ont cru s'y jeter : car, en fait, elles n'ont étreint qu'une ombre. Les résultats de cette erreur sont manifestes aujourd'hui. Dans les écoles l'analyse à

outrance a porté le coup de grâce au latin, qui végétait encore, il y a un siècle, en substituant au vieil enseignement humaniste une analyse philologique dont la sécheresse a eu pour conséquence de faire rejeter avec dégoût par les nouvelles générations les plus beaux livres dé Rome. Pour ce qui concerne l'histoire, cette analyse excessive, en décomposant arbitrairement les phénomènes, a étrangement confondu, tant les règles d'après lesquelles on doit poser les problèmes que les méthodes qui servent à les résoudre ; elle a créé beaucoup de problèmes chimériques, et elle n'a pas vu les véritables ; par son obstination à trop savoir et avec trop de détails, elle a souvent obscurci et rendu incompréhensible même ce qui, malgré des lacunes, était relativement clair ; enfin elle a obligé l'histoire à répudier l'art et elle l'a ainsi séparée de la vie des élites, l'histoire qui, à toutes les grandes périodes de notre civilisation, par Thucydide, par Polybe, par Tite-Live, jusqu'à Francesco Guicciardini, avait été l'un des plus énergiques stimulants intellectuels de toutes les aristocraties vraiment dignes de gouverner.

IV

Telles sont les raisons pour lesquelles je pense que tout homme de haute culture, ayant à cœur le prestige intellectuel des nations latines, devrait s'efforcer de tirer hors des cloîtres silencieux de l'érudition les études romaines, pour les ramener au milieu de la vie, des passions, des intérêts et des luttes du monde. Non, Rome ancienne ne doit pas vivre seulement dans les petits comités des érudits et des archéologues : elle doit vivre dans l'âme des générations nouvelles, projeter son immortelle lumière sur les nouvelles sociétés qui s'élèvent des profondeurs des temps modernes. Car, le jour où l'histoire romaine et ses monuments ne seraient plus que des matériaux morts, bons pour la seule érudition, qui les classerait et les cataloguerait dans les musées, à côté des briques du palais de Khorsabad, des statues des rois assyriens et des reliques de Mycènes, — l'empire de Rome qui, présentement, n'est pas encore mort entièrement, irait rejoindre aux Champs-Élysées de l'histoire les ombres des empires détruits, errerait là-bas sous les cyprès en compagnie de l'Empire babylonien, de l'Empire égyptien, de l'Empire carolingien ; et la civilisation latine

aurait à subir dans le monde un nouveau désastre.

Ne nous montrons pas indignes de la singulière fortune historique que nous avons héritée de nos ancêtres ; comprenons pleinement ce qu'il y a de rare et même d'unique dans cette survivance idéale d'un empire tombé depuis tant de siècles et qui, éliminé du jeu des intérêts du monde, subsiste encore dans le système des forces morales qui animent la société moderne ; n'écoutons pas ceux qui affirment que désormais les restes sacrés de la Rome antique ne peuvent plus servir que de supports aux aéroplanes volant majestueusement dans le silence de la campagne latine ; tâchons surtout, nous qui, depuis quarante ans, avons apporté dans la vieille enceinte des murs auréliens l'outillage, les idées et les intérêts d'une civilisation toute récente, tâchons de ne pas mériter que l'Église nous adresse le reproche d'avoir détruit, nouveaux barbares, ce qui survivait de cet Empire de Rome qu'elle a recommencé et continué avec des fortunes diverses, mais sans défaillance, depuis l'effroyable catastrophe de l'Empire d'Occident. La tradition romaine pourra fleurir encore, vivace rameau, sur le tronc de notre civilisation, pourvu que nous ne nous obstinions pas nous-mêmes à le couper, pourvu que nous nous appliquions à conserver aux études romaines cette valeur universelle qui seule peut

en faire un élément essentiel de la culture moderne. Peu importe si les autres histoires vieillissent ; ce qu'il faut, au contraire, à l'histoire romaine, précisément parce qu'elle sert à éduquer les générations nouvelles, c'est qu'on la rajeunisse sans cesse, non seulement en lui incorporant les faits nouveaux découverts par l'érudition et par l'archéologie, non seulement en lui infusant un plus large esprit philosophique et en lui appliquant l'expérience mûrie de l'humanité, mais surtout en travaillant à lui conserver et à lui accroître cette qualité, qui est la plus haute dont puisse se prévaloir une histoire destinée à être lue et étudiée par tous, à savoir : la clarté humaine.

Et, si telle est l'obligation qui s'impose à tous les enfants dévoués que Rome compte encore dans le monde, il me semble que, pour conclure ce discours prononcé à la date anniversaire de la fondation de Rome, je ne saurais mieux faire que d'accomplir un acte qui sera en quelque sorte une symbolique expiation adressée aux mânes, si cruellement offensés par le XIXe siècle, d'un homme à qui la ville doit bien quelque gratitude, puisqu'elle lui doit l'existence : je veux dire de ressusciter Romulus. Nul n'ignore dans quelle mystique pénombre est enveloppé le *Natale Urbis*. Quel commencement eut la fabuleuse grandeur de cette cité ? En tous les siècles les hommes auraient bien voulu déchi-

rer ce voile mystérieux et connaître la réalité des choses. Mais, pendant des siècles et des siècles, on s'était contenté de répéter une légende pleine de poésie, encore qu'un peu confuse, où miracles et prodiges entouraient le berceau de la cité. Des générations et des générations avaient maudit le scélérat Amulius, plaint le malheureux Numitor et le pauvre Rhea Sylvia, chéri le bon Faustulus, médité sur l'ombre du Figuier Ruminal, caressé en imagination la Louve maternelle et salué l'aimable Pic qui descendait pour nourrir et abriter de ses ailes les jumeaux prédestinés. Que ce récit fût un tissu de fables, les anciens l'avaient déjà compris; mais ils en avaient respecté la trame, d'abord par dévotion civique, ensuite par une espèce de respect religieux porté aux vieilles traditions et enfin parce qu'ils étaient incapables de lui substituer un autre récit plus précis et plus clair. L'homme doit si souvent se résigner à ignorer ! Mais voici venir le terrible XIX[e] siècle qui, lui, prétend tout savoir, se croit capable de tout découvrir; et il saisit entre ses dures mains ce tissu de fables, le déchire, l'effiloche, persuadé qu'il retrouvera la vérité entre les fils disjoints, le réduit si bien en charpie que, finalement, ce qui lui reste entre les mains n'est plus qu'un inextricable fouillis de matière morte. L'antique fable s'est évanouie avec tous ses personnages; le pic s'est renvolé dans le ciel ; la louve s'est renfoncée

dans la forêt ; Romulus lui-même, le fondateur révéré et divinisé de la ville, n'est plus qu'un nom ; et tout ce qui reste à la place de la légende, c'est un vide ténébreux, sondé en vain par d'ingénieux historiens, avec les longues perches de l'hypothèse, sans qu'ils réussissent à y retrouver un seul lambeau de vérité !

Et pourtant, puisque Rome a existé, il faut bien qu'elle ait eu un commencement intelligible à l'esprit humain. Or est-il exact qu'il n'y ait dans l'antique fable aucune lueur de vérité intelligible ? Après qu'on a retranché de la légende la poésie qui l'enveloppe et qui l'imprègne, il me semble qu'il subsiste un renseignement assez sûr et assez solide, encore que très sommaire : à savoir que Rome fut une colonie d'Albe, où essaima de la montagne vers la plaine une partie de la population de cette vieille cité. La ville de Rome ne naquit donc pas d'un petit village qui aurait grandi peu à peu, à la faveur des circonstances : ce fut une ville fondée d'un jet, par un acte de volonté personnelle, selon un dessein étudié, dans un lieu choisi intentionnellement ; une ville qui, par conséquent, fut, dès le début, dotée d'institutions religieuses, militaires et politiques déjà mûres, puisque, d'une part, elles avaient subi, dans une autre ville plus ancienne, l'épreuve d'une longue expérience, et que, d'autre part, elles avaient sans doute été adaptées avec pru-

dence aux conditions particulières de la nouvelle création.

Bref, ce fut une ville qui naquit adulte, comme certaines villes, — permettez-moi cette comparaison trop moderne — qui se fondent maintenant en Amérique; ce fut, à ses origines, une ville neuve avec une vieille culture. Ainsi s'expliquent et sa merveilleuse position dans le Latium sur un fleuve, entre la mer et la montagne, et le compte précis que les anciens ont fait de ses années depuis sa fondation, et son entrée subite et hardie dans l'histoire, et la rapidité de son développement. Mais si Rome a été créée de cette manière, elle n'a pu être fondée que par un ou plusieurs chefs qui en choisirent l'assiette, qui en étudièrent les aménagements, qui en réglèrent toutes les dispositions avec sagesse. Les dispositions prises nous induisent même à croire que ce chef fut un grand homme. Mais puisqu'un fondateur était nécessaire pour fonder Rome, quelle raison avons-nous de nier que le fondateur fut ce Romus ou ce Romulus dont nous parle l'ancienne tradition? Inculpé déjà de tant de graves méfaits par la critique moderne, je m'avoue encore coupable d'admettre que le peu de connaissances précises et vraies que nous possédons sur les origines de Rome est contenu tout entier, ou peu s'en faut, dans l'ancienne tradition, et que, vers le milieu du VIIIe siècle avant

Jésus-Christ, à quelques années près, en plus ou en moins, un prince de la famille qui régnait à Albe, pour des motifs que la légende laisse malaisément entrevoir, vint dans cette enceinte de collines et fonda sur le Palatin une petite ville qu'il lança dans l'éternité.

V

Je dis qu'il la lança dans l'éternité: car il est encore possible d'attribuer à Rome la gloire d'être éternelle sans tomber dans les pompeuses hyperboles d'une rhétorique de décadence, si l'on veut dire par là que ce qui a rendu complète l'histoire de Rome, c'est l'effort synthétique, c'est le travail longtemps soutenu pour équilibrer toutes les parties de la civilisation dans une unité harmonieuse et proportionnée; si l'on ajoute que, grâce à ces caractères, sa littérature, son droit, son histoire seront éternellement les modèles sur lesquels tiendront les yeux fixés tous les peuples voulant faire de leur propre histoire une synthèse harmonieuse, un ensemble qui se recommande par la simplicité, par la clarté, par l'ordre et par les belles proportions. Le plus bel exemple qu'on en puisse

dence aux conditions particulières de la nouvelle création.

Bref, ce fut une ville qui naquit adulte, comme certaines villes, — permettez-moi cette comparaison trop moderne — qui se fondent maintenant en Amérique; ce fut, à ses origines, une ville neuve avec une vieille culture. Ainsi s'expliquent et sa merveilleuse position dans le Latium sur un fleuve, entre la mer et la montagne, et le compte précis que les anciens ont fait de ses années depuis sa fondation, et son entrée subite et hardie dans l'histoire, et la rapidité de son développement. Mais si Rome a été créée de cette manière, elle n'a pu être fondée que par un ou plusieurs chefs qui en choisirent l'assiette, qui en étudièrent les aménagements, qui en réglèrent toutes les dispositions avec sagesse. Les dispositions prises nous induisent même à croire que ce chef fut un grand homme. Mais puisqu'un fondateur était nécessaire pour fonder Rome, quelle raison avons-nous de nier que le fondateur fut ce Romus ou ce Romulus dont nous parle l'ancienne tradition? Inculpé déjà de tant de graves méfaits par la critique moderne, je m'avoue encore coupable d'admettre que le peu de connaissances précises et vraies que nous possédons sur les origines de Rome est contenu tout entier, ou peu s'en faut, dans l'ancienne tradition, et que, vers le milieu du VIII[e] siècle avant

Jésus-Christ, à quelques années près, en plus ou en moins, un prince de la famille qui régnait à Albe, pour des motifs que la légende laisse malaisément entrevoir, vint dans cette enceinte de collines et fonda sur le Palatin une petite ville qu'il lança dans l'éternité.

V

Je dis qu'il la lança dans l'éternité : car il est encore possible d'attribuer à Rome la gloire d'être éternelle sans tomber dans les pompeuses hyperboles d'une rhétorique de décadence, si l'on veut dire par là que ce qui a rendu complète l'histoire de Rome, c'est l'effort synthétique, c'est le travail longtemps soutenu pour équilibrer toutes les parties de la civilisation dans une unité harmonieuse et proportionnée; si l'on ajoute que, grâce à ces caractères, sa littérature, son droit, son histoire seront éternellement les modèles sur lesquels tiendront les yeux fixés tous les peuples voulant faire de leur propre histoire une synthèse harmonieuse, un ensemble qui se recommande par la simplicité, par la clarté, par l'ordre et par les belles proportions. Le plus bel exemple qu'on en puisse

citer dans les temps modernes, c'est la France, la nation qui, indubitablement, a créé l'histoire la plus grande des derniers siècles. Profondément imbue d'esprit classique, la France a seule réussi, entre toutes les nations de l'Europe, et encore qu'elle l'ait fait, comme Rome ancienne, au prix de redoutables crises, à créer une histoire et une civilisation complètes, où, de même que dans l'histoire romaine, tout se retrouve, quoique en un laps de temps plus restreint : l'industrie et l'agriculture, l'aristocratie et la démocratie, la monarchie et la république, la haute culture et la guerre, l'art et le droit, la philosophie et la religion, la révolution et la tradition, l'effort intérieur de la liberté et l'effort extérieur de l'expansion, tous les intérêts pratiques et toutes les aspirations idéales. Mais, si elle est entendue en ce sens, l'éternité de Rome est une conquête qui, faite sur le temps, doit se recommencer sans cesse. Car si toute civilisation, dans son plus parfait épanouissement, est une synthèse de forces opposées, ces synthèses-là ne se préparent que par de longues périodes où le sentiment de l'unité vital se perd, et où l'on ne comprend, où l'on admire plus que les phénomènes particuliers de l'histoire. Or, sans nul doute, nous vivons en des temps où le monde va se déséquilibrant de jour en jour davantage dans sa masse trop accrue. Nous assistons à la démolition finale de

la société créée sur les ruines du monde ancien par le christianisme, à cette démolition que l'Humanisme et la Réforme avaient commencée, que la science et la philosophie du XVIIe et du XVIIIe siècle ont continuée, que la Révolution française accéléra de sa poussée formidable, et qu'achèvent en notre siècle, avec une vivacité forcenée, les progrès de l'industrie et du commerce, l'universelle fureur de gagner de l'argent et l'extraordinaire développement de l'Amérique. De cette immense révolution de l'histoire au milieu de laquelle nous vivons, de cette suprême dissolution d'un ordre de choses si ancien et si vénérable, naissent partout de monstrueuses créatures : États à demi barbares et à demi rongés par les vices des civilisations les plus décrépites; villes énormes et informes; armées qui grossissent démesurément malgré la décadence de l'esprit militaire la plus rapide qu'on ait jamais vue; fabuleuses richesses qui s'accumulent sans avoir d'autre objet que leur accroissement; industries gigantesques qui n'ont plus à côté d'elles le naturel soutien de l'agriculture; agricultures immenses auxquelles manque le complément naturel de l'industrie; philosophies détachées de la pratique et mourant d'asphyxie dans une atmosphère trop raréfiée de préoccupations purement intellectuelles; sciences qui se plongent si avant dans la pratique qu'elles en étouffent; arts et littératures

qui prétendent être à eux-mêmes leur propre principe, venir au monde sans pères et sans ancêtres.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, dans une époque à ce point déséquilibrée, les nations qui, comme la France, sont parvenues à opérer une synthèse romaine des diverses parties d'elles-mêmes, soient obligées, pour la maintenir, de faire des efforts chaque jour plus laborieux, et que tout le monde latin, y compris l'Italie, perde de plus en plus confiance dans sa grande tradition intellectuelle et incline chaque jour davantage à prendre le désordre pour la force, l'obscurité confuse pour la profondeur, l'extravagance incohérente pour l'originalité, la richesse et sa masse croissante comme le signe de la grandeur des peuples. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, peut-être; mais il y a lieu, certes, de le regretter profondément. Si donc le monde, en croissant et en se compliquant outre mesure, depuis un siècle, semble se soustraire à la puissance synthétique et harmonique du génie latin pour se ruer dans un délire orgiaque de forces énormes et désordonnées, il n'en est que plus urgent pour nous, enfants de Rome, de tendre toutes nos énergies, afin de soumettre au génie harmonique de notre race ce chaos horrible et grandiose de forces aveugles. Si toute civilisation est une synthèse de forces opposées, il faudra bien qu'un jour aussi la

confusion de la société moderne s'équilibre dans une harmonie plus belle et plus sage. Quelle faute ce serait donc, et comment la postérité pourrait-elle la pardonner à notre génération et à celles qui suivront la nôtre, si nous laissions périr une séculaire tradition d'ordre social et de discipline intellectuelle, précisément à l'heure où cette tradition, rajeunie selon l'esprit des temps, pourrait être le plus utile au monde par sa vertu équilibrante; la tradition qui se résume dans les deux syllabes du mot « Rome », si souvent répétées depuis vingt-sept siècles et avec des sentiments si divers, mais au son desquelles j'ai pu encore, en ce commencement du xx[e] siècle, et ce sera le plus précieux souvenir de ma vie, voir frémir d'admiration et de reconnaissance presque deux continents !

IV

DU
MONDE GRÉCO-LATIN
AU
MONDE NOUVEAU

I

LE PROGRÈS AMÉRICAIN

I

Les (1) deux voyages que je fis dans l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord, entre 1907 et 1909, ont été l'effet d'un hasard et non d'un plan prémédité. En 1906, absorbé depuis dix ans par des travaux d'histoire romaine, je ne soupçonnais même pas que mes longues explorations dans les nécropoles du monde antique me conduiraient un jour sur la voie qui porte au nouveau monde. Mais ainsi voulut la Destinée.

Au mois de novembre 1906, je fis à Paris, sur l'invitation du Collège de France, une série de leçons sur la vie et l'œuvre d'Auguste. A ce

(1) Cette étude fut composée, comme il a été raconté dans le premier essai de ce volume, en 1912. Elle fut publiée, la même année, par le *Hearsts Magazine* de New-York, et réimprimée dans le volume *Ancient Rome and Rome America — A comparative study of moral and mannery*, by Guglielmo Ferrero, New-York and London, 1914. La traduction française a été faite, sur le manuscrit italien, par Mme Fernande Dauriac.

moment, Paris comptait parmi ses hôtes un Argentin de haute valeur, Émile Mitre, fils du général Bartolomé Mitre, qui fut un des hommes politiques les plus en vue de la République dans la seconde moitié du XIXe siècle, lui-même homme politique important et propriétaire de la *Nacion*, qui est non seulement le plus grand, le plus sérieux et le plus autorisé des journaux de l'Argentine, mais l'un des plus beaux journaux du monde. M. Mitre vint écouter mes leçons et la veille de mon dernier cours, le 29 novembre — il partait le 1er décembre pour Buenos-Ayres — il me proposa d'aller faire des conférences en Argentine. J'acceptai, poussé surtout par la curiosité de voir ce vaste et riche pays, dont on parlait beaucoup en Italie depuis dix ans, et qui, depuis un demi-siècle, attirait tant d'émigrants italiens. Je préparai donc mes conférences et le 7 juin 1907, je m'embarquai à Gênes avec Mme Ferrero à destination de Buenos-Ayres. Tout Européen qui passe l'Atlantique et qui est capable de tenir une plume écrit à son retour ses impressions. Il va de soi que j'avais moi aussi promis de rapporter un volume d'*Impressions d'Argentine*.

Le 8 juin, à 6 heures du soir, nous fîmes escale à Barcelone. Dès que le vapeur stoppa, le consul du Brésil monta à bord et me remit une dépêche du baron de Rio-Branco, ministre des affaires étrangères du Brésil, qui m'invitait,

au nom de l'Académie brésilienne, à m'arrêter à Rio pour y faire une conférence. Je priai le consul de bien vouloir répondre qu'il m'était impossible de m'arrêter à l'aller, étant attendu à Buenos-Ayres ; mais qu'au retour, je serais heureux d'accepter l'aimable invitation. Comme d'ailleurs nous allions faire aussi escale à Rio, il était facile de nous entendre à mon passage. Le vapeur reprit la route de la mer et il passa de la Méditerranée dans le vaste océan désert, tandis que je me plongeais dans la lecture de quelques livres de philosophie que j'avais emportés, entre autres les *Discours de Bouddha*, dont une traduction italienne venait tout juste de paraître.

Le 24 juin, à 5 heures du soir, nous entrions dans la baie de Rio, qui est un des endroits les plus merveilleux du monde. Mais pendant qu'accoudé au bastingage j'admirais les sombres montagnes alentour, les bois qui les recouvrent, les parties de la ville qui montent de la mer vers elles et les feux du couchant qui empourpraient la baie, voici qu'un petit vapeur plein de monde s'avance à notre rencontre. C'étaient des représentants de l'Académie brésilienne qui venaient nous enlever pour nous faire faire un tour en automobile dans la ville et nous emmener ensuite dîner au ministère des affaires étrangères, où le baron de Rio-Branco nous attendait.

Les automobiles étaient au quai Pharoux.

Nous descendîmes en hâte, nous montâmes, et en route! De toute ma vie, je n'oublierai cette course faite au moment du couchant, entre les dernières lueurs de crépuscule et la première clarté des fanaux électriques qui commençaient à s'allumer, à travers la cité construite au milieu des restes de la forêt primitive, au bord de la mer, sur la colline, sur la montagne; cette vision précipitée de rues sans fin, de maisonnettes multicolores, de palais somptueux à demi cachés dans de superbes jardins, d'allées de palmiers gigantesques fuyant dans des directions lointaines vers la nuit, de promenades magnifiques sur le bord de la mer, de pics de montagnes qui surplombaient la ville...

Que de fois j'aurais souhaité d'arrêter l'automobile! Mais le temps pressait et, après avoir parcouru Rio à toute vitesse, nous descendîmes vers 7 h. 1/2 à Itamaraty. C'est le nom du palais du ministère des affaires étrangères, où, dans des salons resplendissants de lumières, une assemblée d'élite nous accueillit. A peine arrivés et présentés, le dîner fut servi : dîner splendide, dans lequel pourtant, parmi les mets les plus succulents de la cuisine française, le maître de la maison avait adroitement insinué plusieurs plats brésiliens... Je me rappelle les palmites : un plat de moelles de palmier apprêtées à la manière des asperges en Italie et vraiment délicieuses, et le *bakury*, un fruit blanc des régions

équatoriales, conservé dans du sirop et qui exhale au goût un fort parfum de magnolie, de sorte qu'on a comme l'illusion de manger des fleurs merveilleuses.

On dîna, on échangea des toasts, et nous retournâmes à bord, non toutefois sans avoir préalablement combiné, dans un angle du grand salon, avec le baron de Rio-Branco, Joseph Graça Aranha, l'auteur célèbre de *Chanaan*, alors secrétaire du ministre, et Machado de Assis, le grand écrivain, qui était à ce moment président de l'Académie brésilienne, que je m'arrêterais au retour, environ deux mois, refaisant les conférences de Buenos-Ayres et visitant le pays.

A 11 heures, le vapeur appareilla et sortit de la baie obscure, où on ne distinguait plus rien, rien que d'innombrables petites lumières qui brillaient. Mais cette nuit-là je ne dormis pas, tant je restais surexcité par cette première apparition de l'Amérique. J'avais quitté l'Europe sans connaître rien ou presque des deux Amériques, à l'exception du peu que j'en avais appris par des livres et des journaux au hasard; j'avais, par suite, de l'Amérique l'opinion que s'en sont faite beaucoup d'Européens : que c'était le pays des réalités matérielles, des affaires, des fortunes rapides, de la richesse brute, auquel les Européens opposent volontiers l'Europe, où fleurissent la beauté, le savoir et tous les raffi-

nements de la civilisation. Et voici que l'Amérique m'apparaissait semblable à un pays de l'Inde, et que la première ville que j'en voyais évoquait pour moi l'Orient, et même, je ne sais pourquoi, en particulier Bagdad, ou plutôt l'idée un peu fantaisiste que je m'étais faite de Bagdad du temps où je lisais plus souvent et avec plus de ferveur qu'aujourd'hui les *Orientales* de Victor Hugo et les autres poètes romantiques de la première moitié du XIXe siècle. Et dans cette ville, je venais de m'asseoir à un banquet où j'avais goûté aux raretés inconnues des tropiques et causé en français, dans une société élégante, fine et cultivée, des dernières nouveautés littéraires et artistiques, tout comme si nous avions été sur les rives de la Seine. Était-ce une réalité ou un songe?

II

Mais ces voyages d'Amérique me réservaient bien d'autres surprises. Quatre jours plus tard, le 27 juin, nous arrivions à Buenos-Ayres, où les gens les plus aimables et qui n'avaient épargné ni fatigues, ni soucis pour nous préparer un agréable séjour, nous firent fête. Alors commencèrent quatre mois de véritable « vie intense » — pour employer l'expression chère à Théodore Roosevelt. Conférences, réceptions, banquets, visites d'hôpitaux, d'écoles, d'exploitations agricoles, d'usines, de *estancias*, voyages en bateau, en chemin de fer et en automobile... Ce fut le mouvement perpétuel. Je passai le mois de juillet à Buenos-Ayres ; au mois d'août, je m'enfonçais dans le continent, visitant successivement Rosario, Mendoza, Cordova, Tucuman, Santiago-de-l'Estero, Santa-Fè, Parana, arrivant jusqu'au pied des Andes, parcourant près de dix mille kilomètres de voies ferrées, observant, recueillant des documents, interrogeant, répondant, discutant. Mais je ne tardais pas, au milieu de toute cette activité, à voir une espèce de démon surgir à tout instant devant moi, dans les conversations, dans les voyages, dans les visites, dans les fêtes, obstinément acharné à m'atteindre dans les orgueils les plus intimes, dans les susceptibilités les plus vives d'Européen et de Latin. Ce démon n'était rien moins que le progrès américain. Tous les jours, durant mon voyage, on me montrait d'immenses et merveilleuses *estancias*, des troupeaux de milliers et de milliers de têtes, des marchés regorgeant de richesse, des écoles magnifiques, de superbes hôpitaux ; on me décrivait et on me démontrait, sur les statistiques et dans la réalité, l'intensification constante et rapide de la

culture, l'accroissement de la production, la prospérité vertigineuse des banques, l'extension de Buenos-Ayres, devenue désormais, par sa richesse et sa population, la seconde ville du monde latin, après Paris... Toutes choses, certes, dignes d'observation et d'étude, mais dont l'intérêt était un peu gâté pour moi par la persistance de presque tous ceux qui me les montraient à établir, implicitement ou explicitement, une comparaison entre cet accroissement et cette transformation rapide de toutes choses en Argentine et la lenteur relative des grands pays d'Europe ; d'où ils concluaient que l'Argentine était un pays plus progressé et plus *adelantado*.

Ce mot de « progrès » est un des mots dont on abuse le plus, même en Europe; mais je m'aperçus vite qu'en Argentine il avait un autre son et un autre esprit que chez nous. L'étalon de mesure du progrès pour tous mes nouveaux amis transatlantiques, c'étaient la rapidité de la transformation et la grandeur quantitative des résultats. Neuf, moderne, plus grand, étaient pour eux synonymes de progrès et d'amélioration. Par suite, quand ils regardaient leur propre pays, ils n'y trouvaient que des raisons d'être satisfaits. Mais au début cette conception du progrès me faisait un peu sourire et en même temps m'irritait, comme ces vanités ingénues des jeunes gens qui amusent souvent et quelquefois agacent les hommes faits. Que de fois, au cours de ces discussions sur le progrès en Argentine et des comparaisons tacites ou explicites établies entre elle et l'Europe, que de fois j'ai tenu à mes amis, là-bas, les propos suivants : « Certes, l'effort que vous faites ici est magnifique et fécond. En trente ans, vous avez multiplié par dix, par vingt, par trente toutes vos richesses. Sur cet immense territoire que la Fortune vous a donné, vous avez développé, avec une rapidité admirable, la culture, les voies ferrées, la population ; vous prodiguez aujourd'hui dans le monde d'énormes richesses et vous pouvez, en un petit nombre d'années, transformer, refaire, perfectionner vos services publics, vos institutions, votre façon de vivre, en profitant largement pour cela de l'expérience d'autrui. Mais vous auriez tort d'opposer la rapidité de votre développement et de vos transformations à la lenteur et à la stabilité européennes, en voyant là une preuve de perfection supérieure. Votre rapidité est un phénomène de jeunesse. Un petit enfant double de poids et de taille chaque six mois, chaque année, chaque deux ou trois années; un adulte ne grandit plus, ou s'il grandit, c'est de façon presque insensible. Voudriez-vous en conclure qu'un enfant de six ans vaut plus qu'un homme de quarante? Non ; enfance et virilité sont deux phases de la vie ; chacune a ses nécessités, ses fonctions, ses avantages et

ses inconvénients : il n'est pas plus possible de les confronter que de comparer le jour et la nuit; l'aurore et le crépuscule, l'été et l'hiver. Je n'aperçois pour ma part aucune différence essentielle entre nos pays d'Europe et celui-ci. Tous nous sommes fils de la même civilisation ; nous avons sucé le même lait ; nous nous ressemblons tous, tout en différant l'un de l'autre, comme des frères ou, si vous voulez, comme des cousins. Il n'y a donc pas un progrès américain différent du progrès européen ; mais il y a des pays qui, par suite des circonstances extérieures, se transforment plus ou moins vite. Vos institutions politiques et votre organisation sociale sont plus récentes, et par conséquent plus souples et moins fortes qu'en Europe. Un territoire beaucoup, mais beaucoup plus étendu est offert à votre exploitation et vous y avez bien plus de facilités, grâce aux instruments que la vieille civilisation tient déjà prêts à votre disposition. Voilà la seule différence véritable qu'il y a entre vous et nous.... »

Mais ces raisonnements, bien qu'écoutés avec une attention polie, n'entraient pas profondément dans les esprits. Je ne tardai pas à me rendre compte que le progrès américain, c'est-à-dire l'augmentation rapide des richesses et la modernisation incessante des mœurs et des institutions du pays, constituait une espèce de religion nationale, à laquelle la plupart des gens

croyaient sans discuter. De sorte qu'à la fin j'attribuai cette foi ardente à l'influence prépondérante de Buenos-Ayres. Buenos-Ayres est une immense ville, où les Européens venus pour s'enrichir forment la moitié de la population ; elle est le plus grand port, le marché principal et le centre économique et financier de la république ; c'est par elle que passe la plus grande partie du commerce d'exportation et d'importation, presque tout le grand fleuve de richesses qui, de l'immmense territoire, découle sur le monde et, du monde, remonte vers le grand territoire : une vraie ville américaine en somme, telle que l'imaginent les Européens. Qu'une ville qui s'enrichit et s'accroît rapidement, à la faveur du rapide développement du pays, ait fait du progrès américain sa religion, qu'elle l'ait ensuite imposé, par son influence, au pays tout entier, ce n'était pas chose difficile à s'expliquer. Mais enfin cette conception du progrès n'était et ne pouvait être que l'exaltation passagère d'un pays fortuné qui, favorisé par des circonstances exceptionnellement heureuses, voyait croître sa richesse avec une rapidité vertigineuse. Telle fut ma conclusion.

III

C'est avec cette idée qu'après un séjour agréable et instructif de deux mois en Argentine, j'arrivai à Rio, après un court arrêt à Montevideo. Je m'attendais à trouver en Rio une autre ville américaine, type Buenos-Ayres. Je me trompais. Le Brésil n'est pas, comme l'Argentine, un corps unique pourvu d'une tête énorme. Son activité économique est plus dispersée et se concentre dans plusieurs villes différentes : à Saint-Paul pour le café, à Manaos pour le caoutchouc, et pour chacune des productions les plus importantes du pays, en quelqu'une des villes disséminées sur l'immense territoire. Rio-de-Janeiro est le centre politique et intellectuel de la Confédération ; mais on ne peut dire qu'elle en soit le plus grand marché, ni le port, ni la capitale économique par excellence. Elle diffère donc sensiblement de Buenos-Ayres ; elle est moins agitée : je dirais presque qu'elle semble vivre à l'ombre de ses jardins, entre la forêt et la mer, plus tranquille et plus reposée. C'est la seule des grandes villes américaines que j'ai visitées où les gens m'ont semblé marcher au lieu de courir sans cesse, et qui donne l'impression non seulement de connaître le calme, mais de pouvoir penser et même rêver un peu.

En effet, alors qu'à Buenos-Ayres nous avions vécu spécialement dans un milieu d'hommes d'action, nous trouvâmes à Rio une société presque exclusivement composée d'intellectuels-littérateurs, journalistes, historiens, philosophes, juristes. La plupart étaient fonctionnaires de l'État et membres de l'Académie brésilienne : une académie dont la fondation remonte à une dizaine d'années et qui est exactement calquée sur le modèle de l'Académie française, composée comme elle de quarante membres, élus de la même manière et reçus avec le même cérémonial. Dans un petit hôtel, situé aux alentours du Corcovado, dans un quartier éloigné qui allait jusqu'à la forêt et dont les rues étaient ombragées d'arbres séculaires, nous avons vécu un mois et demi, discutant d'art, de littérature, de philosophie, de droit, de morale, avec les amis que Graça Aranha, auquel le baron de Rio-Branco avait confié le soin de nous faire les honneurs du Brésil, réunissait quotidiennement autour de nous. Jamais, à aucun moment de ma vie, je ne me suis senti aussi loin, aussi supérieur aux préoccupations ordinaires dont est tissée, dans le monde moderne, notre existence de chaque jour. Et je crus d'abord m'être enfin délivré de ce démon du progrès américain, en vivant dans ce milieu de gens pour qui la

culture de l'Europe représentait le plus grand bien de la vie, le suprême orgueil de la civilisation.

C'était une illusion qui ne dura guère. Bien que le Brésil soit un pays un peu plus ancien que l'Argentine et qu'il ait traversé dans les derniers vingt ans des crises politiques et économiques d'une certaine gravité, il s'est développé bien plus rapidement que n'importe quel pays d'Europe. Et je m'aperçus bientôt que la rapidité de ce progrès était aussi le grand orgueil national des Brésiliens, même de ces littérateurs, de ces philosophes et de ces écrivains qui professaient cependant à l'égard de l'Europe une telle admiration dévote de disciples. Au Brésil comme en Argentine, la grande préoccupation nationale était d'accélérer autant que possible le progrès et l'augmentation des richesses, l'exploitation et la modernisation du pays, afin que le Brésil ne fût pas en ceci inférieur aux autres grands États d'Amérique. Une administration énergique venait d'achever l'assainissement de Rio-de-Janeiro. Tous les foyers de fièvre jaune qui l'avaient infestée jusqu'alors avaient été détruits; on s'occupait maintenant de renouveler la ville de fond en comble, perçant des rues et installant des places au milieu des vieux quartiers, construisant de vastes promenades et de grands jardins, bâtissant des édifices publics somptueux, donnant

en somme air, lumière, splendeur et beauté à une ville belle déjà et jouissant d'une situation unique. L'opération a, bien entendu, coûté fort cher : mais les rares fois où j'osais timidement en faire l'observation, on me répondait en riant : « Nous, nous sommes optimistes! Et nous croyons au progrès ! » La rapidité et l'étendue de cette transformation remplissaient d'orgueil tous les Brésiliens et jusqu'à mes amis littérateurs et philosophes; et cet orgueil grandissait à l'idée qu'aucun État d'Europe, mais seulement les États-Unis d'Amérique, le grand frère aîné, aurait pu en faire autant.

Et tout comme Rio, le Brésil entier devait, de l'avis de tous, être renouvelé de fond en comble. Je visitai Saint-Paul, le grand État producteur de café; je parcourus en tous sens Minas Gerâes, le grand État agricole et minier, qui, découronnant l'ancienne capitale, s'est récemment construit une capitale nouvelle, Bel-Horizon, charmante, gaie et délicieusement située : symbole de renouvellement et de libération du passé. Partout je vis les hommes politiques, les fonctionnaires, les professeurs, les littérateurs, les commerçants, les banquiers — brésiliens ou européens immigrés — unis dans la même préoccupation : construire des chemins de fer, acheter des machines, engager de bons ingénieurs, chercher des mines, développer la culture, établir des industries nouvelles; en un mot, faire

progresser le pays à toute vitesse et le renouveler complètement. C'est en vain qu'à Rio aussi je tentai de prouver aux personnes de mon entourage, dotées de la plus haute et de la plus fine culture intellectuelle, que cette conception du progrès était par trop simpliste, que le vrai progrès ne pouvait pas consister à faire neuf et à faire vite, mais à faire mieux; qu'il ne suffit pas d'acccoître les richesses, mais qu'il faut savoir les bien employer, ce qui est plus difficile que de les produire; qu'une telle conception du progrès risquait, en s'emparant de l'esprit d'un peuple, de le pousser vers une opulente barbarie, plutôt que vers une civilisation noble et élevée. Même au Brésil, mes raisonnements s'émoussaient contre une foi et une passion qui se passaient de preuves : le « progrès américain » était aussi, pour les Brésiliens, la grande force historique de l'avenir, appelée à former le monde nouveau et la civilisation nouvelle dont l'obscur pressentiment semble agiter les masses d'aujourd'hui.

IV

Au mois de novembre, nous revenions en Italie. Je repassai l'Océan de Rio-de-Janeiro à Gênes et je repris mes livres de philosophie : mais les pages de Comte, de Bergson ou de Kant ne retenaient plus mon attention comme à l'aller. C'est que, dans le recueillement de la traversée, hors du monde et de ses fracas, je m'enfonçais de jour en jour dans une méditation plus profonde sur ce progrès américain qui, de toutes les choses vues, de tous les phénomènes observés, était ce qui m'avait fait la plus vive impression. Il était clair qu'il s'agissait là non d'une idée théorique, mais d'une passion, d'une foi, d'une religion sentie avec ferveur, à tel point que tous mes raisonnements pour la soumettre à un examen critique avaient échoué. Non seulement les hommes ignorants et avides de faire de l'argent, mais les esprits les plus cultivés, l'élite intellectuelle même, étaient sourds aux contradictions et aux lacunes logiques de cette conception du progrès. Mais n'était-ce pas précisément une raison de plus pour étudier à fond ce phénomène? Ce ne sont pas les idées qui font mouvoir et transforment le monde, ce sont les passions; et une passion,

même absurde, est mille fois plus puissante qu'une idée sage. Or il n'était pas difficile d'entrevoir que si cette religion du progrès américain se répandait dans le monde, l'Europe perdrait, pour ainsi dire, ses droits d'aînesse, toute son antique civilisation venant à perdre une grande partie de sa valeur. Si l'augmentation de la richesse constituait la mesure suprême de la civilisation; si par suite, l'effort d'un peuple devait se concentrer sur les moyens d'accélérer la production, il était clair que les pays d'Europe les plus anciens, les plus peuplés, les plus glorieux — les pays latins surtout, ceux qui ont créé la plus grande partie de la civilisation, — ne pourraient soutenir longtemps la lutte avec des pays jeunes et des peuples maîtres de territoires immenses; et que peu à peu les plus glorieuses civilisations d'Europe apparaîtraient forcément, aux yeux des générations nouvelles, comme des anachronismes et des fossiles d'un autre âge. Et ce danger-là ne me semblait plus aussi lointain, ni aussi hypothétique qu'il l'est pour la plupart des Européens. Après ce que je venais de voir en Amérique je discernais en Europe bien des faits, bien des idées et des tendances auxquels je n'avais guère prêté attention jusqu'alors et qui, après mon voyage, acquéraient une signification et une importance toutes nouvelles. Partout, même dans le vieux monde, j'apercevais les symptômes et les preuves du

chemin rapide fait par l'idée américaine du progrès, particulièrement dans des nations comme l'Allemagne, qui se sont beaucoup, peut-être trop, industrialisées, et dans toutes les classes et les professions dont les intérêts sont plus ou moins étroitement liés à ceux de l'industrie. Donc l'ennemi qui menaçait de destruction l'antique civilisation avait déjà pénétré dans le vieux monde...

C'est en méditant sur tout ceci, au milieu de l'Océan, que l'idée me vint d'écrire quelque chose de différent d'un volume d'impressions sur l'Argentine et le Brésil. On écrit trop de livres d'impressions sur les deux Amériques et cette littérature a fini avec raison par fatiguer le public. Du moment que dans cette idée du progrès est impliqué un grand conflit de tendances, capable de produire un bouleversement profond dans notre civilisation, pourquoi n'essaierais-je pas, dans une œuvre d'art, d'opposer l'une à l'autre les deux conceptions du progrès : celle que l'Amérique a créée et tente d'imposer au monde, et celle que les classes fidèles aux traditions soutiennent encore en Europe et devraient chercher à défendre? Si je parvenais à représenter avec vivacité ce conflit, n'aurais-je pas rendu un côté essentiel et vivant de l'Amérique, mieux qu'en accumulant des milliers d'impressions et d'observations détachées?

C'est alors que je conçus l'idée d'écrire un

dialogue où des Européens et des Américains, à bord d'un transatlantique, au milieu de l'Océan, se mettraient à discuter de l'Europe et de l'Amérique et plus précisément du progrès tel que le comprennent les Américains et tel qu'il devrait être compris. Le dialogue n'est-il pas, après tout, une forme littéraire ancienne et glorieuse? Elle a été, il est vrai, abandonnée depuis longtemps et pour plusieurs raisons, dont la principale est que, dans la vie moderne, on ne sait où situer avec quelque vraisemblance une conversation longue de plusieurs jours. La civilisation moderne agit beaucoup, mais discute et raisonne peu. Et pourtant il reste encore, de nos jours, un endroit où, sans manquer à la vraisemblance artistique, on peut imaginer une discussion ainsi prolongée. C'est précisément sur un transatlantique. Un bateau, c'est le seul endroit du monde moderne où on ne fasse plus que causer. A l'ordinaire on cause de choses frivoles et inutiles ; mais pourquoi un écrivain ne supposerait-il pas qu'une fois, par hasard, il s'est rencontré à bord d'un transatlantique un groupe de quatre ou cinq personnes plus sérieuses, qu'une causerie commencée au hasard a peu à peu conduits à discuter à fond quelqu'un des plus graves problèmes qui pèsent sur notre génération? Parmi les personnes que j'avais connues dans ce voyage quelques-unes me semblaient convenir, comme interlocuteurs dans le dialogue.

Aussi, à peine de retour, je commençai à l'esquisser.

Mais alors il m'arriva une chose curieuse. A mesure que je cherchais à incarner, en quelques personnages caractéristiques, l'idée américaine du progrès telle que je l'avais observée chez tous mes amis de là-bas, et l'idée européenne telle que je l'avais si souvent défendue, l'une et l'autre me faisaient l'effet de s'évaporer, de perdre toute consistance, de se décolorer. Le conflit de tendances, d'idées, de passions qui m'avait paru si vif et si profond, au cours de mes méditations, pendant la traversée, semblait s'être dissipé depuis que j'avais touché le sol de la vieille Europe. Le dialogue que j'écrivais me semblait froid, mort, académique. Je me débattais parmi ces difficultés, ne sachant plus s'il fallait continuer, me demandant si le progrès américain n'avait pas été une hallucination passagère durant mon voyage, quand vers la mi-février 1908 m'arriva de l'Amérique du Nord une lettre du baron Édouard Mayor de Planches, alors ambassadeur d'Italie à Washington. Dans cette lettre, l'ambassadeur me disait que le président Roosevelt lui avait exprimé le désir de me voir aux États-Unis et de m'avoir pour quelques jours à la Maison-Blanche avant l'expiration de son mandat présidentiel.

V

A n'importe quel moment, une invitation aussi aimable, de la part d'un homme dont j'admirais hautement la culture, l'intelligence et les éminentes qualités d'homme d'État, m'aurait fait un grand plaisir; mais elle me causa une immense joie, venant ainsi deux mois après le voyage dans l'Amérique du Sud. Visiter ainsi coup sur coup l'Amérique du Nord après celle du Sud, était une chance rare. Ma visite au Brésil et en Argentine ne m'avait, en somme, fait connaître qu'un fragment du nouveau monde : connaître le grand État du Nord, celui qui, à lui seul, personnifie aux yeux de tous l'Amérique, et cela en connaissant déjà les deux principaux États de l'Amérique du Sud, ce serait avoir observé tout au moins ce qu'il y a de plus important, de plus caractéristique et digne d'étude dans l'immense continent découvert par Christophe Colomb... Toutes les curiosités que les romans, les récits, les légendes au sujet des États-Unis avaient fait naître en moi et qui sommeillaient au fond de mon esprit se réveillèrent : j'oubliai le problème du progrès, les doutes qui me tourmentaient, toutes les questions qui m'avaient préoccupé pendant que

j'étais en Argentine, et le dialogue que je me proposais d'écrire, pour me préparer à mon nouveau voyage et mettre au point les conférences d'histoire romaine qui m'étaient demandées pour le *Lowell Institute*, pour la *Columbia University* et pour l'*University of Chicago*. Je me mis en même temps à lire tous les livres possibles sur l'Amérique du Nord et je ne pensai plus au livre sur l'Amérique, que j'avais promis d'écrire.

Le 1er novembre 1908, je m'embarquai pour New-York. Ce fut de nouveau, pendant trois mois, la vie intense : rapides voyages, visites incessantes, interviews, discours, enquêtes, études... J'ai visité des écoles, des hôpitaux, des universités, des prisons, des tribunaux, des usines, des banques, des syndicats; j'ai connu des milliardaires et des ouvriers, des industriels et des professeurs, des légistes et des journalistes; j'ai pu jeter un coup d'œil dans les opulentes demeures des riches familles des grandes cités de l'Est et dans les petites maisons où la classe moyenne s'entasse; j'ai assisté à la frénésie laborieuse, à l'activité incessante, à la perpétuelle agitation où là-bas tout le monde s'use. Mais surtout j'ai vu surgir de nouveau devant moi — et cette fois gigantesque, monstrueux, déchaîné, quasi sublime dans son énergie sauvage — ce démon du progrès américain qui après m'avoir tant impressionné au Brésil et en

Argentine, où pourtant il était encore petit en comparaison, m'avait semblé, de retour en Europe, n'être plus qu'un fantôme! N'était-ce pas lui qui infusait dans toute l'Amérique — hommes et choses — cet esprit presque violent de nouveauté, de prodigalité et d'énormité, qui m'étourdissait et me faisait presque peur? Aussi je ne me bornai pas à accumuler au hasard des impressions, des informations, des souvenirs; mais au milieu de l'agitation de la vie intense, le progrès américain occupa de nouveau toute ma pensée. Je m'efforçai de pénétrer plus profondément la nature de ce singulier phénomène, afin qu'il ne s'évanouît plus de nouveau dès que je serais rentré en Europe. Et finalement, un jour, il me sembla que je le tenais.

Nous avions été, ma femme et moi, invités à déjeuner chez une demoiselle, très intelligente, qui parlait trois langues et possédait une culture remarquable. Elle vivait de sa plume, écrivant dans les journaux, faisant des traductions, donnant des leçons. Elle appartenait en somme à ce qu'on pourrait définir la moyenne classe intellectuelle. Et elle habitait en effet avec une de ses sœurs, dans une rue du haut New-York, un petit appartement semblable à cent où vivent beaucoup de gens de la classe moyenne de New-York.

On y arrivait par un petit escalier de bois, on entrait par une petite porte qui donnait dans

un petit corridor, d'où l'on passait dans quatre pièces minuscules, dont le plancher grinçait sous les pieds et dont les minces parois laissaient clairement entendre les voix et les bruits des autres locataires du même palier. Aux fenêtres, les échelles de sauvetage rappelaient que la maison, construite en partie en bois, pouvait d'un instant à l'autre prendre feu comme une allumette.

Dans la maison, il n'y avait pas de domestique : aidée de sa sœur, la jeune femme, de retour chez elle, déposait sa plume et devenait cuisinière ou femme de chambre. Au point de vue de l'art culinaire, le déjeuner laissait deviner que les mains qui l'avaient préparé ne possédaient pas une capacité technique considérable, ce qui ne gâta nullement notre plaisir, tant la société était intéressante et agréable.

Or, pendant que je déjeunais et que je regardais autour de moi, je songeais que l'Amérique est certainement beaucoup plus riche que les plus riches pays d'Europe. Une femme douée d'une intelligence et d'une culture égales à celles de notre charmante hôtesse, vivant de sa plume à Paris, à Rome ou à Londres, y gagnerait sûrement moins. Et pourtant elle pourrait vivre plus confortablement : avoir une domestique qui la libérerait des soins d'intérieur les plus ennuyeux; habiter une maison plus grande et moins facilement inflammable; se mieux

nourrir d'aliments meilleurs et plus soignés. Mariée à un homme de la même condition, elle pourrait enfin aisément, sans trop de peine, avoir des enfants et les élever.

Et de la maîtresse de maison, mon esprit passa à toutes les personnes de la même condition, à ces classes moyennes qui sont partout le soutien et la base des institutions démocratiques et la grande réserve d'énergie de la civilisation moderne. A New-York, à Boston, à Philadelphie, dans les grandes villes de l'Est, j'avais connu plusieurs familles appartenant à cette classe; j'en avais écouté les confidences et les plaintes. Et je vis clairement alors combien la vie de ces classes moyennes est plus difficile et plus pénible dans les grandes villes des États-Unis qu'elle ne l'est dans les grandes villes d'Europe, à cause du prix plus élevé des vivres et des logements, de l'extrême difficulté de trouver des serviteurs, des déplacements continuels auxquels ils sont obligés, de l'énorme dépense que représente l'éducation des enfants. Tout comme la personne chez qui je me trouvais, un commis de magasin, un petit employé, un ouvrier de quelque industrie de choix, bien que gagnant à Londres ou à Paris moins qu'à New-York, peut y vivre mieux à tous les égards.

Et je me demandai alors : « Mais à quoi donc sert la richesse, si elle n'est pas un moyen pour vivre plus à l'aise, pour se procurer un peu de confort, quelques commodités et quelques plaisirs de plus? D'où vient cet invraisemblable paradoxe d'une fortune qui se change en tourment? Comment se peut-il que l'Amérique, qui a déployé tant d'énergie pour exploiter les immenses richesses de son énorme territoire, n'ait pas ensuite pu ou su convertir ses richesses en bien-être pour toute sa population? Comment se fait-il que dans ce pays fortuné, les classes qui souffrent le plus soient précisément ces classes moyennes qui ont pourtant là sur l'État plus d'influence qu'en aucun autre pays d'Europe? Et comment se peut-il que dans des pays plus pauvres, il y ait des peuples et des classes plus satisfaits de leur sort ? »

C'est en réfléchissant à ce problème que je compris enfin ce qu'était véritablement le progrès américain, et je trouvai alors définitivement le sujet, le plan et la clé du dialogue auquel j'avais vainement réfléchi jusque-là.

Comment et de quelle façon, je vais tenter de l'expliquer dans l'étude suivante.

II

ESPRIT PRATIQUE ET ESPRIT MYSTIQUE

I

J'étais parti pour l'Amérique du Nord avec l'idée commune à tous les Européens que l'Amérique est le pays de l'esprit pratique par excellence et les Américains des gens qui veulent et savent conquérir les biens concrets, tangibles et sûrs de la vie : richesse, bien-être, puissance, et qui possèdent mieux que personne l'art de multiplier les commodités et de diminuer les difficultés de la vie grâce à l'exploitation intelligente des moyens que la nature, la fortune et l'œuvre des générations précédentes leur ont fournis. Je m'attendais, par conséquent, à trouver en Amérique un intelligent et vigoureux égoïsme, beaucoup de faits et peu d'idées; à ne guère rencontrer d'idéalisme et moins encore de foi en ces principes transcendantaux qui si

souvent entraînent les rêveurs — hommes et peuples — à peiner et à lutter pour de belles chimères lointaines.

J'éprouvai donc une première surprise quand je vis de près la politique suivie par les États-Unis à l'égard des immigrants, que chaque année amène dans leurs ports de toutes les parties de l'ancien continent. J'avais constaté, dans l'Amérique du Sud, avec quelle prudence et quel sens vraiment pratique ces républiques avaient su écarter les immigrés de la politique et réserver le gouvernement à de petites oligarchies nées et élevées dans le pays. Cette politique est, je le sais bien, critiquée sévèrement en Europe, par bien des personnes qui jugent les choses du nouveau monde d'après les idées de l'ancien; mais à un historien de Rome, à qui l'histoire avait appris quel gros problème et quelle source d'embarras continuels étaient, dans les États de l'antiquité, les métèques et les *peregrini,* cette politique paraissait beaucoup moins étrange et condamnable, du moins si on admet que la tâche principale d'un État soit de résoudre de son mieux les problèmes de l'heure présente, laissant à l'avenir le soin de ceux qui le concernent. Faire chaque année citoyens d'un État nouveau un grand nombre d'hommes nés et élevés au loin, et dont les idées, les tendances et les sentiments ne correspondent en rien à la situation qu'ils trouvent dans le pays nouveau;

leur donner des droits politiques qu'ils ne songent pas à demander; en faire presque de force les soutiens d'une constitution politique que le plus souvent ils ne comprennent pas; vouloir les transformer brusquement de sujets de vieilles monarchies européennes en citoyens d'une république américaine, n'est-ce pas multiplier les difficultés déjà grandes de tout régime représentatif; et cela sans aucun avantage, pas même celui d'enraciner les immigrants dans le nouveau pays? Les masses qui émigrent en Amérique ne vont plus chercher là-bas la liberté: elles cherchent des salaires plus élevés, une vie plus facile et plus large, plus de chances de monter à un rang social supérieur. Ouvrir aux fils des immigrants, au même titre qu'aux fils des indigènes les écoles supérieures, les carrières libérales et les emplois publics, c'est-à-dire tous les chemins par lesquels le fils d'un paysan ou d'un ouvrier peut passer dans les rangs de la bourgeoisie, c'est un moyen beaucoup plus sûr que la concession des droits électoraux pour fixer dans le pays les masses que l'émigration pousse en Amérique. Et c'est là ce que les États de l'Amérique méridionale ont parfaitement compris.

Ce fut donc pour moi une grande surprise de constater que l'Amérique du Nord, celle qui symbolise l'esprit pratique aux yeux du monde, avait précisément appliqué une politique tout

opposée, avec toutes les conséquences qui devaient s'ensuivre, y compris la difficulté croissante de faire agir les institutions démocratiques avec un corps électoral aussi énorme et hétérogène. J'ai souvent eu l'occasion, aux États-Unis, de dire ou d'écrire que le corps électoral cosmopolite, qui est la base de la démocratie des États-Unis, rappelle celui de Rome, où les affranchis — les immigrés de l'époque — devenaient citoyens et étaient inscrits dans les listes électorales, quelle que fût leur origine nationale et bien qu'ils fussent tous étrangers — les uns barbares, les autres civilisés. Mais il y a toutefois une différence essentielle entre les États-Unis et la Rome antique : c'est que dans la république romaine les opérations électorales étaient concentrées dans la capitale, de sorte que le nombre des personnes qui formaient le corps électoral effectif était très réduit. Aux États-Unis, au contraire, les électeurs se chiffrent par millions et sont disséminés sur tout un continent. Combien des difficultés et des inconvénients dont j'ai entendu les Américains se plaindre au sujet de leur politique intérieure ne sont que la conséquence de l'énormité de ce corps électoral et de son hétérogénéité! La tentative, en somme, est nouvelle et audacieuse, parce que les essais les plus importants de gouvernement démocratique, jusqu'au commencement du XIXe siècle au moins, se retrouvent

tous dans des États peu étendus et souvent très petits; mais cette tentative a été faite sans que l'Amérique y fût contrainte par aucune nécessité. Les anciennes oligarchies nationales qui, après la conquête de l'indépendance, gouvernèrent pendant tant d'années l'Amérique du Nord n'ont pas ouvert les portes de la constitution aux foules d'immigrés, par crainte de les leur voir enfoncer. Il leur eût été facile, au moins pour la génération née en Europe, de les tenir en dehors de la politique. Ainsi que nous l'avons vu, la plupart viennent en Amérique uniquement pour gagner davantage, sans se soucier en aucune manière de ce que peuvent être, dans une démocratie, les droits politiques des citoyens. Comment donc les États-Unis en sont-ils arrivés à adopter cette politique? Des causes différentes ont certainement contribué à pousser l'Union dans cette voie; mais toutes ces causes n'auraient pas suffi sans la conception mystique de la démocratie, qu'on rencontre chez tant d'Américains. Le droit du peuple n'est pas, dans l'Amérique du Nord, une doctrine politique dont la nation et ses dirigeants doivent se servir en vue de certaines fins d'utilité générale, ne l'appliquant que dans les limites de la sagesse et du sens pratique, en cherchant à éviter dans la mesure du possible ses inconvénients : c'est un principe transcendantal, une sorte d'article de foi, qu'on doit appliquer et

développer sans trop grand souci des conséquences immédiates, supportant celles-ci avec patience si elles sont d'abord désagréables et dangereuses, dans la certitude que, le principe étant juste et vrai, il produira, en fin de compte, d'excellents résultats.

II

De sorte que je fus amené à me demander si, par hasard, en politique tout au moins, les Américains du Sud et les Européens ne seraient pas plus pratiques que les Américains du Nord, et si ceux-ci ne seraient pas au contraire de grands idéalistes, au moins si on part de l'idée que l'esprit pratique consiste à résoudre le plus simplement et le plus rapidement possible les problèmes du moment, en vue de résultats immédiats, au lieu de les multiplier dans l'espérance d'une solution meilleure, mais lointaine, ou par amour d'un principe et d'une idée. Mais la surprise et l'incertitude où me jetèrent ces premières considérations sur les bases de la constitution américaine devinrent encore plus grandes à mesure que j'observai les innombrables œuvres de bienfaisance, les écoles, les fondations

diverses d'ordre intellectuel, politique ou social dues à l'inépuisable générosité des classes riches. On croit volontiers en Europe que les Américains ne pensent qu'à faire de l'argent. Or il ne me fut pas difficile, au bout de quelques semaines de voyages et d'observations, de me convaincre, au contraire, qu'en Amérique il n'y a pas moins et même il y a peut-être proportionnellement encore plus de riches qu'en Europe qui ne pensent qu'à dépenser leur fortune pour le bien de leurs semblables, pour le progrès de la nation, pour des œuvres en somme d'utilité publique. Mais si les œuvres américaines égalent et souvent surpassent en richesse et en nombre les œuvres européennes, il y a entre les unes et les autres une différence qui m'a frappé à plusieurs reprises : les œuvres américaines sont animées d'une foi plus intense, et je dirais plus ingénue, dans la puissance de l'homme sur le mal. Il n'est pas rare de voir un Américain se consacrer de toute la force de son intelligence et avec toute sa fortune à déraciner des maux que l'Européen considère comme rebelles à ses efforts, avec une conviction de réussir à redresser la nature, à l'élever, à l'épurer, qui semblait souvent, à moi aussi, friser l'utopie. Au fond, même dans ce qu'on appelle les œuvres sociales, l'Américain m'apparaissait toujours plus idéaliste que l'Européen, plus capable de s'engager dans la lutte contre le mal, sans être sûr d'avoir

les moyens adéquats à les vaincre, mais animé d'une grande foi dans le bien, c'est-à-dire plus mystique et moins pratique.

Plus ces observations se succédaient, plus il m'arrivait de me demander si, malgré leur grande activité pratique, les Américains du Nord ne seraient pas un peuple bien plus idéaliste que l'Europe ne l'imagine ; mais je n'osais pas résoudre le problème. En acceptant la réponse négative, il eût fallu contredire trop de faits que je constatais tous les jours ; mais répondre à la question par une affirmation, c'était encore me faire accuser de trop aimer les paradoxes et de vouloir toujours et à tout prix m'inscrire en faux contre l'opinion courante. Et je continuais à tâtonner, à la recherche d'une vérité que je pressentais plus que je ne la voyais. J'en étais là de mes réflexions, quand notre amie, la femme de lettres dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, nous invita à déjeuner et qu'à l'aspect de la maison et de sa manière de vivre, je me formulai enfin nettement le problème : « D'où vient que la majorité des gens sont en Amérique plus riches qu'en Europe et cependant y vivent moins bien ? Pourquoi, dans les grandes villes en particulier, les habitations sont-elles si étroites, les distances si grandes, les communications si compliquées, les vivres si chers, que malgré l'immense richesse du pays, la vie du peuple et des classes moyennes est

plus coûteuse et plus difficile que dans bien des villes d'Europe, pourtant beaucoup moins riches? » La première réponse était facile : parce que les villes sont devenues trop grandes et trop peuplées, parce que leur développement a été trop rapide relativement à celui de l'agriculture, parce qu'une partie des personnes qui y vivent ont des habitudes de dépenses excessives. Mais cette réponse engendrait une question nouvelle : « Pourquoi les villes se sont-elles si rapidement développées et avec elles le luxe de toutes les classes? » Ce n'était pas là non plus un point difficile à résoudre : la cause en est dans les progrès rapides de l'industrie. L'Amérique est un continent immense, extrêmement riche, où les capitaux s'accumulent vite : grâce à ces capitaux, grâce à la main-d'œuvre considérable que toutes les parties surpeuplées d'Europe lui fournissent depuis près d'un siècle, elle a été à même non seulement de donner une rapide extension à son agriculture et à l'exploitation de ses mines, mais encore et surtout de multiplier ses industries au point de concentrer dans les grandes villes une telle quantité d'habitants que la vie y est devenue extrêmement difficile pour le plus grand nombre d'entre eux...

Mais alors une conclusion semblait découler des réflexions précédentes. Supposons que l'Amérique du Nord, au lieu d'employer tous ses capitaux et ceux encore qu'elle a empruntés

à l'Europe, c'est-à-dire à des pays plus pauvres qu'elle, à développer son industrie, ait fait ce qu'a fait la France en Europe, c'est-à-dire ait employé une partie de ses capitaux à l'étranger, soit sous forme de prêts aux États, aux villes, aux chemins de fer, soit dans des industries, des commerces et des entreprises agricoles, que serait-il advenu? La requête de main-d'œuvre aurait sans doute été moindre, et par suite l'immigration moins formidable, le développement des industries et des cités se serait fait moins rapidement. Les États-Unis se trouveraient aujourd'hui avoir à nourrir une population moins nombreuse et mieux distribuée entre les centres et la campagne; ils auraient une quantité plus restreinte de villes et celles-ci seraient plus petites. Leur richesse totale serait moindre, mais elle serait mieux distribuée. On ne rencontrerait pas dans la grande république autant de ces immenses fortunes réalisées à la faveur du prodigieux développement économique du pays, mais les classes moyennes et les classes populaires jouiraient de plus de bien-être et auraient la vie plus facile. Leur condition ressemblerait davantage à celle des classes moyennes et des classes populaires d'Europe, c'est-à-dire que bien que gagnant moins, ce gain inférieur leur procurerait plus de commodités et d'agrément.

C'est à ce moment, après avoir tant discuté

avec les autres et tant médité intérieurement sur ce problème, que je crus avoir trouvé le moyen de réfuter la doctrine du progrès américain, qui me tourmentait depuis mon premier voyage d'Amérique. Qu'était-ce, en effet, que ce progrès dont les Américains sont si fiers, sinon précisément cet élan de spéculations et d'initiatives qui a multiplié en si peu de temps toutes les industries, agrandi les villes, accru la population et la richesse des États-Unis ? Mais en ce cas il devenait évident que le progrès américain se contredisait lui-même. Incitant le pays à recruter de toutes parts capital et main-d'œuvre, à ouvrir les portes de l'Amérique à des millions et millions d'immigrants européens, à placer toujours dans des entreprises nouvelles ou dans des agrandissements d'entreprises anciennes les bénéfices réalisés, à amplifier et à redoubler tous les efforts, tous les essais, toutes les créations, faisant de tout cela une sorte d'échelle de Jacob pour atteindre le ciel, l'esprit de progrès avait créé en Amérique une opulence si pleine de difficultés, de contradictions et d'entraves, qu'elle mettait une grande partie de la population dans une position analogue à celle du roi Midas, entouré de trésors dont il ne pouvait jouir. Car produire la richesse pour ne pas en profiter, est-il chose plus absurde? Plus sage mille fois était donc notre vieille Europe, et surtout les vieux pays de notre vieille Europe, où

les peuples, instruits par l'expérience des siècles, ne se laissaient pas éblouir si facilement par cette idée si confuse du progrès, et qui, s'ils ne savaient pas accumuler autant de trésors que le nouveau monde, s'arrangeaient du moins pour que leurs richesses soient pour eux une source de jouissance et de bien-être et non une cause de plus grandes difficultés.

C'est à ce moment que j'inclinai à penser que toutes les idées de l'Amérique et l'esprit optimiste qui les anime, à commencer par l'idée de progrès, n'étaient, comme toutes les autres formes d'esprit mystique qui m'avaient frappé dans le nouveau monde, qu'une forme d'exaltation passagère, une sorte de joyeuse folie juvénile. « Ce peuple, actuellement si favorisé par une singulière facilité de production, s'est, — me disais-je, — grisé de son propre succès au point de faire de la richesse un but, alors qu'elle n'est et ne peut être qu'un moyen ; et de croire qu'il pourra réaliser dans tous les champs toutes les idées qui lui viennent. Une expérience historique plus prolongée le convaincra de son erreur. » Mais un jour que me revenaient à l'esprit, avec une intensité particulière, tous les faits que j'avais observés et qui tendaient à prouver combien les Américains étaient souvent chimériques, idéalistes, quasi mystiques, là où les Européens savent être si pratiques, une idée me vint à l'esprit : ce progrès américain, que je

traitais de folie juvénile, ne serait-il pas, en dernière analyse, une conception idéaliste, semi-mystique, de la richesse? Le peuple, accusé de ne penser qu'à la possession immédiate des biens terrestres, ne s'épuiserait-il pas, par une activité effrénée, diabolique, pour tout autre chose que son propre bonheur, en vue d'une fin lointaine allant bien au delà de l'égoïsme et même de la volonté consciente des individus? Si sans le savoir, et comme poussé par une force supérieure, pour ne pas dire mystique, ce peuple peinait et même souffrait pour réaliser un but lointain, un but dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple, la conquête d'un continent immense allant d'une mer à l'autre; une conquête dont les moyens étaient nouveaux comme le but, car ses instruments étaient la machine à vapeur et l'électricité?

III

Du progrès, de l'idéal démocratique et philanthropique des Américains, des difficultés économiques que devait surmonter notre amie, à la machine à vapeur et à la conquête du grand territoire des États-Unis par les machines, le

bond peut paraître risqué, soudain et inattendu. Et, de fait, je n'aurais pas pu le faire de mes propres forces. Je fus aidé par ma femme, d'une façon indirecte, mais d'autant plus décisive. Je crois bien que sans ce concours je n'aurais pas réussi à m'orienter parmi le chaos de mes expériences américaines et à comprendre dans quelle mesure le vieux monde et le nouveau monde s'opposent vraiment l'un à l'autre. Voici comment cette aide me fut donnée.

Déjà plusieurs années avant nos voyages en Amérique, ma femme avait entrepris une étude longue et difficile sur le machinisme moderne et les industries qui se servent de la vapeur ou de l'électricité comme force motrice. Bien que fille du grand novateur que fut Cesare Lombroso, elle est portée instinctivement à préférer ce qui est ancien à ce qui est nouveau, et par suite n'est guère disposée à admirer le gigantesque désordre de la société moderne qui enthousiasme tant d'esprits. Son antipathie innée pour la civilisation de la vapeur et de l'électricité s'était développée en constatant combien la grande industrie moderne a profondément bouleversé un pays d'ancienne civilisation comme l'Italie, à population dense et vivant des ressources d'un territoire qui n'abonde pas en grandes richesses naturelles. Mais quand elle se mit à faire du machinisme l'objet d'études méthodiques et patientes, les documents accumulés

par ses longues recherches transformèrent son antipathie en une théorie hardie et complexe, dont je crois pouvoir ainsi résumer l'idée centrale : « La machine ne produit qu'une richesse et une prospérité apparentes, parce qu'au lieu de diminuer l'effort nécessaire à la production des choses dont nous avons besoin, et par suite leur prix, la vérité est qu'elle l'augmente. La grande industrie moderne exige des capitaux énormes pour la construction et l'actionnement des machines ; une immense quantité de matières premières pour alimenter leur travail ; la concentration de l'industrie dans des endroits suffisamment pourvus de combustible ou possédant une force motrice puissante. De là un accroissement forcé et intensif des moyens de communication pour l'échange des produits et des matières premières ; et la nécessité d'une population très dense qui s'habitue à produire et à consommer le plus qu'elle peut. Par conséquent, la civilisation créée par la machine à vapeur et l'électricité entraîne, pour ainsi dire, par son développement même, l'épuisement de la nature, mines, bois et fertilité du sol. Elle se développe surtout dans des pays naturellement vastes et riches, mais elle les épuise rapidement ; elle est par conséquent sans cesse occupée à chercher des territoires nouveaux encore inexplorés, comme les terres africaines qu'elle convoite après avoir conquis l'Amérique ; mais elle apporte plus d'inconvénients que d'avantages, et souvent détermine de graves crises économiques, dans les pays petits ou pauvres de ressources naturelles. Il est clair enfin qu'elle doit rendre la vie de plus en plus dispendieuse, et qu'elle oblige les hommes à être toujours actifs sans être jamais satisfaits. »

Ces idées furent l'objet de longues et vives discussions entre nous. Ainsi qu'il arrive toujours quand on discute une théorie encore en formation dans l'esprit de son auteur, nos discussions étaient un peu oscillantes ; elles se portaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Cependant le point central où elles aboutissaient presque toujours était celui-ci : la richesse que les hommes attribuent aux machines est-elle réelle ou apparente ? Je soutenais pour ma part que, puisque les machines produisaient beaucoup et vite, il était indiscutable que les machines augmentent le total des biens mis à la disposition des hommes et que, par conséquent, elles enrichissent le monde. L'adversaire objectait que si elles produisent beaucoup, elles consomment énormément et de plus en plus, de telle sorte que notre civilisation est condamnée à avoir toujours besoin de plus qu'elle ne possède, d'où sensation perpétuelle de pénurie. Et pendant longtemps nous discutâmes de la sorte, sans que chacun de nous parvînt à modifier le point de vue de l'autre ; si bien que je finis par me dire que c'était là une dispute sophistique

où nous nous égarions par entêtement, et qui ne reposait sur aucun problème réel.

Mais en Amérique je dus changer d'avis. Car ce furent justement ces idées et ces discussions qui me permirent de rattacher les difficultés économiques de notre amie à l'esprit mystique dont est pénétrée une si grande partie de la vie américaine, et de comprendre la vérité sur le progrès américain. Ces difficultés économiques, communes aux classes les plus nombreuses du plus riche pays du monde, n'étaient-elles pas, effectivement, la preuve décisive que la prospérité due à la machine moderne n'est souvent qu'apparente ? Que, malgré l'exploitation la plus énergique de la nature par les méthodes les plus scientifiques, les besoins augmentent plus rapidement que la richesse ; et que, par conséquent, notre civilisation se débat dans le cercle vicieux d'une contradiction insoluble ? Mais si tout cela était vrai, il était vrai aussi que si l'Amérique s'était livrée avec moins d'ardeur à l'exploitation de ses immenses ressources naturelles, si elle n'avait pas accueilli tant de millions d'hommes de toutes les parties du monde, si elle n'avait pas investi de si immenses capitaux dans son gigantesque industrialisme, un nombre moindre d'hommes pourraient y vivre plus commodément, mais la conquête du continent n'en serait pas où elle en est ; et il n'aurait pas été donné au monde d'assister à un événement aussi nouveau

dans son histoire que l'a été le développement vertigineux des États-Unis.

Car il ne faut pas oublier, si on veut se rendre compte du miracle accompli par la civilisation des machines dans le nouveau monde, combien lente et pénible avait été l'expansion de l'homme sur la terre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire tant que les hommes avaient dû travailler la terre de leurs mains et parcourir leur planète avec le seul secours de leurs forces physiques ou de celles d'animaux seulement un peu plus rapides qu'eux-mêmes. Les grandes plaines avaient été pour eux comme autant de barrières dressées contre leur ambition, car ils s'y égaraient. Aussi cherchaient-ils plutôt à se concentrer dans des territoires restreints afin d'être proches les uns des autres et de pouvoir facilement échanger leurs produits. Tout le monde sait combien il a fallu de temps à la civilisation de l'Europe méridionale pour gagner le Nord, pour franchir d'abord les Alpes et se répandre en Gaule; pour passer ensuite le Rhin et rejoindre l'Elbe, et l'Elbe dépassé, pour s'avancer vers la Vistule et les grandes plaines de l'Europe orientale. Même dans les deux Amériques, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les progrès de la population et de la civilisation avaient été lents et difficiles.

A partir du XIXe siècle, au contraire, un prodige s'accomplit, grâce à la machine à vapeur

et à toutes les autres machines de grande vitesse, qui sont dérivées de celle-ci. Dès ce moment, l'homme peut exploiter rapidement et avec intensité toutes les richesses de la terre; il peut exporter les produits des régions les plus éloignées, et, par conséquent, peupler l'intérieur des grands continents. Un miracle s'accomplit alors dans le monde nouveau. Suivant les lignes des voies ferrées, en un peu plus de cinquante ans, la civilisation partie de l'Atlantique arrive avec ses puissants instruments au Pacifique, traversant et occupant les territoires immenses de l'*hinterland,* établissant un réseau de communications et d'intérêts entre un nombre prodigieux de villes et de territoires, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Mais la machine est un être inanimé auquel seules la pensée et la volonté de l'homme peuvent infuser la force créatrice : ce miracle de l'histoire n'aurait donc pu se produire si un peuple audacieux et énergique n'avait multiplié les machines sur toute l'étendue de l'immense territoire avec une rapidité prodigieuse, si à ce but suprême il n'avait pas subordonné tous les autres biens : la beauté esthétique, le maintien des traditions, la pureté de l'esprit national, et jusqu'aux commodités de la vie que peut procurer la richesse. Le progrès américain est bien une idée transcendantale et mystique qui, en le passionnant ardemment, pousse l'Américain à faire la conquête

de son territoire national, et la logique perd son temps si elle prétend découvrir là des contradictions. Sans doute, mettre une ardeur frénétique à créer des richesses pour n'en pas profiter est chose absurde, mais quel est l'idéal qui ne l'est pas si on l'évalue au point de vue de l'intérêt individuel? Le soldat qui meurt sur le champ de bataille a-t-il intérêt à ce que sa patrie soit victorieuse, lui qui ne pourra pas jouir des fruits de la victoire? Non. Les privations auxquelles, dans l'intimité de sa modeste demeure, j'avais vu notre amie se soumettre ne me faisaient décidément plus l'effet d'une contradiction absurde; elles étaient simplement un petit sacrifice personnel nécessaire à la réalisation d'une grande œuvre nationale, qui dépassait l'intérêt et la volonté de chaque Américain.

IV

Ainsi j'avais compris finalement le progrès américain et ses non-sens apparents. C'était un idéal qui était né et avait rapidement mûri dans un continent neuf, durant le XIX[e] siècle, à mesure que, moyennant les machines, la conquête du vaste territoire s'étendait et s'intensi-

fiait. C'était l'idéal qui primait tous les autres et avait fait jaillir des profondeurs de la société américaine l'énergie qui a étonné le monde. Je tenais désormais la clé de l'énigme et bien des phénomènes de la vie américaine s'éclairaient. Je m'expliquai facilement pourquoi l'esprit public n'attache pas là-bas aux choses politiques l'importance qu'on y donne en Europe; pourquoi il considère les défauts et les lacunes de ses institutions avec une indifférence qui nous surprend; pourquoi surtout il préfère évidemment une situation défectueuse et compliquée à toute réforme susceptible d'accroître la puissance de l'État aux dépens de l'initiative individuelle. Je m'expliquai aussi la vitalité persistante de cet esprit de liberté qui se manifeste non seulement dans la politique, mais dans la religion, dans l'administration, dans les mœurs, dans la culture, et qui semble à l'Européen souvent excessif et bizarre. La grande œuvre nationale, la conquête du continent se fait bien plus par initiatives privées qu'avec l'aide ou sous la direction de l'État; donc ce qui importe par-dessus tout, c'est que l'énergie personnelle soit soumise au plus petit nombre possible de restrictions et de limites.

Et je m'expliquai enfin pourquoi, dans la société américaine, pour employer une expression du langage philosophique, la catégorie de la quantité l'emporte sur celle de la qualité.

Pendant les premiers temps de mon séjour en Amérique, je me prenais à sourire quand je voyais un Américain tomber dans le ravissement à la pensée qu'en Amérique tout était *big*, depuis le pays jusqu'aux villes, aux usines, au chiffre des habitants, et se complaire à comparer à son pays les petits pays d'Europe où tout est tellement moins grand. Mais quand je compris ce qu'était vraiment le progrès américain, je cessai de sourire... Une civilisation qui, pour accomplir son œuvre dans le monde, se sert de la machine à vapeur comme instrument principal, doit nécessairement considérer la quantité comme le critère suprême de la perfection. En quoi consiste en effet la supériorité de la machine sur la main comme instrument de production? Tout le monde le sait : non pas dans la qualité, mais dans la quantité. La machine produit beaucoup et vite, la main peu et lentement, mais la main peut atteindre un degré de perfection auquel la machine ne peut prétendre. L'homme ne réussira jamais à construire une machine capable de sculpter la Vénus de Milo, ou de tisser les tapisseries merveilleuses que nous admirons dans les musées d'Europe. Toutes les choses vraiment parfaites sont exclusivement faites à la main. *Vice versa*, ni efforts, ni travail, ni exercice ne permettront jamais à la main de travailler avec la vertigineuse rapidité d'une machine de fer, actionnée par la

fiait. C'était l'idéal qui primait tous les autres et avait fait jaillir des profondeurs de la société américaine l'énergie qui a étonné le monde. Je tenais désormais la clé de l'énigme et bien des phénomènes de la vie américaine s'éclairaient. Je m'expliquai facilement pourquoi l'esprit public n'attache pas là-bas aux choses politiques l'importance qu'on y donne en Europe; pourquoi il considère les défauts et les lacunes de ses institutions avec une indifférence qui nous surprend; pourquoi surtout il préfère évidemment une situation défectueuse et compliquée à toute réforme susceptible d'accroître la puissance de l'État aux dépens de l'initiative individuelle. Je m'expliquai aussi la vitalité persistante de cet esprit de liberté qui se manifeste non seulement dans la politique, mais dans la religion, dans l'administration, dans les mœurs, dans la culture, et qui semble à l'Européen souvent excessif et bizarre. La grande œuvre nationale, la conquête du continent se fait bien plus par initiatives privées qu'avec l'aide ou sous la direction de l'État; donc ce qui importe par-dessus tout, c'est que l'énergie personnelle soit soumise au plus petit nombre possible de restrictions et de limites.

Et je m'expliquai enfin pourquoi, dans la société américaine, pour employer une expression du langage philosophique, la catégorie de la quantité l'emporte sur celle de la qualité.

Pendant les premiers temps de mon séjour en Amérique, je me prenais à sourire quand je voyais un Américain tomber dans le ravissement à la pensée qu'en Amérique tout était *big*, depuis le pays jusqu'aux villes, aux usines, au chiffre des habitants, et se complaire à comparer à son pays les petits pays d'Europe où tout est tellement moins grand. Mais quand je compris ce qu'était vraiment le progrès américain, je cessai de sourire... Une civilisation qui, pour accomplir son œuvre dans le monde, se sert de la machine à vapeur comme instrument principal, doit nécessairement considérer la quantité comme le critère suprême de la perfection. En quoi consiste en effet la supériorité de la machine sur la main comme instrument de production? Tout le monde le sait : non pas dans la qualité, mais dans la quantité. La machine produit beaucoup et vite, la main peu et lentement, mais la main peut atteindre un degré de perfection auquel la machine ne peut prétendre. L'homme ne réussira jamais à construire une machine capable de sculpter la Vénus de Milo, ou de tisser les tapisseries merveilleuses que nous admirons dans les musées d'Europe. Toutes les choses vraiment parfaites sont exclusivement faites à la main. *Vice versa*, ni efforts, ni travail, ni exercice ne permettront jamais à la main de travailler avec la vertigineuse rapidité d'une machine de fer, actionnée par la

vapeur ou l'électricité, ni de produire en si peu de temps une pareille abondance de produits. Par conséquent, dans une civilisation dominée par le machinisme, les hommes tâcheront toujours de se presser davantage, produisant vite, consommant vite, et, en revanche, ne regarderont pas trop à la qualité; pourvu que les choses aient bonne tournure, ils n'exigeront pas une grande perfection de détails : ils préféreront renouveler souvent des produits de moindre durée que d'en avoir un durable et bien fini. Il s'ensuit que les changements continuels du goût, l'oubli facile des traditions, l'abondance, la médiocrité seront les caractéristiques d'une civilisation dominée par la machine à vapeur; les grandes œuvres d'art qui faisaient la gloire des anciens régimes disparaîtront; et ce sera le triomphe des innombrables objets de qualité quelconque offerts au plus grand nombre.

Tous ces caractères, je les retrouvais effectivement dans l'Amérique du Nord; et ils ne m'offusquaient plus, car je sentais que là ils étaient nécessaires à une société qui compte sur la machine à vapeur pour réaliser la conquête de son immense territoire. Mais à ce point-là, à peine résolu le problème américain, je me trouvai inopinément en face du problème européen qui se présentait à moi sous un aspect nouveau. Si le progrès américain, si les machines, si le critère quantitatif de la perfection sont

nécessaires à l'accomplissement de la grande œuvre historique à laquelle se consacrent les États-Unis, comment expliquer que les machines se multiplient, que l'idée américaine du progrès se répande, que le critère quantitatif menace de prévaloir aussi dans les États européens? Ces États — à l'exception de la Russie qui à certains égards ressemble à l'Amérique — sont des pays de vieille civilisation, établis sur des territoires peu étendus, et ils n'ont pas, eux, comme tâche unique et absorbante, des continents immenses à mettre en valeur, même quand ils ont de vastes empires coloniaux.

Et je vis alors surgir, au-dessus de l'Europe et de l'Amérique, un nouveau problème plus vaste et plus général qui domine les deux mondes et les unit comme un grand pont jeté sur l'Atlantique : la lutte entre la quantité et la qualité.

III

QUALITÉ ET QUANTITE

I

Que l'Europe s'américanise, que l'idée du progrès — entendu comme accroissement de la richesse et perfectionnement des instruments de production — pénètre et envahisse la société européenne, c'est là un fait indiscutable. Il n'est pas nécessaire de connaître à fond la société européenne pour s'en apercevoir. La seule idée qui, pendant ces cinquante dernières années, a pénétré profondément les masses en Europe est cette idée du progrès. Mais tous les Européens n'en sont pas également satisfaits. Très nombreux surtout dans les classes cultivées sont les Européens qui déplorent cette « américanisation » de l'Europe, et la considèrent comme une sorte de déviation des esprits et de décadence du vieux monde. C'est une idée qui pourra surprendre beaucoup d'Américains, mais elle ne

semblera pas, en revanche, trop paradoxale à ceux qui réfléchiront un peu sur l'histoire de la civilisation européenne jusqu'à la Révolution française.

Il n'est pas douteux, en effet, que si on la considère du point de vue de notre histoire ancienne, cette idée du progrès est une sorte de force révolutionnaire. Le bouleversement qu'elle a produit et produit encore en Europe est presque comparable à celui que produisit le christianisme dans la civilisation antique quand il vint détruire, dans le monde gréco-latin, l'esprit politique et militaire qui en avait été la force. Il ne faut pas oublier que jusqu'à la Révolution française, les générations avaient vécu en Europe l'une après l'autre, contentes de peu, fidèles aux traditions, regardant toute nouveauté comme un péril, toute hardiesse comme une rébellion contre Dieu et contre la mémoire des ancêtres. Même alors les hommes préféraient, bien entendu, l'aisance à la pauvreté et n'étaient pas insensibles au magnétisme de l'or. Même alors, de génération en génération, la richesse augmentait dans le monde et la population se répandait plus nombreuse sur la surface du globe; mais avec quelle lenteur et quels arrêts! Dans chaque nation, les augmentations de la richesse et de la population ne se voyaient qu'à distance de plusieurs siècles : le changement apporté par chaque génération était si peu de

chose que c'est à peine si chacune d'elles pouvait s'en rendre compte. En revanche, les hommes s'efforçaient de faire le monde plus beau et meilleur. L'art et la religion étaient leurs préoccupations dominantes. Depuis la Grèce qui enseigne au monde à se servir du ciseau, du pinceau et de la plume, jusqu'au moyen âge, obscur abîme d'ignorance extravagante d'où émergent comme dans la splendeur d'une éternelle aurore les palais et les cathédrales de l'architecture la plus fantaisiste et la plus multiforme que le monde ait jamais vue; depuis l'Égypte des Ptolémées, qui jette les derniers rayonnements de la beauté grecque sur les opulentes demeures du monde méditerranéen, jusqu'à la Rome papale et à la Venise du XVI[e] siècle, qui étalent aux yeux du monde les pompes superbes des pierres, des velours, des soies, jusqu'à la France du XVIII[e] siècle, qui immortalise les trois souverains par trois styles d'un art décoratif promptement imposé au monde; depuis Auguste, qui protège Virgile et qui reconstruit en marbre la ville de briques, jusqu'à Louis XIV, qui protège Racine et Molière, jusqu'à la marquise de Pompadour, qui veut faire de Paris la capitale des élégances; la suprême ambition et le suprême effort de tous les potentats du passé dignes de leur propre fortune ne furent-ils pas de rendre éternelle une forme de la beauté? Et que de peine ne s'est-on

pas donnée pour établir dans le monde le règne de la sainteté ou de la justice, ou de l'une et l'autre à la fois, depuis l'empire romain qui crée le droit jusqu'au christianisme qui veut purifier la nature humaine de la souillure du péché, et jusqu'à la Révolution française qui annonce au monde l'avènement de la liberté, de l'égalité, de la fraternité (1)!

C'était là la vieille Europe, l'Europe qui a créé les chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture, si admirés aujourd'hui même des Américains; la vieille Europe qui a découvert l'Amérique, créé la science et fait la Révolution Française. Mais que reste-t-il de cette vieille Europe? Le progrès tel que notre époque le conçoit est en train de la détruire rapidement : l'esprit artistique surtout disparaît de jour en jour de ce continent qui fut pendant des siècles entiers le maître de beauté du monde. — « Croyez-vous sérieusement, demande celui des personnages du dialogue qui défend l'Amérique et les nouveaux idéaux de la vie, croyez-vous qu'il vaille la peine aujourd'hui de se lamenter si quelque génie ne parvient plus à accoucher de son chef-d'œuvre immortel dans la solitude de son orgueil? Quand l'homme invente des machines toujours plus puissantes et conquiert la terre, la mer, l'air, les immenses tré

(1) *Entre les deux mondes*, p. 118.

sors cachés dans tous les coins de l'univers, quand, ayant en mains ces instruments miraculeux, il se voit devenu le magicien rêvé par les légendes des siècles durant? Les masses réclament aujourd'hui du pain, elles veulent instruction, bien-être, sécurité, plaisirs, air, lumière, liberté, tous les biens de Dieu en quantité prodigieuse, et de plus en plus d'année en année. Suffit-il pour les satisfaire de leur offrir des poèmes et des tableaux ? Ne faut-il pas capitaux, terres, mines, machines ? Des machines surtout, toujours plus rapides, plus puissantes, plus miraculeuses... »

Ces paroles ne sont pas la simple boutade d'un personnage de fantaisie. Ce sont celles qui sont répétées cent fois par jour en Europe, sous une forme plus ou moins choisie ; ce sont celles qui expriment le fond même de la pensée de l'Europe convertie à la religion du progrès moderne. Que d'exemples on pourrait citer à l'appui ! Il arrive souvent aux étrangers qui visitent les petites villes d'Italie de voir des monuments anciens, églises ou palais, qui tombent peu à peu en ruines. L'incurie des autorités ou l'ignorance et l'avarice des propriétaires laissent le temps accomplir son œuvre, quand elles ne contribuent pas à la hâter, en abîmant ces dernières reliques d'une beauté passée. L'étranger secoue la tête, se lamente, murmure des jugements peu flatteurs, se demande à demi-voix quels sont les barbares qui habitent cette petite ville. Mais sa stupeur serait bien plus grande s'il pouvait parler avec quelqu'un du lieu et qu'il lui ouvrît librement son âme : « Barbares, nous ! » lui crieraient le marchand, l'avocat, le médecin, l'ouvrier de l'endroit. Et pour lui démontrer son erreur, on lui dirait avec orgueil que cette petite ville possède jusqu'à l'éclairage électrique ! La municipalité qui ne saurait trouver les quelques milliers de francs nécessaires à l'entretien de tel ou tel monument dépense gros pour illuminer des rues où dès 9 heures du soir on ne rencontre plus un passant. Mais installer la lumière électrique, c'est le progrès, le progrès tel que le comprennent maintenant jusqu'aux boutiquiers et aux artisans. A personne, sauf à bien peu de gens, particulièrement cultivés, et d'ailleurs sans aucune espèce d'influence, il ne vient à l'esprit que c'est chose barbare que de laisser un monument ancien, œuvre de nos pères, s'en aller en ruines, quand on éclaire les rues avec la lumière électrique.

Ce petit exemple est l'indice de l'esprit nouveau qui désormais pénètre et triomphe partout en Europe. La preuve la plus évidente du triomphe de cet esprit nouveau est la décadence ou la disparition de toutes les écoles d'art. L'Europe fut, aux siècles passés, dans des temps plus durs et plus difficiles que les nôtres, le berceau et la patrie glorieuse de la civilisation,

parce qu'elle sut créer et entretenir des écoles de littérature, de sculpture, de peinture, d'architecture, de musique. Aujourd'hui ces écoles ont presque toutes disparu; et le peu qui en restent sont, à de rares exceptions près, en pleine décadence. Au contraire, les écoles d'électricité, de teinturerie, de tissage, de mécanique, de commerce, de chimie prospèrent et se multiplient : ce sont les seules qu'exigent les masses. Aux siècles passés, les États, les aristocraties de l'Europe avaient, de plusieurs façons, protégé et encouragé les arts dont la vitalité avait été due en partie à leur appui. Il n'en est plus ainsi maintenant. Les classes riches d'Europe trouvent beaucoup plus méritoire et plus élégant de fabriquer des automobiles ou des aéroplanes que de protéger les arts et les artistes. Quant aux États, si quelqu'un d'eux essaye de prendre un peu un art sous sa protection, on crie qu'il gaspille l'argent du peuple de la plus sotte manière. L'Italie, pendant des siècles, a été à la tête de tous les arts du monde, et pourtant avec quelle âpreté on y reproche à l'État et aux municipalités les quelques millions dépensés par eux depuis trente ans pour élever des monuments aux héros du Risorgimento ! Comment espérer de grandes œuvres d'art dans de telles conditions? et pour quelle raison l'État, qui conserve les monuments anciens, ne pourrait-il aussi employer quelques millions à maintenir la tradition d'un art qui a valu tant de gloire à la nation? N'est-ce pas aussi un patrimoine national ? Mais la fille aînée de la Beauté ne comprend plus ces simples vérités : envahie par l'esprit du progrès moderne, elle considère l'argent consacré à l'art comme de l'argent perdu, tandis qu'elle trouve juste et naturel que des centaines de millions aillent encourager les industries mécaniques et les industries sidérurgiques.

II

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que beaucoup de gens en Europe déplorent l'américanisation du vieux continent comme une sorte de douloureuse folie. En Europe, les hautes classes vivent encore beaucoup, et il ne pourrait en être autrement, dans et sur leur histoire. Moi-même, quand j'entrepris mes voyages en Amérique, j'étais à peu près de ce sentiment. Mais en Amérique le spectacle de cette formidable activité, qui a fondu en un peuple unique des millions d'hommes de toute provenance, qui a créé tant de villes, produit tant de richesse, me fit réfléchir. Je ne pouvais me dissimuler plus

longtemps qu'un phénomène aussi vaste et de cette profondeur devait dépendre de causes plus graves et plus complexes qu'une simple erreur ou une simple déviation des esprits. Pour quelle raison l'Europe était-elle disposée même à détruire sa tradition d'art pour égaler l'activité fiévreuse et l'élan créateur du nouveau monde? C'est le problème que je me posai après avoir compris ce qu'était le progrès américain. Pour le résoudre, il fallut remonter jusqu'à l'homme qui découvrit l'Amérique, à Christophe Colomb, qui « donna à l'homme une seconde fois le globe que lui avait donné Dieu, puisqu'il le lui fait enfin connaître ». Si l'Europe, jusqu'au xve siècle et tant qu'elle ignora combien la terre était grande, se contenta de vivre dans un monde étroit, du jour où l'Amérique fut découverte, entre le xvie et le xviiie siècle, elle vit peu à peu la terre s'agrandir de toutes parts autour d'elle; elle sentit à mesure grandir aussi son désir de s'en emparer, de la dominer, de l'exploiter. Mais comment faire? Ses moyens étaient très limités. Elle était encore sous l'empire des anciennes idées selon lesquelles l'homme ne devait rien oser, ne devait que le moins possible modifier l'ordre des choses trouvé à sa naissance et devait fuir la tentation des désirs trop ardents, des ambitions trop hautes.

C'est alors, entre le xviie et le xviiie siècle, que commença cet effort de la pensée et de la volonté

qui, d'abord lent, devait peu à peu mettre entre les mains de notre civilisation tous les instruments nécessaires pour conquérir et exploiter la terre. Les sciences commencèrent à progresser; les premières machines furent inventées et appliquées; les idées de la liberté, du progrès, des droits de l'homme, de la volonté populaire entamèrent les anciennes croyances et les vieilles traditions. Il est à croire pourtant que celles-ci auraient longtemps résisté, et que les liens anciens qui limitent l'énergie humaine auraient pu, tout en se relâchant, rester solides encore longtemps, sans l'événement prodigieux qui vint bouleverser l'histoire de l'Europe et de l'Amérique : la Révolution française. La Révolution française, les grandes guerres qu'elle provoqua, firent de telles brèches à l'antique enceinte de traditions et de principes qui enfermait notre civilisation que les hommes s'en évadèrent aisément et, libérés, se répandirent dans le monde immense.

Après la Révolution française, en effet, une nouvelle histoire du monde commence. Les idées de liberté et de progrès gagnent l'Europe et l'Amérique ; dans toutes les classes, dans tous les peuples, c'est un éveil de désirs, d'ambitions et de besoins nouveaux; la grande industrie se développe, les chemins de fer s'étendent, les inventions se multiplient; les villes se peuplent et croissent rapidement. C'est alors que com-

mence le grand phénomène nouveau de l'histoire du monde, l'exploitation intensive de l'Amérique. Les nouvelles richesses, surtout celles que l'Amérique produit, activent partout, de génération en génération, ce grand mouvement historique ; partout la population, la richesse, l'esprit d'initiative et de critique augmentent ; partout les vieilles traditions et institutions tombent ; l'Europe et l'Amérique, unies dans le même idéal, marchent à la conquête du globe.

C'est ainsi que non seulement en Amérique, mais aussi en Europe a commencé depuis cinquante ans ce qu'on peut appeler vraiment l'âge d'or de l'histoire des hommes, l'époque de l'abondance... Quel avait été le rêve des hommes depuis les origines du monde, sinon le Paradis terrestre, la Terre promise, le Jardin des Hespérides, l'Age d'or, l'Arabie heureuse, c'est-à-dire une seule et même chose sous des noms variés : la maîtrise de la nature et l'abondance ? Il a pu sembler un instant que le grand mythe désespérément poursuivi à travers les âges par l'humanité allait enfin se réaliser sous nos yeux. Mais toute médaille a son revers, et cette fabuleuse abondance que les hommes avaient en vain rêvée pendant des siècles, nous avons dû la payer cher. Le monde moderne a fait triompher la quantité aux dépens de la qualité selon une loi d'ailleurs éternelle. Je puis, en effet, vouloir fabriquer en un temps donné

des choses d'une qualité donnée, c'est-à-dire ressemblant à un modèle de perfection que j'ai devant les yeux ou dans l'esprit : mais en ce cas je ne puis en fabriquer la quantité qu'il me plaît, je dois me contenter de la quantité dont je puis venir à bout en travaillant assidument. Je puis, au contraire, vouloir un nombre déterminé de choses d'une qualité donnée : en ce cas, je ne puis fixer à mon gré le temps nécessaire à leur exécution. Ou bien encore je puis vouloir en tant de temps telle quantité, mais je devrai alors me contenter d'une qualité approximative. Car on ne peut augmenter la quantité en abrégeant le temps de la production, sans sacrifier la qualité. Et c'est ce que nous faisons aujourd'hui dans notre civilisation où l'idée dominante est celle de quantité.

Or, examinée sous ce jour-là, la décadence qualitative du monde, que tant d'Européens imputent à l'Amérique, ne me semblait plus l'effet d'une aberration des masses : elle m'apparaissait comme une sorte de rançon. Nous payons, nous devons payer ces rapides fortunes que tant de gens font aujourd'hui ; nous payons, nous devons payer la vélocité du train, de l'automobile, de l'aéroplane, du télégraphe, et leur prix, c'est la médiocrité envahissante. On ne peut avoir tout, vouloir tout : chemins de fer et beaux tableaux, aéroplanes et mobiliers splendides, la vie intense et les belles manières. Un

des reproches que l'Europe fait à l'Amérique, c'est d'avoir, par l'exemple de sa démocratie, chassé de chez nous les belles manières d'autrefois, leur substituant une espèce de cordialité un peu trop facile et sans façons. Mais comment pourrait-on observer dans les rapports sociaux les formes exquises qui firent la renommée du XVIII[e] siècle dans une civilisation qui court comme la nôtre, au milieu d'hommes qui vivent entre le train, l'automobile et l'appareil téléphonique ? Chaque époque dirige ses efforts vers un but suprême qui est pour elle le plus important de tous. Il y eut des époques d'un esprit religieux ardent, qui aspirèrent par-dessus tout à répandre et à défendre la foi. Il y eut des époques qui ressentirent profondément l'ambition de la gloire et firent de grandes guerres. D'autres s'adonnèrent au culte des arts et des sciences. Notre civilisation vise surtout à l'exploitation intensive de toutes les richesses de la terre et à l'augmentation de sa puissance : nous jouissons de ses avantages, nous ne sommes pas disposés à renoncer aux chemins de fer et au télégraphe, nous ne voulons plus nous exposer à la famine qui a tant tourmenté les civilisations passées, nous jouissons de l'invraisemblable abondance actuelle, de notre liberté, et la discipline et la parcimonie de jadis ne nous tentent pas... Il faut donc nous résigner aussi, nous autres Européens, à payer le prix de tous

ces avantages et à vivre dans une époque où l'art ne pourra plus prospérer beaucoup, où la religion n'aura plus la force d'embraser trop de cœurs d'ardeurs mystiques, où la science ne sera plus cultivée sinon dans la mesure de son utilité pratique, dans la mesure où elle contribuera à rendre plus active et plus fructueuse l'exploitation des richesses naturelles. Car c'est là un phénomène visible partout en Europe : les études désintéressées baissent. Riche comme il l'est, le monde est aujourd'hui moins capable de rechercher la vérité pour le seul plaisir de faire progresser la connaissance qu'il ne l'était il y a deux siècles quand il était plus pauvre. Les savants même rêvent de transformer en richesses leurs découvertes scientifiques !

III

L'américanisation de l'Europe était donc, d'après ces considérations, un phénomène fatal. A partir du moment où elle avait aspiré à la richesse et à la puissance illimitées, l'Europe avait dû renoncer à beaucoup des trésors de son ancienne civilisation. Je m'arrêtai un instant à cette conclusion. Puis une crainte

m'assaillit. S'il en était ainsi, l'Europe n'est-elle pas fatalement destinée à s'américaniser de plus en plus dans l'avenir? Désormais les appétits et les ambitions de toutes les classes, même des plus nombreuses, sont déchaînés en Europe : depuis l'aristocratie jusqu'au plus obscur des paysans, tous veulent gagner, dépenser, amasser le plus qu'ils peuvent... Aucune puissance humaine ou divine ne peut se flatter de pouvoir faire remonter vers ses sources historiques cet immense torrent de cupidités et d'ambitions... L'Europe devra donc négliger toujours davantage les traditions de sa culture antique et désintéressée; elle devra s'efforcer d'imiter l'Amérique et de rivaliser avec elle dans la production rapide et abondante des richesses; et comme l'Amérique a, dans cette lutte, les avantages que lui donnent l'immensité de son territoire et l'absence de traditions trop nombreuses, l'Europe est appelée dans l'avenir à tomber de plus en plus bas. Le continent destiné dans la civilisation future à avoir la suprématie qu'a eu l'Europe, jusque vers la moitié du dix-neuvième siècle, sera l'Amérique...

Il ne manque pas de gens en Europe qui se plaisent à répéter de temps en temps cette prophétie qui résonne un peu lugubrement aux oreilles d'un Européen. Et pour un moment, moi aussi, en Amérique, en voyant à quel point l'esprit du progrès est envahissant, je me sentis

un peu découragé et porté à donner raison à ces prophéties qu'en Europe j'avais jusque-là toujours combattues. Oui, la culture en Europe était destinée à une décadence inévitable, devant l'invasion du progrès comme notre époque l'entend ; l'avenir appartenait à la quantité, aux nations maîtresses de vastes territoires et capables de produire rapidement des richesses considérables ; les forces idéales devaient perdre une grande partie de leur ancien empire sur le monde. Quand voilà que l'Amérique, l'Amérique elle-même, vient me donner la preuve que toute cette vieille culture représentée par l'Europe n'est pas toute destinée à périr, et que si l'Europe s'américanise, en revanche l'Amérique est entraînée par une force intérieure à s'européaniser. J'étais allé en Amérique, persuadé, moi aussi, comme tant d'autres Européens, que les Américains ne pensent qu'à faire de l'argent. Mais il fallut bien, une fois en Amérique, me convaincre qu'il n'est pas un pays en Europe qui dépense tant d'argent, tant d'efforts, tant de passion à fonder des musées, des écoles, des universités, et de nouvelles religions; à faire progresser au milieu de la civilisation des machines, en plein règne de la quantité, les arts, l'esprit religieux, les sciences désintéressées; à empêcher que ne se perde cet héritage intellectuel du passé dont l'Europe se désintéresse toujours plus, absorbée comme elle l'est

par le développement de ses industries et de son commerce. Si on admet — en hommage à l'histoire plutôt qu'au temps présent — que ce que l'Europe représente dans l'histoire du monde, c'est surtout la haute culture — arts, sciences, religions, philosophies, — il est incontestable que l'Amérique est en train de devenir européenne, qu'elle cherche, c'est-à-dire, à employer les immenses richesses accumulées par l'exploitation intensive de son territoire, au développement des arts, de la science et de l'esprit religieux. Ses efforts ne réussissent pas toujours, mais ils sont nombreux, intenses, tenaces. Je dirais même que si l'Amérique me paraît sur ce point mériter quelque reproche, c'est celui de ressentir pour la haute culture — pour l'art et la science surtout — une admiration si ardente qu'elle éteint parfois le sens critique et nuit au discernement de ce qui, dans le monde des choses idéales, est authentique ou falsification, de ce qui est or ou simili or...

On ne trouve, en effet, en aucun pays d'Europe une confiance aussi vive et aussi profonde dans la science que celle qu'on a en Amérique. L'Europe sait que la science fait de grandes choses et qu'elle est une grande force; mais l'Europe sait aussi que souvent elle promet ou laisse espérer plus qu'elle ne peut tenir... L'Amérique, non. Dans toutes les classes, en

haut et en bas, la foi de l'Américain en la science est illimitée; il n'est pas de merveille et de progrès qu'il ne s'attende à voir sortir du cabinet d'un savant. Les mouvements mystiques même, qui tendent à combattre la science, se décorent volontiers, en Amérique, de ce nom « science » qui a un sens et un éclat presque magiques. L'Amérique a le même enthousiasme universel pour l'art. On dirait qu'elle veut admirer tout ce qui peut être beau, dans tous les pays, dans toutes les époques, dans toutes les écoles. De même que toutes les architectures se retrouvent dans les rues de New-York, de même tous les arts qui, en tant de siècles, ont fleuri en Asie et en Europe, ont été transplantés dans le nouveau monde. Il semble que l'Amérique veuille goûter et comprendre toutes les beautés qu'a créées le passé : les littératures classiques comme les littératures contemporaines de l'Europe, la musique italienne comme la musique allemande, la sculpture grecque comme la peinture hollandaise, l'art décoratif japonais comme les styles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI. New-York, à ce point de vue, est la vraie Cosmopolis des arts.

Donc, tandis que l'Europe délaisse peu à peu son antique culture et ses grandes traditions pour construire des chemins de fer et des usines, pour fonder des banques et des entreprises commerciales, l'Amérique consacre les richesses

produites par l'exploitation intensive de son vaste continent à créer un art et une science. Comment s'explique ce contraste? « Snobisme de parvenus », disent les Européens en haussant les épaules. Qui connaît un peu l'Amérique et beaucoup la nature humaine ne saurait se contenter de cette explication trop facile. Sans doute, grâce aux machines, à l'Amérique, aux idées de liberté et de progrès, la quantité triomphe aujourd'hui dans le monde. Les hommes veulent avoir l'abondance... Mais peuvent-ils vouloir l'abondance seulement et augmenter indéfiniment la quantité des choses qu'ils possèdent? Observez un paysan qui vient s'établir à la ville, qui y devient ouvrier, pour gagner davantage... Que fait-il? Achète-t-il, avec le surcroît de ses gains, deux paires de souliers au lieu d'une ou deux habits au lieu d'un, de ces mêmes souliers et habits qu'il portait quand il était plus pauvre? Non, il adopte la tenue de la ville, il s'achète des souliers et des habits qu'il juge plus élégants, c'est-à-dire semblables, en apparence du moins, à ceux que portent les classes bourgeoises. Dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, les différences de costumes entre les hautes et les basses classes, jadis si grandes, disparaissent; et pourquoi? Parce que le peuple veut s'habiller comme les bourgeois, et l'industrie moderne n'épargne pas sa peine pour lui offrir le moyen de satisfaire ce désir à

peu de frais. En d'autres termes, les ouvriers veulent employer leurs gains à se procurer des habits qui soient ou qui leur semblent plus beaux que ceux qu'ils portaient auparavant, parce qu'avoir un vêtement plus beau est une joie plus grande que d'en avoir deux pareils à ceux qu'ils portaient quand ils étaient plus pauvres. En d'autres termes, la quantité fatigue vite et à un certain point l'homme a besoin de la convertir en qualité, de se servir de la richesse pour se procurer non plus un nombre supérieur de choses, mais des choses plus belles et meilleures. Sinon, la richesse est inutile.

Si ce besoin est vif et profond dans l'âme du peuple, combien plus fort il doit être dans les classes riches, disposant de si grands moyens! Un homme qui possède dix millions et un autre qui en possède cent ne peuvent manger dix ou cent fois plus que le modeste possesseur d'un unique million, ni habiter une maison dix ou cent fois plus grande, ni s'acheter dix ou cent chapeaux quand celui-ci en achète un. S'ils employaient ainsi leur fortune, on les traiterait de fous, et avec raison. Il ne leur reste donc qu'à essayer de se procurer, grâce à leur fortune plus considérable, des choses plus belles et meilleures, à convertir en somme leur richesse en beauté et en supériorité, à convertir la quantité en qualité. Il y a, il est vrai, des gens qui ne désirent la fortune que pour le plaisir de la

créer, qui sont indifférents aux jouissances qu'elle procure. Jamais peut-être de tels hommes n'ont été plus nombreux de nos jours, parmi les grands banquiers, industriels et commerçants qui dirigent le mouvement économique du monde moderne. Mais même aujourd'hui ces gens, qui aiment l'argent comme l'artiste aime son art, en soi et non pour les joies qu'il peut donner, sont une minorité. Et ils resteront minorité, car alors même que — hypothèse impossible — tous les hommes, se passionnant toujours plus, dans les hautes classes, pour les affaires de banque, pour le commerce et l'industrie, en viendraient à considérer la richesse comme une fin en soi et un moyen de prouver leur propre habileté, il y aurait toujours les femmes... A moins qu'on ne veuille aussi dans les classes riches que les femmes se jettent dans les affaires et se mettent à travailler, elles devront toujours considérer la richesse comme le moyen d'embellir la vie, de se procurer des joies plus choisies et des choses de qualité supérieure.

Car c'est là et non ailleurs, en effet, qu'il faut chercher l'origine du snobisme. Le snobisme est aujourd'hui une cible facile pour l'ironie. On a vite fait de se moquer de l'homme enrichi, qui, fût-ce au prix de sacrifices et d'humiliations, veut absolument fréquenter des maisons et des cercles qui lui étaient auparavant fermés, qui veut faire des voyages en automobile même

s'il y est malade, ou assister à l'Opéra même s'il s'y endort, parce qu'en faisant tout cela il est convaincu qu'il vit selon le code de la plus parfaite élégance. Mais s'il n'avait pas cette illusion, à quoi lui servirait sa fortune? Quel prix recevraient les fatigues et les dangers affrontés pour l'acquérir? Le snobisme n'est qu'un effort maladroit pour convertir la quantité en qualité auquel l'homme est poussé par l'augmentation même des richesses. Il n'y a jamais eu tant de snobisme qu'aujourd'hui, parce qu'il n'y a jamais eu tant de richesse.

Sans doute, le snobisme moderne est plein de grossières mystifications. Jamais il n'y a eu dans le monde autant de nouveaux riches, mal préparés à jouir des vrais raffinements de la vie, et destinés à être victimes de toutes les falsifications. Dans combien de maisons, et combien de fois, se répètent aujourd'hui les scènes du *Bourgeois gentilhomme!* Mais il y a aussi, — en Amérique comme en Europe, — des familles dont la fortune remonte à plusieurs générations, où la rage d'amasser des millions s'est un peu calmée et qui ont le loisir, le goût et la culture suffisante pour employer leurs richesses en faveur des activités les plus élevées de l'esprit. Ce sont ces familles américaines qui partout recherchent les œuvres d'art de l'Europe, qui fondent des écoles, des musées, qui font travailler les architectes, les peintres, les sculp-

teurs; ce sont elles qui, directement ou indirectement, poussent un nombre toujours croissant de jeunes gens à ne plus s'occuper de faire de l'argent et à se consacrer à ces travaux intellectuels desquels l'Europe semblait jusqu'à ces derniers temps avoir le monopole. Et c'est dans cette partie de la société américaine et en raison de ses tendances qu'on peut dire que l'Amérique se fait européenne.

L'Europe, donc, désirant vivre plus largement après des siècles de pénurie et d'effort, est en train de s'américaniser; elle sacrifie une partie de ses magnifiques traditions de haute culture pour apprendre de l'Amérique l'art de produire rapidement de nouvelles richesses. L'Amérique, au contraire, ayant accumulé, grâce à l'exploitation intensive de son territoire, des richesses immenses, s'européanise; c'est-à-dire qu'elle se tourne vers les arts, vers les sciences, vers les formes les plus élevées de la haute culture, au perfectionnement desquelles l'Europe a travaillé des siècles entiers. Mais ici il me semble entendre mon lecteur s'écrier : « N'est-il donc pas bien qu'il en soit ainsi? N'est-ce pas ainsi que se rétablira entre les deux mondes un équilibre merveilleux? Et n'est-ce pas la preuve que notre civilisation est la plus riche, la plus puissante, la plus équilibrée et la plus parfaite qu'il y ait jamais eu? L'Europe aurait-elle dû vivre dans la misère, ne s'occupant que de perfectionner la culture, et l'Amérique aurait-elle dû ne jamais penser à autre chose qu'à multiplier les richesses? »

Et certainement, si cet échange de richesses et de culture pouvait se faire d'un continent à l'autre aussi aisément qu'on en parle, notre époque serait vraiment une époque d'une félicité légendaire. Nous pourrions nous dire une surhumanité en comparaison des générations précédentes. Malheureusement, les difficultés sont plus grandes qu'il ne semble à première vue, ainsi que nous le verrons dans les prochaines études. Nous verrons qu'il est beaucoup plus facile à notre époque de produire de nouvelles richesses que de les employer à créer une civilisation élevée; et que c'est là le secret tourment dont l'Europe et l'Amérique sont travaillées, comme pour l'une et l'autre la grande énigme de l'avenir.

IV

LE PARADIS PERDU

I

Le vertigineux enrichissement de l'Amérique a eu, dans le monde entier, des effets nombreux et divers. Parmi ces effets, il faut compter l'augmentation du prix de toutes les antiquités. Des céramiques étrusques aux meubles français du xviiie siècle, des statues grecques aux peintures italiennes de toutes les époques, des statuettes de Tanagra aux broderies, aux dentelles, aux tapisseries, aux manuscrits, aux verreries, aux porcelaines, aux argenteries, tout le fonds artistique qui a échappé aux ravages du temps a triplé et quadruplé de valeur. Il n'y a pas en Europe beaucoup de placements financiers qui aient été aussi heureux dans la seconde moitié du xixe siècle que les antiquités.

On en pourrait donner bien des exemples. Tout le monde, même en Amérique, a entendu parler d'un couturier parisien qui, il y a une

trentaine d'années, s'était mis à collectionner des statues, des tableaux et des objets d'art du xviiie siècle français. Sa collection lui avait coûté environ trois millions ; vendue dernièrement à l'enchère, elle lui en a rapporté quatorze. Un autre exemple, bien que sur une plus petite échelle, est celui d'un journaliste italien, fort connu autrefois, qui vivait à Rome. Homme de goût et grand amateur de belles antiquités, il passait pour un étourdi, pour un artiste imprévoyant et un peu bohème, parce que, bien que marié et père de famille, il n'économisait rien et dépensait tout son argent chez les petits antiquaires, au Campo dei Fiori, en lampes, livres et toutes sortes d'objets anciens. Il mourut en effet, il y a une dizaine d'années, sans rien laisser aux siens qu'une maison bourrée d'antiquités. Mais la famille, qui ne partageait pas cette passion, trouva dans la vente de ces objets une véritable fortune, dont le revenu lui assura une vie aisée. Si le journaliste en question avait placé ses économies en actions et obligations, sa famille devrait aujourd'hui vivre beaucoup plus modestement.

Le fait est d'ailleurs si connu qu'il n'est guère besoin d'en donner des exemples. Interrogez n'importe quel antiquaire européen sur la cause de cette augmentation, il vous répondra sans hésiter : l'Amérique. Sur le marché des antiquités, comme dans tous les autres, l'Amé-

IV

LE PARADIS PERDU

I

Le vertigineux enrichissement de l'Amérique a eu, dans le monde entier, des effets nombreux et divers. Parmi ces effets, il faut compter l'augmentation du prix de toutes les antiquités. Des céramiques étrusques aux meubles français du XVIIIe siècle, des statues grecques aux peintures italiennes de toutes les époques, des statuettes de Tanagra aux broderies, aux dentelles, aux tapisseries, aux manuscrits, aux verreries, aux porcelaines, aux argenteries, tout le fonds artistique qui a échappé aux ravages du temps a triplé et quadruplé de valeur. Il n'y a pas en Europe beaucoup de placements financiers qui aient été aussi heureux dans la seconde moitié du XIXe siècle que les antiquités.

On en pourrait donner bien des exemples. Tout le monde, même en Amérique, a entendu parler d'un couturier parisien qui, il y a une

trentaine d'années, s'était mis à collectionner des statues, des tableaux et des objets d'art du XVIIIe siècle français. Sa collection lui avait coûté environ trois millions ; vendue dernièrement à l'enchère, elle lui en a rapporté quatorze. Un autre exemple, bien que sur une plus petite échelle, est celui d'un journaliste italien, fort connu autrefois, qui vivait à Rome. Homme de goût et grand amateur de belles antiquités, il passait pour un étourdi, pour un artiste imprévoyant et un peu bohème, parce que, bien que marié et père de famille, il n'économisait rien et dépensait tout son argent chez les petits antiquaires, au Campo dei Fiori, en lampes, livres et toutes sortes d'objets anciens. Il mourut en effet, il y a une dizaine d'années, sans rien laisser aux siens qu'une maison bourrée d'antiquités. Mais la famille, qui ne partageait pas cette passion, trouva dans la vente de ces objets une véritable fortune, dont le revenu lui assura une vie aisée. Si le journaliste en question avait placé ses économies en actions et obligations, sa famille devrait aujourd'hui vivre beaucoup plus modestement.

Le fait est d'ailleurs si connu qu'il n'est guère besoin d'en donner des exemples. Interrogez n'importe quel antiquaire européen sur la cause de cette augmentation, il vous répondra sans hésiter : l'Amérique. Sur le marché des antiquités, comme dans tous les autres, l'Amé-

rique s'est précipitée depuis trente ans avec son activité fiévreuse et de toute la force de sa fortune récente. Ceux qui ont des antiquités à vendre s'en réjouissent fort; d'autres se plaignent, déplorant que l'Europe est en train de se vider de ses trésors en faveur du nouveau monde; mais la plupart sourient, contents de pouvoir se moquer encore une fois de l'incurable snobisme américain. Ce snobisme est en effet une des cibles préférées des sarcasmes du vieux monde. L'Europe accuse volontiers les Américains d'aimer les objets antiques, parce qu'ils sont rares et chers; de se les disputer à coups de dollars pour prouver leur richesse, sans savoir les juger, ni les apprécier à leur juste valeur, car enfin dans les choses antiques aussi il en est de belles et de laides, de plus belles et de moins belles. L'accusation est inepte et repose sur une légende, car en Amérique aussi il y a des personnes — et elles sont nombreuses — qui savent discerner et acquérir les belles antiquités. Que de merveilleuses céramiques d'Extrême-Orient, que de superbes meubles français du XVIIIe siècle, que de splendides dentelles, que de vitraux et de belles boiseries anciennes, il m'est arrivé de trouver en Amérique — non sans quelque mélancolie !

Pourtant dans ce reproche, qui sous sa forme courante est injuste, il y a une part de vérité : mais elle ne s'applique pas exclusivement à l'Amérique. Il est indiscutable que les maisons des gens riches, en Europe comme en Amérique, sont pleines de beaux objets anciens; mais il est aussi indiscutable que très souvent les objets sont trop nombreux et trop disparates, de sorte qu'ils ne forment pas un ensemble. Ils arrivent là, provenant de tous les coins du globe et de toutes les époques de la Grèce antique et de la Chine du siècle dernier, du moyen âge italien ou de la Perse contemporaine, comme dans un petit musée qui recueille tout ce qui est ancien. Le mobilier et la décoration modernes qui encadrent ces objets ont par conséquent l'air d'être la vitrine où ces merveilles d'une autre époque sont exposées, au lieu d'être, comme il serait plus logique et comme elles étaient autrefois, le décor principal dont quelque bel objet ancien formerait l'ornement et le complément approprié. Il y a donc eu une inversion de l'ordre naturel des choses. Mais cette inversion serait inexplicable si notre époque n'était pas persuadée, plus ou moins consciemment, que les choses anciennes sont nécessairement plus belles que les modernes. Nous subordonnons, dans la décoration, le moderne à l'ancien, nous faisons pour ainsi dire de celui-là l'instrument de celui-ci, parce que nous pensons que les choses anciennes doivent être toujours plus belles que les modernes.

L'antique, en somme, en Europe comme en

Amérique, fait prime en art par le seul fait qu'il est antique. Ce préjugé peut sembler étrange, à une époque et dans un pays possédés d'une telle passion de modernité, dès qu'on sort du champ artistique. Ne pas être moderne est la plus grande critique qu'on puisse faire d'une chose aujourd'hui dans les deux continents : d'où provient donc la défiance subite qu'excite le moderne en art, non seulement dans la vieille Europe, mais encore et plus particulièrement peut-être dans la jeune Amérique ? Que de chefs-d'œuvre on aurait pu payer, que de peintres, de sculpteurs, d'architectes de génie, on aurait pu rétribuer royalement avec la moitié des sommes qui ont été dépensées à quadrupler, sextupler la valeur des antiquités d'Europe, d'Asie ou d'Afrique ! Pourquoi alors ne sont-ce pas les artistes vivants qui ont profité de cet enrichissement formidable du monde ? Ce sont les morts, les arts anciens. Comment s'explique cette contradiction ? Serait-elle un legs et une survivance du passé ? Pendant tant de siècles, on a appris aux hommes à considérer les choses antiques comme meilleures que les choses modernes ! Nous avons, sur bien des points, vaincu ce préjugé séculaire : mais notre attachement à l'antique en matière artistique serait-il, par hasard, le dernier vestige, et le plus tenace, de ce sentiment, destiné lui aussi à disparaître ?

II

Il y a des gens qui le pensent et ils sont nombreux surtout en Allemagne. Le futurisme est l'expression de la doctrine qu'on pourrait appeler le modernisme de l'art. Mais il est facile de démontrer la faiblesse de cette explication. Le monde moderne a su détruire tant de choses anciennes, qui pourtant étaient défendues par des canons et des baïonnettes, au prix de torrents de sang : pourquoi aurait-il été saisi tout à coup par ce sentiment de respect superstitieux de l'antique, justement dans l'art, où il n'y avait aucune force pour le défendre ? N'accusons pas l'esprit pratique et mercantile de notre époque : nombre de palais et de beaux tableaux que nous admirons en Italie ont été faits sur la commande de marchands, non moins pratiques et âpres au gain que les banquiers modernes. La raison est bien plus profonde. La civilisation moderne a pu, avec les chemins de fer, la télégraphie, le bateau à vapeur, conquérir toute la terre ; elle a pu soumettre en moins de cinquante ans des continents entiers comme l'Amérique du Nord ; elle a pu créer ses fabuleuses richesses ; elle a pu atteindre à sa puissance actuelle, parce qu'elle a appris, en

détruisant tant de vieilles traditions, à faire toujours du nouveau et à faire vite. L'esprit d'innovation infatigable et la rapidité d'exécution furent les deux armes qui ont donné à notre civilisation la victoire dans sa lutte contre la nature et contre les autres civilisations plus conservatrices et plus lentes. Mais les qualités nécessaires pour exceller dans les arts sont précisément les deux qualités contraires : l'esprit de tradition et la lenteur laborieuse.

Les hommes modernes, saisis du vertige qui nous entraîne tous, l'ont peut-être oublié ; mais qui connaît l'histoire ne peut l'ignorer. Pour créer un art vraiment digne de ce nom, la sculpture grecque, la peinture italienne, l'art décoratif français du XVIII[e] siècle, — les énormes capitaux dont nous disposons ne servent à rien et pas davantage les sciences, la vapeur et l'électricité. Il ne faut jamais l'oublier : les peuples et les générations qui ont créé les arts les plus célèbres, les arts dont ce qui reste fait encore notre joie, étaient, relativement à nous, pauvres et ignorants. Ce qu'il faut, pour créer et pour amener un art à son plein développement, c'est que des générations d'artistes apprennent à bien travailler et des générations d'amateurs à comprendre et à apprécier ; il faut donc un esprit de tradition et de discipline esthétique grâce auquel le public laisse aux artistes le temps nécessaire pour perfectionner leurs arts dans

leurs moindres détails, et l'artiste apprend à connaître les exigences légitimes du public pour qui il travaille et s'efforce de les satisfaire en y adaptant son œuvre.

Mais qui ne voit combien ces deux conditions sont devenues aujourd'hui presque entièrement irréalisables ? Dans la gigantesque mêlée du monde moderne, les races, les cultures, les populations se confondent sans cesse ; les générations se succèdent ayant chacune le propos délibéré non de continuer ce qu'a fait la génération précédente, mais le contraire ; les vieilles traditions se perdent sans qu'aucune tradition nouvelle se forme, ni puisse se former : c'est un déplacement général et perpétuel ; les fils ne suivent presque jamais la carrière de leurs pères ; bien peu de nous meurent là où ils sont nés. La société moderne est agitée par un processus continu de renouvellement, qui est la raison profonde de son énergie et de son activité, mais qui est aussi la raison de son impuissance artistique. Dans cette mobilité incessante des corps, des volontés, des idées ; parmi tous ces changements des tendances, des goûts, des jugements, l'art se trouve désorienté ; il reste seul hésitant, seul timide dans le siècle de toutes les audaces. Public et artistes, au lieu de s'entr'aider, se troublent réciproquement. Le public ne sait pas ce qu'il veut ; il n'a plus d'étalon de mesure pour juger ; il est devenu hésitant, timide,

défiant, craignant toujours de prendre un chef-d'œuvre pour une mystification ou une mystification pour un chef-d'œuvre. Cette incertitude des goûts et des désirs du public influe à son tour sur les artistes. Quand le sculpteur, le musicien, le poète tâchent de deviner les goûts et les inclinations du public pour y trouver l'indication qui soutenait jadis les artistes et les guidait dans leurs créations, ils trouvent un public prêt à tout admirer, mais n'ayant aucun désir particulièrement vif. L'artiste est donc libre, mais d'une liberté qui l'embarrasse et le paralyse. Dans ces conditions, les habiles apprennent vite l'art d'exploiter les incertitudes et les inexpériences du public pour se procurer la fortune et les honneurs ; les fous et les charlatans, celle de l'épater par des nouveautés extravagantes. Il y a naturellement encore des artistes sérieux et consciencieux, mais chacun prétend inventer ses propres formules et les imposer, comme les seules vraies, les seules fécondes et dignes d'admiration. Comment juger et choisir entre tant de tentatives, de nouveautés, de théories, de principes différents ? Complètement désorienté au milieu de toutes ces opinions, de toutes ces tentatives, le public se tourne de plus en plus vers l'antiquité ; il sent confusément que les époques passées ont pu être inférieures à la nôtre, pour tout le reste, mais qu'en art elles lui furent supérieures ; qu'une œuvre d'art,

pourvu qu'elle date au moins d'un siècle, pourra être plus ou moins belle, mais qu'elle sera sérieuse, conçue et exécutée en bonne foi ; qu'elle n'a pas été destinée à mystifier, sous prétexte de modernisme, un public trop ingénu.

III

Les Européens ont donc tort de sourire de la passion des Américains pour les antiquités. Cette passion a la même origine au delà comme en deçà de l'Atlantique. En matière d'arts, notre civilisation est destinée à rester inférieure aux civilisations antiques, qu'elle a éclipsées par sa science, par sa puissance, par ses richesses. C'est pour cela que la valeur de l'antique augmente tellement dans le domaine de l'art en ce siècle de modernité à outrance. Nous pouvons d'ailleurs l'avouer sans honte. N'est-il pas vrai que les civilisations et les époques, aussi bien que les individus, ne peuvent tout avoir et tout faire ? La part qui nous est donnée des biens de la terre est si grande, que nous pouvons nous consoler de ce qui nous manque. Celui qui raisonnerait ainsi pourrait passer pour un sage. Il y a en effet beaucoup de sages, aujourd'hui, dans le monde.

Mais cette sagesse veut résoudre trop rapidement un problème fort compliqué. La faiblesse artistique de notre époque est un fait plus important qu'il ne paraît dès l'abord; car elle rend impossible l'équilibre entre la vieille culture européenne et l'esprit du progrès moderne — cet équilibre qui aurait produit la plus brillante civilisation de l'histoire — aussi longtemps du moins que les conditions du monde resteront ce qu'elles sont. L'Amérique pourra continuer à s'européaniser et l'Europe à s'américaniser comme elles le font; mais cet échange d'influences ne se bornera pas à accroître les richesses de l'Europe et la culture de l'Amérique : il créera dans les deux mondes un malaise croissant que rien ne pourra dissiper et qui préparera des crises futures.

En effet, plus les hautes classes américaines subiront l'influence de la vieille culture européenne, plus augmentera leur goût, leur admiration, leur désir de cette beauté que les civilisations passées surent créer avec tant de profusion et de perfection. Plus aussi elles auront la sensation de notre infériorité artistique et la persuasion que, parmi les trésors de la vie, il en est un dont nous ne pouvons plus jouir que grâce à ce que le passé nous a laissé. Chaque tableau, chaque statue qui passe l'Océan et pénètre en Amérique; chaque musée qui s'ouvre au public dans le nouveau monde; chaque livre d'histoire de l'art qu'on imprime, tout ce qui, en un mot, met l'esprit de l'Amérique en contact avec les chefs-d'œuvre de l'art européen d'autrefois et les lui fait connaître et admirer, lui fait sentir en même temps l'infériorité de notre époque et lui révèle le Paradis perdu de la Beauté, autour des portes closes duquel nous sommes condamnés à rôder en vain. Par le processus inverse, à mesure que l'esprit du progrès moderne pénètre en Europe, il détache toujours plus le vieux monde de son passé et il irrite ainsi, désoriente et dégoûte les classes qui ont la culture suffisante pour connaître et aimer la beauté des arts anciens. Chaque dix ans, il nous semble que ce passé s'éloigne d'un siècle et que nous nous aventurons dans un monde nouveau, où les richesses, le savoir et notre pouvoir sur la nature augmenteront sans cesse, mais qui sera laid, inharmonieux et vulgaire. Il y a beaucoup d'Américains qui ne parviennent pas à comprendre la cause des sourdes antipathies que l'Europe garde contre l'Amérique, laquelle pourtant ne lui a jamais fait aucun mal, du moins directement. Mais la cause réelle de cette antipathie se trouve dans la décadence artistique qui accompagne toujours le développement de la civilisation moderne. Cette civilisation n'est pas l'œuvre exclusive de l'Amérique, mais de l'Amérique et de l'Europe réunies ; elles ont donc toutes deux la responsabilité de cette décadence;

mais les Européens aiment souvent à faire de l'Amérique le symbole de la civilisation des chemins de fer, de la vapeur, de l'électricité, des grandes affaires et des grandes industries, et ils déversent volontiers sur elle la mauvaise humeur accumulée par tout ce que cette civilisation, pleine de bien et de mal, leur cause de froissements et de peine.

Il y a, en somme, une contradiction insoluble entre le progrès, tel que le comprend notre époque, le progrès « américain » ainsi que beaucoup le nomment, et l'art; comme il y a une contradiction entre le progrès moderne et beaucoup des idéals de perfection morale que les générations passées vénéraient. Les masses et même la plus grande partie des élites n'ont pas encore perçu ces contradictions, tant est grande la confusion dans laquelle nous vivons et si violent est l'ébranlement que cette civilisation a communiqué à tout le globe; mais elle se fera sentir de plus en plus, de génération en génération, à mesure que le premier appétit de richesses se calmera dans bien des familles et que se développera chez elles le désir de « convertir la quantité en qualité »; à mesure que l'Amérique s'éprendra des beautés historiques de l'ancien monde et que l'Europe apprendra du nouveau à multiplier ses richesses. Au malaise provoqué par cette contradiction, il n'est pas de remède pour notre civilisation : l'accroissement

de la richesse et de la culture augmentera encore notre tourment, et les peuples et les classes le sentiront d'autant plus qu'ils seront plus riches et plus cultivés. Un jour viendra peut-être où l'Amérique en souffrira plus vivement que bien des peuples d'Europe, et les hautes classes bien plus que les classes populaires. Celles-ci sont même les seules qui probablement ne s'en apercevront pas et qui pourront, dans la civilisation moderne, se trouver aussi satisfaites qu'on peut l'être ici-bas.

L'Histoire réserve souvent d'étranges surprises. La civilisation des machines sembla d'abord devoir être l'enfer des classes ouvrières et le paradis des classes supérieures. Pendant bien des années, généralisant les inconvénients du début, le socialisme prétendit démontrer que la grande industrie allait enrichir démesurément une petite oligarchie et réduire à la misère les masses; qu'une nouvelle féodalité de capitalistes, plus féroces que les barons du moyen âge, allait accaparer tous les biens de la terre. Et voici qu'un siècle plus tard, nous constatons que cette civilisation ne satisfait vraiment tout à fait que les ouvriers, parce que seuls ils s'en accommodent sous le double rapport de la quantité et de la qualité. Elle leur procure un bien-être dont une très petite partie du peuple pouvait seule jouir auparavant; et en même temps elle leur permet un luxe qui contente largement

leur sentiment esthétique encore simple et rudimentaire. Nous pouvons sourire, nous, en voyant dans une maison d'ouvrier des glaces et des pendules, lourdes imitations des chefs-d'œuvre du style Louis XV et Louis XVI, abominablement façonnées par quelque fabrique allemande, ou de ces tapis grossiers que l'Europe a déplorablement copiés des beaux modèles turcs et persans, en substituant aux doigts habiles et délicats les dents de fer des machines et aux couleurs végétales brillantes et indélébiles les anilines mauvais teint. Mais l'ouvrier, lui, ignore les incomparables modèles dont il achète les laides contrefaçons, et comme tout jugement esthétique naît d'une comparaison, les contrefaçons représentent pour lui la perfection même. Les classes supérieures, au contraire, ont dû à cette civilisation une richesse considérable et fastueuse, telle qu'aucune époque n'avait conçu la pareille, mais elles ont perdu la possibilité d'en jouir. Les richesses, aujourd'hui, deviennent d'autant plus inutiles qu'elles augmentent davantage : un milliardaire ne peut meubler sa maison, porter des habits ou se procurer des objets cent fois meilleurs que ceux que peut avoir un simple millionnaire. Les artistes capables de créer de telles merveilles n'existent plus. Les grandes fortunes en sont donc réduites à se disputer à des prix fabuleux les restes de la beauté passée; mais ces restes

ne sont pas en assez grand nombre pour rassasier les besoins d'art et de beauté qui croissent avec la richesse et la culture et rendent plus sensibles encore la décadence artistique de notre époque, la vulgarité de ses productions, à de rares exceptions près.

IV

« Après tout, dira-t-on, ce tourment n'est pas bien grave, et les hommes trouveront facilement le moyen de s'en consoler. Notre époque offre aux classes supérieures bien des compensations à la laideur du monde moderne. Une seule de ces compensations suffirait à contenter les plus exigeants : cette sorte d'ubiquité dont elles jouissent par le corps et par l'esprit grâce aux prodigieuses inventions du génie moderne. Les classes riches ne peuvent-elles, grâce à leur argent, se déplacer d'un continent à l'autre, voyager, trafiquer, avoir des relations et recevoir des nouvelles de toutes les parties du monde, connaître les beautés naturelles et artistiques les plus lointaines et les plus cachées, vivre, en somme, sur tout le globe terrestre? Un homme riche aujourd'hui peut se croire un

demi-dieu par comparaison avec les hommes d'il y a deux siècles, grâce à la puissance qu'il lui est permis d'exercer, par son argent, sur les forces de la nature; grâce à la facilité avec laquelle il peut se soustraire à la tyrannie de l'espace et du temps. L'ivresse de cette puissance ne vaut-elle pas le plaisir que pouvaient procurer à nos aïeux les œuvres de Phidias, de Michel-Ange, de Raphaël, de Houdon? »

Certes, l'ivresse de notre puissance nous étourdit; et elle nous aide à supporter avec plus de patience l'absence de cet autre bien. Mais c'est une compensation de nature provisoire, comme du reste le sont toutes les compensations. On ne peut détruire définitivement un besoin de la nature humaine. Il y a actuellement dans le monde quelque tendance à considérer l'art comme un luxe, auquel on ne songe qu'aux heures d'oisiveté. On lui oppose ce qu'on appelle les réalités pratiques et sérieuses de la vie : l'industrie, le commerce, les inventions, les affaires, les richesses. Mais ceux qui pensent ainsi oublient que la sculpture de Phidias et la peinture de Raphaël firent leur apparition bien avant la machine à vapeur ou la pile électrique. Voudrions-nous conclure de ce fait que « l'histoire s'est trompée jusqu'à la découverte de l'Amérique » ? Que si les hommes avaient eu le sens commun, ils auraient commencé par inventer les machines et développer les sciences

et n'auraient créé et développé les arts qu'ensuite? Mais alors même que nous voudrions soutenir cette thèse paradoxale, un fait d'observation courante suffirait à démontrer que la beauté n'est pas un luxe, un caprice de désœuvrés; qu'elle est au contraire un besoin primordial, universel, indestructible. Ne voyons-nous pas, tous les jours, en pleine civilisation moderne, l'ouvrier et le paysan chercher, à peine ont-ils un peu d'argent, à embellir leurs maisons et leurs costumes d'ornements qui, tout grossiers qu'ils soient, leur semblent beaux et pour lesquels ils dépensent une partie de l'argent qu'ils ont? N'avons-nous pas remarqué qu'un des mérites de la civilisation moderne est de satisfaire les besoins esthétiques des masses? Comment ce même besoin — mais plus intense et plus raffiné — ne serait-il pas éprouvé par ceux à qui l'intelligence et l'énergie — ou la faveur du destin — ont permis d'amasser une fortune considérable, leur donnant le moyen d'acquérir les jouissances et les biens de la vie?

Non : l'impuissance artistique de la civilisation moderne est un fait autrement grave que ne l'ont révélé jusqu'ici les premiers effets qui commencent à s'en manifester. Les hautes classes d'Europe et d'Amérique ne pourront vivre indéfiniment, reconnaissant que le monde où elles se trouvent est laid, grossier, en décadence sur les civilisations précédentes, augmen-

tant par l'étude l'acuité de ce sentiment d'infériorité, et se contentant pour y échapper d'étendre leur domination sur la terre et d'accumuler des richesses nouvelles. Ce serait là un état de déséquilibre moral, et le déséquilibre moral, pas plus que le déséquilibre physique, ne saurait se prolonger indéfiniment. Ou bien notre civilisation rabaissera ses aspirations au niveau de la médiocrité dont elle est capable, et détruira en elle le souvenir et le regret de ces civilisations antiques qui surent créer tant de beauté, ou elle devra se mettre en mesure de satisfaire non seulement aux besoins esthétiques des masses, mais encore à ceux des milieux supérieurs. La première supposition paraît improbable, ou du moins aucun homme cultivé ne voudra en admettre la possibilité. Elle signifierait un retour à la barbarie, la fin de trop de traditions, de trop de travaux qui ont été et sont encore un élément indispensable de raffinement moral et intellectuel. Reste donc l'autre hypothèse : que notre civilisation se décide un jour à faire un effort pour créer des arts qui soient siens et qui puissent soutenir la comparaison avec les arts du passé.

Mais la tâche est ardue. Nous l'avons vu plus haut : un art a besoin pour être créé et se perfectionner d'un esprit de tradition et de discipline. Tenter, de nos jours, de redonner vie et vigueur à l'esprit de tradition et de discipline,

même dans la stricte mesure indispensable au progrès de l'art, est une entreprise dont la difficulté se passe de longues démonstrations. Ce sera impossible sans une profonde réforme intellectuelle et morale qui changera bien des choses, outre l'originalité et la puissance des arts aujourd'hui tombés et languissants. La lutte entre le progrès moderne et l'art pourrait donc bien être un phénomène d'une importance encore insoupçonnée ; un phénomène auquel pourraient être dues peu à peu des transformations encore incalculables.

V

AU DELA DE TOUTES LES LIMITES : LE PROBLÈME SUPRÊME

I

Pendant des siècles notre civilisation était restée cantonnée dans le bassin de la Méditerranée. Elle ne connaissait qu'une petite partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique; aucune curiosité ne la poussait à chercher jusqu'où pouvait s'étendre notre globe, par terre ou par mer, au delà des vagues frontières où s'arrêtait son effort.

Cette toute petite partie de l'univers suffisait aux ambitions de nos ancêtres, qui n'étaient pourtant dénués ni d'intelligence ni d'activité. Confinés dans cet étroit espace, réduits aux seules ressources qu'ils pouvaient y trouver, ils surent créer des arts, des littératures, des philosophies, des États, des lois et des religions.

Beaucoup de ce qu'ils ont créé subsiste encore, et nous y avons recours, nous, leur postérité lointaine, pour mettre un peu de beauté et maintenir un peu d'ordre dans le monde où nous vivons.

Mais entre le xve et le xvie siècle un grand changement commença à se produire dans l'histoire de l'Europe. Le besoin d'arriver aux Indes par la route de l'Atlantique poussa nos aïeux à explorer les mers. Peu à peu les explorations devinrent le souci principal des gouvernements, la passion du public et l'occupation d'un grand nombre de gens, qui se firent presque une profession de ces voyages audacieux. Et un beau jour, un grand jour, il arriva que le plus hardi et le plus fortuné de ces explorateurs de l'Atlantique découvrit l'Amérique. Au milieu de l'océan s'étendait un continent immense, qui allait de l'une à l'autre hémisphère, sous tous les climats et toutes les latitudes, et qui n'était, dans presque aucune de ses parties, que peu ou pas habité. C'est alors que nos pères comprirent combien la terre était vaste et riche et combien était, en comparaison, petit et pauvre le monde méditerranéen où ils avaient vécu tant de siècles. Et c'est alors qu'ils commencèrent à franchir les limites entre lesquelles ils s'étaient si longtemps renfermés, rêvant d'envahir le monde et de le conquérir.

Mais ce ne fut pas seulement des colonnes

d'Hercule, cette limite géographique du monde antique, qu'ils commencèrent à sortir. Bientôt ils franchirent aussi les limites morales et intellectuelles qui avaient jusqu'alors circonscrit leur pensée et leur action. A mesure que l'antique civilisation méditerranéenne, transportée dans le monde nouveau, y trouve un champ d'expansion beaucoup plus large, en Europe des mouvements politiques, économiques, intellectuels, religieux se succèdent sans interruption, qui détruisent des lois, des traditions, et presque tous les éléments de l'ancienne discipline; qui, en d'autres termes, renversent les limites assignées autrefois à la pensée, au sentiment et à la volonté de l'homme. Les plus importants de ces mouvements sont la Réforme, les systèmes philosophiques des XVII[e] et XVIII[e] siècles, les progrès de la science, la Révolution française et ses guerres, les débuts et le développement de la grande industrie, le triomphe des idées démocratiques. Peu à peu, tandis que l'aspect de la terre se modifie, une grande transformation s'accomplit dans l'antique civilisation chrétienne de l'Europe, qui, d'autoritaire et traditionnaliste, devient libre et progressiste. La religion, restée durant des siècles une forte discipline morale, hérissée de renoncements, de scrupules, de règles, de préceptes, de cérémonies et de rites, devient une sorte de libre contemplation de la Divinité,

laissée à l'arbitre de chaque conscience. Chacun devient son propre prêtre. Le cérémonial social, qui avait été longtemps si compliqué et si tyrannique, se simplifie de plus en plus, de manière à ne plus gêner l'individu dans ses mouvements et dans ses activités. L'État, qui jadis, avec la religion, surveillait jalousement les mœurs et la vie de tous ses sujets, laisse une liberté de plus en plus large aux citoyens. Désormais, à condition de fournir à la société sa part personnelle de travail quotidien, de se soumettre docilement à la discipline politique et économique imposée par l'époque, chacun est libre de vivre et de penser comme il lui plaît. Autrefois des lois sévères réglaient le luxe et les plaisirs des hommes : chaque classe sociale était obligée de ne dépenser son argent que conformément à ces lois; il y avait des moments de l'année où il était interdit de s'amuser; et même, quand c'était permis, les lois étaient là pour empêcher que le plaisir ne dégénérât par trop en excès. Maintenant toute l'année peut être fête et carnaval : il suffit d'avoir de l'argent à dépenser.

En même temps que la liberté des plaisirs, les hommes ont acquis une liberté de vice, qui scandaliserait nos pères s'ils revenaient ici-bas. Toutes les autorités s'affaiblissent; le peuple discute librement les lois et s'habitue à l'idée que le gouvernement n'est pas son maître, mais

son serviteur; les fils apprennent vite à se soustraire à l'autorité paternelle; chaque génération croit en savoir plus long que la génération précédente et compte pour zéro les expériences de celle-ci. Peu à peu les traditions perdent leur vertu et les académies leur prestige. Chacun pense à son gré dans les questions religieuses, artistiques, politiques et morales; chacun est libre de régler sa conduite à ses risques et périls, comme bon lui semble, n'ayant plus à respecter que les restrictions édictées par les lois, et qui ne sont ni nombreuses ni, le plus souvent, trop gênantes.

Quelle est la raison profonde de ce double mouvement simultané? Pourquoi depuis quatre cents ans la vieille civilisation chrétienne de l'Europe n'a-t-elle cessé en même temps de renverser les anciennes limites matérielles et les anciennes limites idéales? Pourquoi se lance-t-elle vers la conquête des nouveaux continents et détruit-elle en même temps chez elle presque toutes les antiques disciplines? Parce que, pendant ces quatre siècles, l'homme a peu à peu découvert que la terre était beaucoup plus vaste et beaucoup plus riche qu'il ne le croyait; qu'elle contenait, aussi bien dans la vieille Europe que dans la jeune Amérique, plus de trésors qu'il n'en avait jamais rêvé; et qu'il pouvait créer des instruments avec lesquels s'en emparer rapidement. Plus il se sent en mesure de dérober à la nature

ses immenses trésors, plus s'allume et s'alimente, de génération en génération, en Europe, en Amérique, dans toutes les classes, un désir de richesse et une ambition de puissance, tel que le monde n'en avait encore jamais vu. Mais pour satisfaire ce désir et cette ambition, il était nécessaire de briser beaucoup des liens, religieux, moraux, esthétiques, politiques, qui enchaînaient l'énergie et l'initiative de nos ancêtres. Comment tant de millions d'hommes auraient-ils pu émigrer en Amérique, si l'esprit de tradition ne s'était pas affaibli en Europe, si tous avaient continué à penser, comme autrefois, que le plus grand bonheur d'un homme consiste à être enterré dans l'église où il a été baptisé? Il y a des personnes aujourd'hui qui déplorent que dans toutes les églises chrétiennes les rites et les cérémonies aient peu à peu perdu de leur rigueur, tout en se simplifiant; il en est d'autres qui déplorent que le cérémonial mondain et l'étiquette disparaissent. Mais des hommes qui doivent travailler, voyager, courir, comme nous le faisons à présent, ne seraient-ils pas intolérablement gênés par des rites qui occuperaient une trop grande partie de leur temps et par une étiquette compliquée comme celle qui est encore en vigueur dans les pays orientaux, où une partie de la journée se passe en compliments et en cérémonies? Les Européens se moquent souvent de l'architecture de New-York; et je confesse

qu'elle m'a semblé plutôt bizarre, à moi aussi; mais l'énorme cité aurait-elle pu se développer et se renouveler aussi rapidement pendant le siècle dernier, héberger les multitudes sans fin qui s'y sont rendues de tous les coins du monde, si les architectes avaient voulu observer les règles de leurs grands maîtres du XVI[e] siècle, qui mettaient à construire un palais ou une église plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour construire une ville entière?

La société moderne, comparée à celles qui la précédèrent, peut sembler, sous bien des rapports, et elle l'est en effet, laide, grossière et brutale; sinon vraiment athée et impie, du moins frivole et superficielle dans les choses de la religion et, à certains égards, moralement relâchée, sinon tout à fait dépravée. Mais cette espèce de désordre, que tant de gens déplorent, n'est qu'une conséquence de l'élan de notre énergie à la conquête du monde et de la nature. Une société ne peut créer, raffiner, perfectionner des arts, des traditions d'élégance et de vie mondaine, une morale et une religion, qu'à condition de se recueillir, de se replier sur soi-même, de se limiter dans une certaine mesure, de sacrifier ses autres ambitions et aspirations. Une civilisation dont l'aspiration suprême est d'étendre, dans le moins de temps possible et le plus qu'elle peut, son empire sur la terre, de dépasser toutes les limites que la nature cherche

à opposer aux ambitions inquiètes et à l'énergie de l'homme, doit nécessairement sacrifier la beauté, le raffinement, les élégances, les subtilités morales à la rapidité, à la force, à l'activité, à l'audace. La découverte et le développement des pays nouveaux, les progrès merveilleux de l'Amérique, les découvertes de la science, le perfectionnement des machines, les idées de liberté triomphant à travers les révolutions politiques, les changements des mœurs, l'affaiblissement de l'esprit d'autorité, la disparition de tant de limites qui entravaient jadis l'activité des hommes, ce sont là des phénomènes tous étroitement et indissolublement liés entre eux.

II

« Et ce sont des phénomènes qui font à eux tous la grandeur et la gloire du monde moderne — pensent bien des gens. Nous avons la puissance, la richesse, le savoir et la liberté : les quatre biens que nos pères ne connurent pas ou ne connurent que mal. De quoi donc nous plaindrions-nous? » C'est aussi une opinion très répandue que le plus précieux de tous ces biens, plus précieux que la richesse, que la puissance,

que le savoir, c'est la liberté. Si nous devons ne pas regretter le passé, c'est surtout parce que nous avons brisé les chaînes dont nos ancêtres étaient chargés. « Y a-t-il pour l'homme — répète-t-on souvent — une joie supérieure à celle de pouvoir penser, sentir et agir en suivant sa conscience, au lieu de devoir se soumettre à une volonté étrangère, que ce soit une loi, une tradition, une église? Le monde moderne est donc bien le plus grand et le plus heureux qu'il y ait jamais eu. »

De plus en plus, notre époque semble se plaire à cette conception optimiste de son activité et de son rôle. Et elle semble avoir raison en partie, mais en partie seulement. Car dans l'ivresse de notre triomphe et des richesses que nous avons conquises, nous paraissons ne pas nous apercevoir que cette civilisation sans limites se laisse peu à peu entraîner par son énergie à des excès qui pourraient bien, au mépris de tous les efforts passés, nous ramener à un état de barbarie. L'élan qui a brisé tant de liens anciens est grand; mais le danger est qu'il soit trop grand et qu'il dépasse le but.

Nous avons vu plus haut qu'au nombre des limites que la civilisation moderne a écartées, il faut compter celles que les civilisations antérieures avaient opposées au luxe. Comme les idées des hommes ont changé sur ce point! Pendant des siècles, la simplicité et l'austérité

avaient été les vertus des saints et des héros. Le christianisme en était arrivé à glorifier la pauvreté. L'homme, en augmentant ses besoins, ne faisait — disait-on — qu'accroître le nombre de ses maîtres et de ses tyrans, que multiplier les causes de douleur et les occasions de péché. Plus il savait vivre simplement, plus il était libre, fort, heureux et agréable à Dieu. Dans les temps anciens et jusqu'à la Révolution française, la religion, les lois, les traditions s'appliquaient à limiter les désirs humains; c'étaient des limites qui surgissaient de toutes parts et si étroites qu'elles ne furent pas une des moindres souffrances des générations qui durent s'y soumettre. C'est pourquoi nous les avons brisées. Mais qu'est-il advenu? Que l'étalon de mesure pour distinguer l'usage raisonnable du gaspillage insensé, le besoin légitime de l'abus, vient à nous manquer. Nous ne savons plus quelle est la limite à laquelle doivent s'arrêter les désirs du paysan, de l'ouvrier, du bourgeois, de l'homme riche, du millionnaire, du milliardaire; ceux de l'enfant, de la femme, du vieillard. Tous les hommes et toutes les classes sociales se reconnaissent le droit de désirer, de penser et même de gaspiller à leur gré. Les esprits ne parviennent plus à discerner clairement ce qu'on doit désirer et ce dont on doit s'abstenir. Une espèce de prodigalité universelle devient obligatoire dans toutes les classes,

et tout l'effort de la civilisation moderne menace d'aboutir à une orgie effrénée, grossière et violente. Déjà le nombre est grand des hommes qui en Europe et en Amérique mangent, boivent et fument immodérément, qui abusent des boissons enivrantes ou excitantes, qui s'épuisent dans l'agitation perpétuelle de divertissements et de distractions qui tient une si grande place dans la vie moderne. Mais leur nombre augmentera encore rapidement, indéfiniment. La production n'augmente-t-elle pas de toutes parts? Le progrès n'est-il pas pour nous, justement, l'accroissement continu de la production? Et à quoi bon produire davantage des richesses, si elles ne sont pas consommées? En affranchissant ainsi de leurs anciennes limites tous les désirs et tous les appétits de jouissance, le monde moderne a donné une impulsion vigoureuse à l'industrie. Pour satisfaire les exigences croissantes des masses, on a inventé la machine à vapeur et mis en valeur les pays nouveaux. Mais précisément parce qu'il n'existe plus aucune limite précise aux désirs des hommes, l'industrie, qui était autrefois l'humble esclave des besoins humains, en est devenue le maître despotique. Elle crée et multiplie nos besoins afin de les satisfaire; elle nous excite et nous pousse à une consommation toujours plus grande de tous les biens afin d'entretenir sa propre activité. Par suite, dans notre civilisa-

tion, la richesse n'est plus le moyen de satisfaire des besoins raisonnables et légitimes : elle est une fin en soi. Il faut la produire pour la consommer et la consommer pour la produire. Le temps que l'homme ne dépense pas à produire, il doit le dépenser à consommer les richesses produites par les autres : il ne peut donc jamais être tranquille un instant; d'une occupation, il lui faut passer à un divertissement et d'un divertissement à une occupation. Il est même contraint d'allonger sa journée en s'habituant à tout faire vite, au pas de course et en prenant sur les heures de sommeil le plus qu'il peut. Qui ignore que les hommes, dans les grandes villes spécialement, ne dorment presque plus?

Mais ce ne sont pas encore là les plus graves des inconvénients qu'entraîne cette augmentation illimitée des désirs. Autrefois la religion s'efforçait d'habituer les hommes à regarder en eux-mêmes, à explorer leur propre conscience, à se rendre compte de leurs vices et de leurs péchés, à chercher à les corriger. On pourrait même dire qu'à un certain point de vue le christianisme a été surtout une douloureuse méditation sur la perversité de la nature humaine et un effort pour la purifier par la méditation, par l'action, par la souffrance et l'amour de Dieu. Il suffit de lire les *Lettres* de Sainte Catherine, la *Divine Comédie* ou les *Pensées* de Pascal, pour comprendre à quel point le raffinement

moral, qui est le fruit de ces méditations, préoccupait aux siècles passés les esprits les plus élevés, et, par répercussion, jusqu'aux puissants de la terre. Une part considérable des énergies de chaque génération était absorbée par cet effort intérieur au détriment de leur activité. Pendant des siècles entiers, les saints, les moralistes, les prédicateurs abondèrent en Europe, alors que manquaient les hommes d'action capables de conquérir le monde et ses trésors, la nature et ses secrets.

Cette surveillance intérieure n'était pas toujours commode, tant s'en faut. Depuis cent cinquante ans, beaucoup de philosophes et d'écrivains l'ont même dénoncée comme l'un des tourments les plus raffinés dont la religion opprimait la vie humaine. Mais ces philosophes et ces écrivains ne se sont pas rendu compte des raisons profondes pour lesquelles le christianisme s'est efforcé avec tant de persévérance d'habituer l'homme à réfléchir sur soi-même, à se connaître et à se juger. Si grandes que soient la force des lois et la vigilance de l'opinion publique, il n'y aura jamais d'ordre supportable dans une société, si l'homme ne se surveille pas un peu lui-même ; s'il n'a en lui des freins intérieurs qui l'empêchent de profiter de toutes les occasions de faire le mal impunément qui peuvent se présenter. Il y a surtout trois devoirs où cette nécessité s'impose : le

devoir de dire la vérité; le devoir de refréner ses appétits de jouissance, en particulier dans les relations entre les sexes ; le devoir de ne pas abuser de sa force contre plus faible que soi. Que de fois, si nous le voulions, nous pourrions mentir, non seulement impunément, mais avec avantage ; et pourtant il est nécessaire, afin que la justice triomphe, que nous disions la vérité spontanément ! Que de facilités s'offrent à l'homme qui est devenu l'esclave de ses vices, pour se dérober à la vue de ses semblables et satisfaire impunément les passions les plus perverses ! Et peut-on imaginer un système de lois assez habiles pour déjouer les moyens infinis grâce auxquels le plus fort a raison du plus faible ?

Presque toutes les religions, plus ou moins, et pas une mieux que le christianisme, ont été pendant bien des siècles les meilleurs auxiliaires de la loi et de l'opinion dans cette partie essentielle de la morale. Elles avaient sanctifié le serment, qui n'est autre chose qu'un engagement pris envers Dieu et envers soi-même de dire la vérité, même alors que l'absence de tout moyen de contrôle permettait de mentir impunément ou avec profit. Beaucoup de religions avaient aussi créé une morale sexuelle qui réglait l'amour, le mariage, la famille, et avaient cherché par différents moyens à faire naître dans la conscience de l'homme puissant

le sentiment de certains devoirs de modération et de charité envers le faible et le pauvre. Aujourd'hui on n'a plus le temps de faire des examens de conscience, de réfléchir sur ses vices et sur ses défauts, sur ses devoirs et sur ses droits.

Nous vivons tous dans les choses extérieures, toujours à l'œuvre, toujours en mouvement; nous sommes devenus presque totalement incapables de recueillement et de méditation : notre époque ne se donne plus souci de l'éducation du sentiment intérieur; elle n'impose plus aux hommes qu'une seule discipline, celle du travail. En haut comme au bas de l'échelle sociale, tous doivent, sous peine de perdre leurs moyens de subsistance ou de descendre à une condition sociale inférieure, accomplir avec ponctualité, précision, diligence et exactitude, le rôle, petit ou grand, qui leur est assigné dans l'œuvre énorme de notre époque. Mais à ceci près, chaque homme est aujourd'hui beaucoup plus libre qu'autrefois d'arranger sa vie comme il l'entend et de se faire à soi-même sa règle et sa loi : par conséquent, tous les scrupules et les freins intérieurs dont la religion avait jadis doté la conscience de l'homme se rouillent. Notre civilisation, si splendide et si riche, menace d'être gâtée par l'esprit de mensonge et de déloyauté, par la dépravation des mœurs et l'esprit de violence. Non, même à notre époque, la seule discipline du travail ne suffit pas à

maintenir l'ordre dans les États. L'homme n'est pas une machine vivante, uniquement destinée à produire des richesses. Quand il sort de son bureau ou de son usine et qu'il rentre dans le monde, tout homme moderne qu'il soit, il retrouve une famille, des enfants, des amis, des personnes de l'autre sexe, susceptibles de lui plaire, des hommes plus riches et plus puissants que lui, d'autres plus faibles et plus pauvres, des institutions politiques, des problèmes publics; en un mot des occasions de faire le bien ou le mal, des tentations dangereuses, mais agréables et des devoirs pénibles, mais nécessaires. Or notre époque non seulement lui refuse l'aide morale dont il aurait besoin pour vaincre ces tentations et remplir ces devoirs; mais encore elle l'encourage de mille manières à céder aux tentations et à violer adroitement les devoirs.

On dirait vraiment que la falsification est devenue pour notre civilisation une sorte de seconde nature. Qu'est-ce au fond que la grande industrie moderne, sinon une falsification perpétuelle destinée à masquer l'infériorité d'une production hâtive, où la qualité est sacrifiée à la quantité? De jour en jour, le nombre des objets falsifiés augmente, et la science, en particulier la chimie, est la complice fort bien payée de ce colossal trompe-l'œil, fait pour un public avide, ingénu et inexpérimenté. Le commerce et l'in-

dustrie, ces branches essentielles de la vie moderne, deviennent une duperie organisée, où réussit mieux et gagne davantage celui qui sait le mieux mentir au public et lui passer sous les apparences de produits de première qualité des produits de second ou de troisième ordre. Or si dans une société on abolit, d'une part, tous les freins intérieurs qui interdisent à l'homme de mentir et de tromper, et que, de l'autre, on encourage et on sanctionne en fait les mensonges et les falsifications, comment la déloyauté et le mensonge ne deviendraient-ils pas la règle générale? Et que deviendront les mœurs et que sera la vie le jour où personne n'aura plus aucun remords, ni aucun scrupule à tromper? Le jour où chacun sera tour à tour dupeur et dupé, dupeur là où il est le maître, dupé là où il dépend d'autrui?

Le péril dont nous menace la dépravation croissante des mœurs n'est pas moindre. Je ne veux pas exagérer les horreurs de la Babylone moderne, comme font souvent les prêtres catholiques, les clergymen protestants. La douleur de voir les jeunes générations échapper à leurs sages conseils assombrit à leurs yeux l'état actuel des choses. Toutefois il est certain que la civilisation moderne s'achemine vers une crise périlleuse, aussi, sous le rapport des mœurs. Les freins intérieurs se relâchent et les tentations et les facilités se multiplient avec

l'accroissement de la richesse, avec la facilité de déplacement qu'ont maintenant tant d'hommes et de femmes et qui les porte à s'éloigner de leur village ou de leur pays natal. Dans les grandes villes spécialement où on est inconnu, où on se cache aisément, où on n'est surveillé par personne, où l'argent a plus d'empire sur les âmes parce qu'il est plus répandu et qu'on en a davantage besoin, le danger est plus grand. Sans nous en apercevoir, peu à peu, nous sommes en train de détruire la grande œuvre de moralisation et de purification des mœurs accomplie par le christianisme; nous revenons pas à pas au paganisme avec toutes ses commodités et tous ses dangers.

Déjà, en effet, nous voyons apparaître çà et là, dans les pays et dans les classes les plus riches et les plus civilisés, la maladie mortelle qui a frappé la civilisation antique : la stérilité. Les civilisations les plus florissantes de l'antiquité ont péri entre autres causes parce que, au moment où elles avaient atteint leur plein épanouissement, la population a commencé à diminuer, ou parce qu'elles n'ont pas eu la force de réparer les pertes, produites par quelque événement extraordinaire. Or cette stérilité, qui fut leur faiblesse, était due en partie à la licence des mœurs. L'amour ne reste fécond qu'à condition de se maintenir et de se limiter. Parmi les causes qui ont rendu possible, dans les der-

niers siècles, en Europe, une augmentation constante de la population, lente d'abord et accélérée ensuite, il faut aussi compter l'organisation de la famille et la discipline des mœurs, qui a été la grande œuvre du christianisme. Mais actuellement, plus le monde se paganise, et plus la stérilité reparaît, dans les grandes villes surtout, et dans les États les plus anciens et les plus riches.

J'ai fait enfin allusion à un autre danger qui menace notre société. C'est le danger que la tendance des forts à abuser de leur force soit de plus en plus favorisée. De trois maux, celui-ci peut sembler certainement le moindre; car les faibles savent et peuvent aujourd'hui s'associer pour se défendre. Un certain équilibre de justice s'obtient et s'obtiendra en opposant force à force. Mais cet équilibre est et restera plutôt dans les choses que dans les âmes, parce que la chasse enragée et sans limites à l'argent, au plaisir et à la puissance, dont le monde est le théâtre, éteint l'esprit de justice et de charité. Les âmes s'accoutument à une dureté et à une brutalité qui pourraient bien, quelque jour, préparer de terribles surprises.

III

Il semblera peut-être à plus d'un lecteur que je me plais à faire sur la civilisation moderne des pronostics bien sombres. Telle n'est pas mon intention. Qui, du reste, oserait nier qu'en dépit de tous ses défauts la civilisation dans laquelle nous vivons ne soit la plus splendide et la plus puissante qu'il y ait jamais eue sous le soleil? Mais de sa grandeur même, que nous avons créée en renversant les limites opposées par les civilisations précédentes à l'énergie humaine; de cette grandeur même est né un formidable problème, et c'est précisément aussi un problème de limites, le problème peut-être de la limite par excellence, qu'on peut énoncer aussi : jusqu'à quel point?

Jusqu'à quel point devons-nous et pouvons-nous, pour conquérir la terre et ses trésors, pour multiplier les richesses, pour accroître notre puissance sur la nature, sacrifier la beauté, les formes, les cérémonies, la justice, les idéals de perfection morale et esthétique? Jusqu'à quel point est-il juste et légitime d'user de la liberté que nous a donnée le monde moderne? Quel est le point où nous commençons au contraire à en abuser?

C'est là le problème capital qu'un voyageur réfléchi peut trouver devant soi, tout à coup, en parcourant la route idéale qui conduit du monde gréco-latin au monde nouveau, dont l'apparition au delà de l'Atlantique a ébloui les dernières générations. Il peut sembler étrange, à première vue, qu'une comparaison entre le vieux monde et le nouveau aboutisse au grand problème des limites que l'homme doit respecter dans la pensée, dans les désirs et dans l'action. Mais en réalité, comme on a cherché à le prouver dans ces études, les différences entre l'Europe et l'Amérique sont moins grandes qu'on ne le suppose, et les discussions sur la supériorité de l'un ou de l'autre continent ne peuvent arriver à aucune conclusion. Si certaines tendances sont plus fortes dans l'une et plus faibles dans l'autre, c'est là une différence quantitative et non pas une différence qualitative. L'Amérique s'européanise et l'Europe s'américanise. L'Europe qui reproche à l'Amérique son ardeur violente dans la production des richesses, ou l'Amérique qui reproche à l'Europe le peu qu'elle garde encore d'esprit traditionnaliste ou conservateur, peuvent facilement s'apercevoir qu'elles accusent en même temps leur propre continent. L'Europe n'aspire pas avec moins d'ardeur que l'Amérique à augmenter ses richesses, et l'Amérique n'est pas moins désireuse que l'Europe de jouir des avantages que peut encore procurer au monde l'esprit de tradition.

Il est donc inutile de discuter si l'Amérique est supérieure à l'Europe ou l'Europe à l'Amérique. Les différences entre les deux continents tendent à disparaître rapidement. Mais s'il existe encore aujourd'hui une différence, elle consiste en ce que tous les phénomènes de la vie moderne sont plus simples et plus clairs en Amérique, moins masqués qu'ils ne le sont en Europe de traditions, d'institutions, d'idées et de sentiments séculaires. C'est pourquoi il est plus facile en Amérique, à un observateur attentif, d'étudier les tendances dangereuses et les déséquilibres de la société moderne, communes aux deux continents. Or parmi ces tendances-là, celle qui m'a tout particulièrement frappé au cours de mes voyages, c'est précisément cette « héroïque folie de l'illimité », comme le définit un des personnages du dialogue, qui semble s'emparer du monde moderne. Notre civilisation a accompli des merveilles sans nombre et presque des miracles en s'affranchissant des limites qui emprisonnaient les générations d'autrefois, en reculant ces limites aussi loin que possible pour courir à la conquête des terres, des richesses, de la liberté. Mais à présent, justement parce qu'elle a franchi toutes les limites, et elle n'en a plus aucune devant elle, elle se trouve entraînée de toutes parts, dans la poli-

tique, dans les mœurs, dans la morale, dans l'art, dans la philosophie, à des excès qui pourraient un jour devenir funestes. Les hommes commencent d'ailleurs à pressentir ce danger sous une forme encore vague, mais ils ne se rendent pas clairement compte de ses causes; ils s'en inquiètent sans le connaître à fond, et c'est peut-être à cette inquiétude sourde qu'il faut attribuer le pessimisme dont est tourmentée une civilisation à tant d'égards si florissante, ce pessimisme qui est en contradiction avec son attitude officielle d'optimisme à outrance.

C'est pour cela que j'ai pensé que le grand problème des limites pouvait naître peu à peu, à bord d'un transatlantique, d'une discussion sur l'Amérique. Un Italien, enrichi en Amérique et grand admirateur du nouveau monde, comme le sont tous les Européens qui y ont fait fortune, se met un soir à glorifier l'Amérique au détriment de l'Europe; à opposer la civilisation des machines, du progrès, de la liberté aux vestiges persistants, en Europe, de l'antique civilisation qualitative, qui préférait créer des arts, des religions, des morales, des droits plutôt que des richesses. La discussion s'anime, se complique, s'élargit, jusqu'à ce qu'un sage vieillard, qui a connu l'Europe et l'Amérique, concentre la discussion sur la question suivante : sans doute, l'homme a eu raison de sortir des limites entre lesquelles les civilisations précédentes l'avaient

retenu, car autrement il n'aurait pas conquis le monde; mais jusqu'à quel point peut-il aspirer partout à la liberté sans risquer à la longue de compromettre le fruit le plus précieux de sa conquête?

L'auteur ne prétend pas résoudre ce formidable problème. Il n'y a pas de philosophe, ni d'écrivain, ni de livre qui puisse le résoudre. Un mouvement d'idées, de sentiments, d'intérêts, qui pénétrât profondément dans les masses, qui renouvelât leur esprit, pourrait seul le faire. Mais un écrivain peut mettre en lumière tout au moins quelques-uns des aspects essentiels du problème, aider les hommes à s'orienter au milieu de la confusion présente, leur rappeler un principe très vieux, très simple et très modeste, qu'il n'est peut-être pas inutile de répéter aux générations présentes, tant en Europe qu'en Amérique : c'est que l'homme est un être limité et que, par conséquent, il ne peut, dans le monde, tout désirer, tout vouloir, tout faire...

V

L'ESPRIT LATIN
ET LE
SPORT

I

Ἄριστον ὕδωρ, dit Pindare (1). L'eau est bonne, a-t-on traduit assez souvent. Mais pourquoi l'hymne en l'honneur d'un vainqueur aux jeux commencerait-il par une pensée qui s'adapterait beaucoup mieux à une ligue contre l'alcoolisme ? *Udor* ne signifie pas ici « l'eau » ; c'est le mot qui correspond au latin *sudor ;* c'est la sueur, symbole de l'effort physique que l'athlète accomplit. « Excellente est la sueur », c'est-à-dire l'effort par lequel le vainqueur s'est préparé et a conquis la victoire difficile.

Ἄριστον ὕδωρ, dit donc une des voix les plus sonores et les plus nobles de la Grèce, le grand poète qui, en l'honneur du sport de son temps, a transporté dans la lyrique les mythes lumineux du polythéisme hellénique. Le mot a tra-

(1) Ce discours fut prononcé à Lausanne, le 6 mai 1913, dans la séance d'ouverture du *Congrès de psychologie sportive.* Une traduction anglaise a paru dans le volume *Ancient Rome and Modern America — A comparative study of moral and manners,* par Guglielmo Ferrero (New-York and London, 1914), dans lequel furent publiées aussi les études précédentes.

versé les siècles, et nous aussi nous sommes ici pour en faire un commentaire à l'usage de notre époque. Le discours que j'ai à prononcer pourrait-il, en effet, être autre chose qu'un développement de ce thème éternel : Ἄριστον ὕδωρ? Seulement vous auriez raison de demander pourquoi cette tâche devait échoir cette fois à un homme qui ne fait plus dans la vie que manier un instrument trop léger — la plume — pour qu'il puisse vérifier la justesse du mot de Pindare. Il est vrai qu'il fut un temps où celui qui a l'honneur de vous parler ne compulsait pas encore les documents de l'histoire et n'étudiait point les problèmes philosophiques; mais il était, par contre, un gymnaste passionné. Je vous avouerai même que la première fois que son nom parut dans les journaux, ce fut dans des comptes rendus de fêtes gymnastiques et sportives, où des chroniqueurs bienveillants crurent pouvoir louer son agilité d'écureuil. Mais ce temps est — hélas! — bien loin; la passion trop violente qu'il eut entre dix et quinze ans pour les exercices physiques l'obligea à les abandonner tout à coup; il a peu à peu laissé envahir et engourdir ses muscles par cette paresse physique qui amollit aujourd'hui tant d'intellectuels et qui trouble chez eux l'équilibre des fonctions vitales.

Je ne peux donc m'autoriser de ces souvenirs si lointains pour réclamer un droit, si petit fût-il, de parler devant vous dans cette occasion. Je

suis un étranger dans ce monde du sport qui s'est si rapidement développé dans les derniers trente ans; je n'ai suivi que de très loin le mouvement qui l'a créé, et je me trouverais fort embarrassé si je devais traiter dans ses détails une des nombreuses questions qui se rattachent à cette forme de l'activité contemporaine... Quelle autorité ai-je donc pour vous parler dans cette occasion? Aucune. Et la bienveillance avec laquelle le baron de Coubertin a bien voulu me faire l'honneur de m'inviter à tenir ce discours, si elle me flatte beaucoup, ne peut combler le grand vide de mon incompétence manifeste. Vous me direz alors que j'aurais mieux fait de me souvenir du sage conseil qu'Horace donnait au cordonnier et refuser cet honneur dont je n'étais pas digne... Et vous auriez raison... Mais, à mon excuse, je vous dirais avant tout qu'il est difficile de refuser quelque chose à un homme si distingué, si aimable, si passionné des causes qu'il défend, que M. de Coubertin. Et puis si je suis un sportsman qui a pris depuis longtemps sa retraite, je suis aussi un homme qui cherche, dans la mesure de ses faibles forces, à comprendre la vie du dehors, quand il ne peut en faire l'expérience immédiate et directe. N'est-ce pas le rôle et un peu le tourment de l'historien? L'historien doit comprendre toutes les formes et tous les phénomènes de la vie : crimes, intrigues, batailles, guerres, révolutions, amours,

haines, perfidies, faiblesses cachées des grands hommes, impulsions aveugles des masses, les plus nobles et les plus bas des sentiments qui agitent l'âme humaine. Si nous devions avoir fait l'expérience de tout ce que nous devons comprendre, le métier d'historien serait le plus difficile et le plus dangereux du monde; car pour devenir historien, il faudrait au moins risquer le bagne ou l'échafaud. Sans doute, cette nécessité de comprendre toutes les formes de la vie du dehors est aussi une des grandes faiblesses des historiens... Bien souvent ils se trompent; et plus souvent encore l'image qu'ils donnent des choses semble bien pâle, en comparaison de la réalité vivante, à ceux qui l'ont vécue, cette réalité. C'est ce qu'il va certainement m'arriver, en parlant à vous de choses que vous connaissez mieux que moi... Mais c'est là un inconvénient inévitable du métier, et je vais remplir ma tâche en comptant sur votre indulgence...

Je vous parlerai donc du sport dans la vie moderne en homme qui l'a regardé du dehors. Je vous ferai, si vous me le permettez, un peu de philosophie du sport : car faire la philosophie d'une chose est souvent une manière élégante d'en parler en la connaissant peu à des personnes qui la connaissent bien. Et je me poserai cette question : quelle est et quelle doit être la fonction du sport dans la société moderne? Son

rôle et ses limites? La question ainsi formulée n'est qu'une forme spéciale d'une question plus générale, que les philosophes se sont faite depuis longtemps : quel est le rôle mutuel et réciproque des différentes activités humaines? C'est une vérité bien connue qu'avec les progrès de la civilisation, la vie sociale subit un procès intérieur de différenciation. Le commerce se divise de l'industrie, l'industrie de la guerre, la guerre du gouvernement, le gouvernement des activités intellectuelles, qui à leur tour se spécialisent — art, science, religion, etc. — Des professions, des corporations, des institutions, des classes correspondent à toutes ces activités différentes : c'est-à-dire des hommes, qui ont des passions, des ambitions, des désirs, des besoins, des intérêts, et qui ne tardent pas à entrer en conflit. Quelle doit être la part de toutes ces activités différentes? Quelle est la plus nécessaire, la plus noble, la plus élevée? Laquelle doit être entourée du plus grand respect, couverte des plus grands honneurs et récompensée par les honoraires les plus considérables?

Les hommes ont trouvé pour cette question un nombre infini de solutions différentes. Il est pourtant facile de découvrir dans beaucoup de ces solutions une tendance commune : celle de considérer comme la première et la plus importante de toute la corporation la profession ou

l'institution à laquelle chacun appartient. Un savant n'a pas grande difficulté à se convaincre que le but de la vie est la recherche de la vérité. L'univers n'existerait donc que pour que des hommes de science puissent en découvrir les lois et les secrets. Mais pour les artistes, le monde a été, au contraire, créé pour leur permettre de l'embellir avec des tableaux, des statues ou des édifices. Pour le soldat, c'est la guerre qui est la raison de l'existence; tandis que le marchand voit dans le commerce la force bienfaisante qui fait vivre le monde. Et ainsi de suite. Toutes ces théories semblent l'évidence même à ceux qui les formulent; malheureusement les autres, ceux qui appartiennent à une classe ou à une profession différente, les rejettent comme des erreurs absurdes ou ridicules : et comment mettre les unes d'accord avec les autres? Un certain nombre de philosophes ont donc cherché à s'élever au-dessus de ces points de vue, trop étroits ou trop intéressés; de trouver des solutions qui puissent avoir une valeur générale... On en a proposé beaucoup : il n'est point le moment d'en discuter les principales : je me bornerai donc à vous exposer celle parmi ces théories qui me semble la plus simple, la plus ingénieuse et la plus utile pour résoudre le problème que nous nous sommes proposé quant au sport. C'est la théorie des limites. Toutes les différentes activités humaines de-

vraient être des limites réciproques. Prenez, par exemple, l'Art et la Morale; quels devraient être leurs rapports? La question a été discutée avec passion. Des artistes et beaucoup de leurs amis ont essayé de scinder violemment l'une et l'autre, en proclamant que l'art a le droit de chercher la beauté sans aucune préoccupation morale partout où il peut la trouver. Des moralistes à outrance ont au contraire voulu faire de l'art un esclave de la moralité, qui devrait se tenir toujours prêt à obéir à ses ordres et à se sacrifier à ses exigences. Mais ne serait-il pas plus raisonnable et plus humain de dire que l'Art et la Morale sont des limites réciproques? La morale est une limite de l'art : sans vouloir en faire son esclave, elle peut et doit lui empêcher de chercher la beauté dans certains sujets et par certains procédés qui seraient dangereux aux mœurs — ou à la pureté des esprits. Les formes de la beauté sont si nombreuses! Pourquoi l'art ne devrait-il pas s'abstenir d'en chercher certaines pour des raisons morales? Mais l'art de son côté est une limite de la morale : il ne veut pas la dominer, mais il peut et doit empêcher la morale de s'égarer dans la recherche de la perfection. Ceux qui connaissent l'histoire savent qu'un peu de goût artistique a été toujours le meilleur remède contre les excès les plus dangereux ou les plus répugnants de l'ascétisme.

Prenons un autre exemple : une question qui a passionné beaucoup les esprits est celle de savoir si l'art et la science doivent se proposer des fins pratiques, ou s'ils ont en eux-mêmes leur but. Il y a des gens qui veulent subordonner tout le reste du monde à l'art et à la science : d'après cette conception, l'art et la science devraient chercher la beauté et la vérité sans aucune préoccupation utilitaire, sans se préoccuper s'ils sont utiles ou nuisibles aux hommes. D'autres prétendent au contraire subordonner l'art et la science au reste du monde, en affirmant que tout art ou toute science qui ne rend pas des services d'ordre pratique représente un gaspillage de temps et de travail... Ici aussi il serait plus humain de dire que la science et l'art cherchent la vérité et la beauté et non l'utilité; l'utilité n'est donc pas le but de l'art et de la science; mais elle en est une limite. Les vérités que l'esprit humain peut découvrir sont infinies, comme les formes de beauté qu'il peut créer; est-il donc étrange que l'homme, ne pouvant pas découvrir toutes les vérités, ni créer toutes les formes de beauté, choisisse de préférence celles qui, en dehors du plaisir intellectuel ou esthétique, lui servent aussi pour la vie? Y a-t-il quelqu'un qui trouverait cette limitation absurde? Si on se mettait à construire des édifices dans le seul but de donner du plaisir aux yeux par des lignes

harmonieuses, on pourrait en construire à caprice; il n'y aurait aucune limite ni à la variété des formes, ni au nombre des constructions. Y a-t-il quelqu'un pour soutenir que l'art a le droit d'emplir le monde de constructions belles et qui ne servent à rien? Non, les considérations pratiques interviennent : même les époques où l'architecture a été la plus florissante ont construit des édifices qui, tout en étant beaux, servaient aussi à des besoins assez précis; et personne n'a jamais protesté contre la limitation qui dérivait de cette préoccupation pratique.

II

C'est d'une manière analogue, je crois, qu'on devrait aussi considérer le sport comme une limite. La limite nécessaire aux excès d'une civilisation intellectuelle et sédentaire qui soumet le système nerveux à des épreuves formidables. M. de Coubertin a si bien analysé cet aspect de la vie moderne dans ses *Essais de psychologie sportive* que je lui demande la permission de citer une des belles pages — elles

sont nombreuses — de ce livre : « La vie moderne n'est plus ni locale ni spéciale, tout y influe sur tout. D'une part, la rapidité et la multiplicité des transports ont fait de l'homme un être essentiellement mobile, pour lequel les distances sont de plus en plus insignifiantes à franchir et sollicitent, par conséquent, de fréquents changements de lieux ; d'autre part, l'égalisation des points de départ et la possibilité d'élévations rapides vers le pouvoir et la fortune ont excité les appétits et les ambitions des masses à un point inconnu jusqu'ici... Ce double élément a transformé de façon fondamentale l'effort humain. L'effort d'autrefois était régulier et constant ; une certaine sécurité, résultant de la stabilité sociale, le protégeait. Surtout, il n'était pas cérébral à un degré excessif. Celui d'aujourd'hui est tout autre. L'inquiétude et l'espérance l'environnent avec une intensité particulière. C'est que l'échec et la réussite ont de nos jours des conséquences énormes. L'homme peut à la fois tout craindre et tout espérer. De cet état de choses est née une agitation que les transformations de la vie extérieure encouragent et accroissent. Au dedans et au dehors, le cerveau est entretenu dans une sorte d'ébullition incessante. Les points de vue, les aspects des choses, les combinaisons, les possibilités, tant pour les individus que pour les collectivités, se succèdent si rapidement qu'il faut, pour en tenir compte et les utiliser au besoin, se tenir toujours en éveil et comme en une mobilisation permanente. »

Ce tableau de la vie moderne est parfait. Jamais l'homme ne vécut dans un pareil état d'excitation permanente et grandissante. Si jamais des hommes du monde antique pouvaient ressusciter, leur première impression — soyez-en sûrs — ce serait que les hommes sont devenus fous. C'est cette excitation qui a produit la formidable explosion d'énergie dont nous sommes les témoins sur notre petite planète, qui pendant des siècles avait vécu dans une relative tranquillité. Mais n'a-t-elle pas besoin, elle aussi, de limites, cette formidable tension de l'âme du monde? Est-il concevable qu'elle augmente indéfiniment, jusqu'au moment où la banqueroute du système nerveux deviendra inévitable? qu'il n'existe à notre perpétuelle agitation d'autre limite que l'épuisement, la folie ou la mort? Poser la question, c'est la résoudre. Les limites de la surexcitation nerveuse sont un des problèmes les plus graves de notre époque, un problème qui a mille aspects différents, qui intéresse la morale comme l'hygiène, la politique comme la vie intellectuelle. Or le sport peut être une de ces limites s'il est pratiqué — je fais un autre emprunt à M. de Coubertin — dans le calme; « s'il devient cet empire du Matin Calme d'où les deux vampires de notre civilisation — la hâte et la foule — sont chas-

sés » ; si on en fait, non pas une cause d'excitation et d'épuisement ajoutée aux autres, mais une diversion salutaire, une force bienfaisante capable de répandre sur les nerfs ces ambroisies divines aujourd'hui si rares et si précieuses : le sommeil salutaire et la tranquillité de l'âme. Aucun doute n'est possible pour ceux qui sont convaincus de la suprême nécessité des limites, que cette conception du sport est la plus vraie, la plus digne, la plus bienfaisante, la seule même qui soit susceptible à son tour d'une limite et qui ne risque de s'égarer dans des excès. Les excès du sport, transformé en spectacle pour les foules dont les effets abrutissants et corrupteurs sont notoires...

III

Une force d'équilibre, un contrepoids aux excès intellectuels d'une civilisation sédentaire, nerveuse, agitée par une excitation perpétuelle : voilà donc ce que le sport devrait être. Cette définition, d'ailleurs, n'a pas été inventée par moi ; et elle n'est pas, en elle-même, une découverte bien difficile. Un adversaire pourrait même dire que c'est presque un lieu commun ;

une application spéciale de ce principe vieux comme le monde, que les Grecs formulaient en disant μηδὲν ἄγαν, rien de trop. Soit : mais il est bon parfois de répéter les lieux communs ; car la sagesse humaine n'est pas une mine inépuisable de principes et d'idées toujours nouvelles. Son trésor est rempli de lieux communs, qui ne sont devenus communs que parce que l'homme a toujours le besoin de se les répéter. D'ailleurs, quand il s'agit de questions qui ont trait à la vie morale et sociale, le point de vue intellectuel n'est pas le plus important, tant s'en faut ! Les principes de la sagesse, qui semblent plus faciles et plus simples à énoncer, ne sont pas ceux qui sont toujours les plus simples dans la pratique et les plus faciles à exécuter. Μηδὲν ἄγαν — rien de trop — répète la Sagesse aux hommes depuis le commencement des siècles ; y a-t-il un principe plus clair et plus simple ? Est-il nécessaire d'être un philosophe profond pour comprendre qu'il ne faut abuser de rien — pas même des choses bonnes ? Cette vérité est bien une de celles que le plus simple des esprits est capable de comprendre. Et pourtant la vie n'est qu'une lutte éternelle contre les excès de toute espèce auxquels les hommes se livrent continuellement. Pourquoi ? Parce que si le précepte est clair et évident, pour l'appliquer l'homme doit lutter avec ses passions, avec ses intérêts et ceux des autres, avec les illusions et les erreurs

qui l'assaillent de toute part. Ainsi il ne faut pas se faire d'illusion. Vous êtes d'accord sur la conception du sport qui est la plus noble et la plus sage, car c'est elle qui veut faire du sport une force d'équilibre entre les divers éléments de la vie sociale. Vous vous réunissez pour concerter vos efforts et populariser cette conception. Vous faites une œuvre utile de sagesse; mais pour cela vous aurez à soutenir des luttes pénibles et il faut être préparé à maintes amères déceptions. Dans toute époque, ceux qui ont voulu introduire dans la vie l'équilibre ont eu à lutter contre cette force mystérieuse qui pousse l'homme à tous les excès. Mais dans aucune époque et dans aucune civilisation, cette lutte ne fut peut-être aussi difficile et pénible que dans la civilisation contemporaine. C'est un phénomène dont peut-être peu de personnes se rendent compte aujourd'hui avec clarté et précision, mais qui est pourtant la clef de voûte des plus grandes difficultés au milieu desquelles notre civilisation se débat. Oui, il n'est point douteux : nous vivons dans un moment extraordinaire de l'histoire..... L'homme n'a jamais été si puissant, si savant, si riche, si sûr de lui-même et de son avenir..... Il a osé lever la tête et regarder en face le sombre mystère des choses, devant lequel il avait durant tant de siècles courbé la tête en tremblant : il a conquis la terre et lui a arraché

les trésors les plus cachés; il a rejeté loin de lui tous les appuis qui soutenaient nos ancêtres dans la marche pénible à travers la vie, les traditions, les croyances religieuses, tous les principes de l'obéissance sans discussion; il a réussi, dans une certaine mesure, à vaincre l'espace et le temps. Si on les compare à notre civilisation, toutes les civilisations qui l'ont précédée jusqu'à la Révolution apparaissent bien petites, limitées, timides, pauvres et insuffisantes.

Et pourtant l'homme moderne ne semble pas avoir, bien nette et bien sûre, la conscience de sa grandeur actuelle. Si parfois il est pris par des accès d'orgueil ardent, souvent il est mécontent; il se plaint; il déplore sincèrement les vices et les imperfections de son époque. Un courant de pessimisme assez large et profond court à travers les richesses et les merveilles fabuleuses de notre époque. Pourquoi? Parce que notre civilisation, par sa constitution même, ne peut vivre que d'excès et elle ne peut vivre que d'excès parce qu'elle est devenue si puissante qu'en renversant presque toutes les limites où les civilisations antérieures s'étaient renfermées. Quelle épopée merveilleuse, mais troublante dans sa nouveauté et dans sa grandeur est ce lent réveil de l'audace et de l'orgueil humains qui remplit les derniers quatre siècles de notre histoire! Car les débuts lointains en remontent aux grandes découvertes géogra-

phiques du XVe siècle et à celle qui, parmi toutes ces découvertes, fut la plus grande : l'Amérique. La découverte de l'Amérique a été plus que la conquête d'un immense continent : elle a été le premier renversement d'une limite presque sacrée. Pendant des siècles l'homme avait considéré les colonnes d'Hercule comme la limite infranchissable du monde!... Là s'étaient arrêtés l'effort et la curiosité des hommes. Et un jour un homme, voulant voir ce qu'il y avait au delà de cette limite, la franchit ; et un monde nouveau, immense et riche, surgit devant les yeux émerveillés de l'homme. Peu de temps après s'accomplissait la révolution astronomique... La pensée antique, après de longues hésitations, s'était décidée à fermer l'univers en un système clos, avec des limites établies : Copernic ne respecta point ces limites, se lança avec la pensée dans l'infini. L'impression que produisirent sur les hommes du XVIe siècle ces deux grands événements fut profonde : les audacieux qui avaient osé franchir les deux limites considérées comme inséparables sur la terre et dans le ciel en étaient revenus avec un riche butin de terres et d'étoiles : le monde était-il donc plus grand, l'homme plus puissant que les anciens ne l'avaient pensé ; et ceux-ci avaient-ils eu tort en voulant limiter si étroitement l'effort du génie humain ? Et peu à peu, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, l'effort de l'esprit humain pour s'affranchir des

anciennes limites continue, s'élargit, devient plus hardi et plus méthodique. Des philosophies subtiles et ingénieuses s'attaquent adroitement, sans trop se découvrir, aux limites qui traçaient les confins du Bien et du Mal, de la Vérité et de l'Erreur : à la tradition, aux institutions séculaires, à l'autorité sous toutes ses formes ; elles font mine de vouloir vérifier si ces limites sont solidement établies à l'endroit convenable ; mais en réalité elles en sapent la base... Une idée peu à peu entre dans les esprits ; une idée qui était la négation de toutes les limites dans lesquelles avait vécu le monde jusqu'alors ; une idée qui devait bouleverser la conception de la vie sociale et morale : l'idée de la liberté, appliquée à la religion, à la culture, à la politique... En même temps, très timidement, l'homme cherche sinon à s'affranchir, au moins à élargir les limites que la nature semblait avoir tracées à ses forces, par la science et par le feu. C'est pendant le XVIIIe siècle qu'on a commencé à s'apercevoir que Prométhée avait été un voleur maladroit ; car le feu qu'il avait volé aux dieux n'était qu'une petite étincelle de la formidable énergie potentielle accumulée dans les entrailles de la terre..... Les gisements de houille commencent à être découverts et exploités ; les hommes se mettent à inventer des machines plus compliquées et plus rapides que celles dont nos pères s'étaient servis ; la machine à vapeur,

la source première de toute la formidable agitation qui a envahi le monde, apparaît; la grande ère du fer et du feu commence. Et voilà qu'un jour un cataclysme formidable, tel que l'homme n'avait encore vu l'égal, bouleverse en quelques années les traditions, abat les États, les institutions, les lois séculaires..... Au son de la *Marseillaise*, sur les ruines de la Bastille, sur les champs de Marengo et d'Austerlitz, l'œuvre ébauchée par Colomb et Copernic, continuée par Galilée, par Descartes, par Voltaire, par Rousseau, par Kant fut achevée; l'homme se leva, arracha et renversa toutes les limites anciennes, et les nouvelles, il les établit de ses propres mains, selon son bon plaisir, non seulement pour lui-même, mais aussi pour les autorités du Ciel et de la Terre, qui jusqu'alors les lui avaient imposées. Et alors commence l'extraordinaire aventure dont nous sommes témoins. Riche, savante et libre; armée de feu et de science; maîtresse d'une grande partie de la terre et notamment d'un continent aussi vaste et riche que l'Amérique, n'étant plus gênée par aucune limite, ni par l'étendue, ni par la pesanteur, ni par la matière et ses lois qu'elle a vaincues grâce aux découvertes et aux machines, ni par Dieu qu'elle a déporté dans l'infini pour s'asseoir elle-même sur son trône terrestre, notre civilisation s'est donné carrière de toutes parts, comme emportée par l'ivresse de l'illimité : l'homme

s'est dressé en face de la nature, du passé, comme un géant; et comme un géant à qui rien ne résiste, il a envahi et conquis la terre.....

Grand comme un géant, oui; mais comme un géant qui vacille à chaque pas... Cette civilisation est devenue si puissante, parce qu'elle a renversé toutes les limites; mais justement parce qu'elle a renversé presque toutes les limites, il lui devient de plus en plus difficile de se limiter, dans le bien comme dans le mal; ce qui signifie que le mal tend à empirer et le bien à devenir le mal. Si les forces de création et d'initiative sont dans notre époque puissantes comme elles ne furent jamais dans aucune époque, autant sont faibles les forces d'équilibre qui devraient faire échec aux exagérations et aux excès les plus dangereux. Quelle intéressante comparaison entre le présent et le passé on pourrait faire à ce point de vue! Et combien d'exemples on pourrait citer pour prouver cette affirmation! Je vous en citerai un seul, simple et grossier, mais clair. Une fois délivré de tous les liens qui limitaient autrefois son effort, l'homme a réussi, dans le dernier siècle, à créer une abondance de biens matériels telle que le monde ne l'avait jamais cru possible, même quand il rêvait le Paradis terrestre, l'Age d'or, le Jardin des Hespérides; tous les mythes où il s'est plu, pendant les siècles de la vie dure, à objectiver ses désirs les plus ardents. Laissez les

contemporains se plaindre que la vie est dure et difficile : ceux qui connaissent les difficultés au milieu desquelles se sont débattus les siècles précédents auront grande envie de sourire de ces récriminations. Mais le monde moderne a fait l'abondance de tout : des choses qui sont nécessaires à la vie comme le pain, et des choses qui deviennent très dangereuses quand elles sont trop abondantes, comme les boissons alcooliques, le tabac et toutes les substances excitantes. On reproche beaucoup à notre époque les progrès de l'alcoolisme ; on cherche beaucoup de remèdes à ce mal, mais le remède unique et le plus simple ne serait-il pas celui qu'avaient adopté nos ancêtres : limiter la production des boissons? Les masses ne pourraient s'empoisonner comme elles le font, quand la quantité de ces boissons serait à peine suffisante — comme elle l'était autrefois — aux besoins d'une consommation modérée. Le monde, au contraire, continuera à s'enivrer tant qu'on multipliera la production du vin, de la bière, des alcools... Or pour quelle raison ce remède, le seul efficace, est-il justement celui que notre époque ne réussit pas à appliquer ? Pourquoi voit-on partout des gouvernements prendre en même temps des mesures plus ou moins efficaces contre l'alcoolisme et contribuer, directement ou indirectement, à l'augmentation de la production des

boissons alcooliques? C'est que rien n'est plus difficile à notre civilisation que de limiter quoi que ce soit. Son élan la transporte en toute chose trop loin : c'est presque une loi de sa constitution ; nous avons en grande partie perdu le sens de la juste mesure, car nous avons affaibli ou détruit presque toutes les autorités et les forces morales qui autrefois faisaient respecter les limites. Notre grandeur et notre puissance sont faites en partie de déséquilibre, et bien souvent il nous arrive de devoir en payer la tragique rançon au moment où nous nous y attendons le moins.

IV

Mais la digression est longue ; et vous avez raison de vouloir que je revienne à l'argument qui nous intéresse. Je ne l'ai pas perdu de vue, car cette digression a un lien très étroit avec notre sujet.

Cette époque qui abuse de tout abuse et abusera aussi du sport : elle en fera — elle a déjà commencé d'ailleurs — un élément d'excitation, de concurrence, d'épuisement à ajouter aux autres, hélas trop nombreux ! Les illusions ne

sont pas possibles sur ce point. On pourrait même dire que le sport est une des choses dont probablement notre époque abusera le plus. L'histoire nous autorise à nourrir cette crainte, car elle nous prouve que même les civilisations qui savaient se limiter dans tout le reste, comme la civilisation grecque et romaine, ont abusé des jeux. Imaginez-vous si notre civilisation, qui abuse des activités pénibles comme le travail, gardera facilement la juste mesure dans les amusements ! Il n'y a d'ailleurs qu'à regarder autour de soi pour voir les intérêts se grouper, se coaliser, s'organiser pour exploiter, même dans ce champ, le besoin morbide d'excitations qui s'est emparé des masses ; leur désir d'amusements et de distraction, et même leur faiblesse incorrigible pour les jeux de hasard. Ceux qui veulent donc chasser la hâte et la foule du sport, le transformer — j'emprunte encore la jolie phrase de M. de Coubertin — dans l'empire du Matin Calme, auront devant eux une tâche singulièrement difficile. Mais si la tâche est difficile, elle est d'autant plus noble. Le monde moderne a besoin, grand et urgent besoin, d'équilibre, de mesure, d'harmonie, s'il ne veut pas risquer d'être étouffé par l'excès de son énergie. Ne vous laissez pas méprendre par son assurance, par son orgueil, par la confiance aveugle en ses forces qu'il affecte, par le défi hautain qu'il lance si souvent à l'humble sagesse

des générations passées... Nous sommes plus riches, plus savants, plus puissants que nos grands-pères ; mais nous ne sommes pas devenus des demi-dieux parce que nous avons découvert l'Amérique et inventé les chemins de fer ; nous ne sommes que des hommes encore... Toutes les faiblesses de la nature humaine que les moralistes d'autrefois avaient découvertes et analysées avec tant de finesse subsistent encore en nous et nous tourmentent. Nous devons payer à la nature égalitaire la rançon des avantages que nous assure le travail accumulé des générations précédentes... et sous combien de formes ? Les maladies nerveuses, la folie, les suicides augmentent ; la stérilité se répand surtout dans les peuples qui ont été les plus favorisés par le développement de la civilisation moderne ; un mécontentement aussi profond qu'irraisonné semble envahir le monde, à mesure que la situation de toutes les classes s'améliore. On dirait que l'homme est devenu insatiable : plus il est comblé, plus il se plaint ; plus il possède, plus il se sent pauvre et besogneux ; moins nombreux sont autour de lui les causes de douleur et les dangers, et plus il se sent malheureux. Ces paradoxes apparents, ces contradictions inexplicables ne sont que les avertissements de la vie qui rappellent aux hommes le μηδὲν ἄγαν de la sagesse antique. Le monde moderne souffre des excès auxquels il se livre, même s'il ne veut pas

l'avouer ; ceux qui tâchent de le rappeler à un idéal plus harmonieux de la vie lui rendent un service, dont l'utilité est prouvée surtout par la rage avec laquelle il semble vouloir le refuser.

V

Je suis un peu honteux de ne pouvoir apporter à votre œuvre que des considérations aussi générales. Disserter sur les buts est une chose facile, mais ce n'est, d'habitude, qu'un exercice théorique assez inutile. Ce qui importe, dans tous les grands problèmes sociaux, ce sont les moyens pour atteindre les buts; c'est sur ce point qu'il faut converger les efforts, les intelligences et les volontés. Je ne peux vous être nullement utile en cela, à cause de mon incompétence; je ne pourrai donc être à ce congrès qu'un témoin désireux d'apprendre, venu non pas pour apporter, mais pour emporter des connaissances. Il faut donc que je me limite en terminant ce discours à souhaiter à votre œuvre et à vos travaux tout le succès que votre énergie, votre enthousiasme et votre foi méritent. Mais si le souhait, dénué d'une participation active, est en lui-même stérile, il n'est pas pour cela

moins ardent. Par naissance, par tendance, par éducation, j'appartiens à une culture qui a toujours tendu à l'harmonie, à la mesure, à l'équilibre. J'ai passé une partie de ma vie à étudier les civilisations antiques, qui créèrent tant de choses belles et profondes, parce qu'elles surent se limiter. J'ai visité et étudié aussi ces immenses civilisations nouvelles, qui, au delà de l'Atlantique, semblent vouloir réaliser le type accompli de la civilisation illimitée... Il n'est pas possible d'être né en Italie, d'avoir étudié les civilisations antiques, d'avoir examiné de près les tendances de la civilisation moderne, en Europe et dans l'Amérique, sans être convaincu que notre époque se laisse séduire par une conception trop matérielle et grossière du progrès. Non, le progrès ne peut être ni la seule accumulation des richesses, accélérée par les inventions et les grandes découvertes de la science, ni la transformation hâtive de toutes les choses, le changement perpétuel, qui est la manie de notre époque. Il y a, il doit y avoir, au-dessus de cette conception du progrès, une autre conception plus élevée, qui le fait consister dans l'effort accumulé des générations. N'est-il pas vrai que chaque génération crée des formes de beauté, découvre des vérités et des vertus nouvelles? Ne pouvons-nous dire que les générations progressent réellement, si elles savent conserver les choses créées par les époques pré-

cédentes et les mêler dans des créations plus complexes et élevées à leurs propres créations? Très souvent, en réfléchissant sur les différences du monde ancien et de notre époque, je me suis dit que ce serait un grand progrès dans l'histoire du monde si on réussissait à unir dans le sport moderne le sens esthétique des Grecs, la pudeur et la décence créées par le christianisme, l'esprit démocratique, pratique et actif de notre époque.. Est-ce un rêve d'incompétent qui ne connaît pas la possibilité des choses? Vous pouvez le dire. Mais si votre congrès peut approcher notre civilisation de cet idéal, il travaillera pour le véritable progrès, et son œuvre méritera l'approbation de tous ceux qui cherchent dans tous les efforts de l'homme l'amélioration de la vie spirituelle. Je vous souhaite donc que vous réussissiez à travailler dans ce sens et j'espère que le souhait ne vous sera pas désagréable, même s'il vient d'un écrivain trop incompétent pour apprécier à leur juste valeur tout le mérite de vos nobles efforts.

VI

LE GÉNIE LATIN

cédentes et les mêler dans des créations plus complexes et élevées à leurs propres créations? Très souvent, en réfléchissant sur les différences du monde ancien et de notre époque, je me suis dit que ce serait un grand progrès dans l'histoire du monde si on réussissait à unir dans le sport moderne le sens esthétique des Grecs, la pudeur et la décence créées par le christianisme, l'esprit démocratique, pratique et actif de notre époque.. Est-ce un rêve d'incompétent qui ne connaît pas la possibilité des choses? Vous pouvez le dire. Mais si votre congrès peut approcher notre civilisation de cet idéal, il travaillera pour le véritable progrès, et son œuvre méritera l'approbation de tous ceux qui cherchent dans tous les efforts de l'homme l'amélioration de la vie spirituelle. Je vous souhaite donc que vous réussissiez à travailler dans ce sens et j'espère que le souhait ne vous sera pas désagréable, même s'il vient d'un écrivain trop incompétent pour apprécier à leur jùste valeur tout le mérite de vos nobles efforts.

VI

LE GÉNIE LATIN

I

L'histoire (1) est pleine de surprises tragiques. Mais il n'est point douteux qu'aucune génération — même celle qui a assisté au prodigieux bouleversement de la Révolution française — n'a vu, comme la nôtre, toutes ses illusions et ses espoirs détruits en quelques semaines par une catastrophe plus inattendue. Ce n'est pas la guerre qui a été la surprise. Tout en espérant que la paix précaire et inquiète dont l'Europe jouissait depuis plus de 40 ans pourrait se prolonger indéfiniment, tout le monde savait que la guerre était au nombre des choses possibles, dans le vieux continent. Mais personne ne s'attendait à voir renversés en quelques semaines les fondements mêmes de la civilisation qui nous abritait, avec tous nos biens, sous son toit

(1) Ce discours fut prononcé à Lyon, le 27 avril 1916, à la Foire du Livre, sur invitation de M. Herriot, sénateur du Rhône et maire de Lyon. Il fut répété à Marseille le 30 avril 1916, sur invitation d'un Comité composé d'éminents personnages de la ville. Le texte du discours fut publié par la *Revue des nations latines*, le 1er juin 1916.

protecteur. Et pourtant nous avons vu les peuples qu'on considérait comme l'élite de l'humanité, qui s'étaient efforcés d'adoucir les mœurs jusqu'au point de protéger les chevaux dans la rue contre la brutalité des charretiers ivres, se ruer les uns contre les autres pour une guerre d'extermination. Nous avons vu une époque qui avait divinisé le travail productif anéantir en quelques années les richesses accumulées pendant des générations. Nous avons vu l'Europe, qui nous semblait une unité vivante et animée par des rivalités, sinon courtoises, du moins non mortelles, se diviser tout à coup en deux camps séparés par un abîme infranchissable, et qui ne peuvent plus échanger entre eux, au-dessus de cet abîme, que des coups de canon et des malédictions. Il n'y a plus moyen de s'entendre; car ce qui est le bien de ce côté de la barricade est le mal de l'autre côté.

Si nos cœurs se serrent à voir toute cette jeunesse fauchée chaque jour sur tant de champs de bataille, le sanglant sacrifice d'une génération n'est encore, malheureusement, qu'une partie de ce prodigieux cataclysme, destiné à changer le cours de l'histoire. Il est donc naturel que les hommes cherchent à en comprendre la signification profonde et qu'ils se demandent quelle dangereuse folie a poussé un des peuples les plus puissants de notre époque à risquer toute sa situation, et malheureusement aussi le

bien-être et le bonheur de l'Europe entière, pour s'emparer, en quelques semaines, de l'empire du monde. Car il n'est plus douteux maintenant que la guerre européenne a été, à ses débuts et dans les plans ténébreux de l'État qui l'a machinée, l'audacieuse tentative de s'emparer par un coup de main, et à un moment qui semblait favorable, d'une hégémonie qui aurait livré à l'Allemagne au moins la moitié du monde. On n'a qu'à suivre sur la carte les opérations de l'armée allemande, depuis la violation de la neutralité belge jusqu'à la bataille de la Marne, pour comprendre que l'Allemagne a tenté d'anéantir, en quelques semaines, par une surprise foudroyante, la France; de détruire pour des siècles, sinon pour toujours, sa richesse, sa puissance, son prestige. Il n'est pas non plus douteux, maintenant, que, si ce plan avait réussi, ni l'Angleterre ni la Russie seules n'auraient pu sauver l'Europe de l'hégémonie allemande; l'Europe serait tombée sous la domination directe ou indirecte de l'Empire des Hohenzollerns, et combien de temps aurait-il fallu à une Allemagne encore agrandie, dominatrice de tout le continent européen, grisée par ce nouveau succès, pour se préparer à une lutte décisive avec l'Angleterre, c'est-à-dire pour conquérir une hégémonie mondiale? Mais il est aussi évident qu'un coup d'une telle audace, s'il ne réussissait pas en quelques semaines, devait

déchaîner une lutte pour la vie ou pour la mort entre les plus grandes puissances de l'Europe. De sorte que le véritable problème de la guerre européenne semble se poser ainsi : comment un peuple, considéré par tout le monde comme un frère de la grande famille européenne, a-t-il pu concevoir, au début du xx[e] siècle, l'idée de conquérir par surprise une suprématie décisive sur tous les autres pays du monde, en détruisant par le fer et par le feu, en quelques mois, un des centres les plus anciens, les plus glorieux et les plus actifs de la civilisation; et comment s'est-il décidé à jouer tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire une situation très brillante, dans cette aventure ?

II

Depuis dix-huit mois, le monde reste perplexe devant ce problème. Le problème semble d'autant plus difficile que, depuis trente ans, on s'était habitué à attribuer à l'Allemagne le génie de l'ordre. L'Allemagne, c'était l'ordre. C'est pour cette raison que, dans presque tous les pays, les classes élevées sentaient pour elle une admiration croissante. Et voilà que tout à coup, d'un jour à l'autre, sans raison apparente, ce

prétendu pays de l'ordre jette toute l'Europe dans le chaos sanglant de cette crise formidable, montre être la plus épouvantable force de désordre que l'histoire ait encore vue. Comment s'explique cette contradiction ? Le monde a de la peine à comprendre un phénomène si paradoxal. Il paraîtra néanmoins plus simple si on réfléchit un peu sur l'ordre, sur ce qu'il est et sur l'idée que nous nous en faisons. Il est évident que l'ordre est un mot très vague et qu'il peut signifier beaucoup de choses différentes, selon qu'il est employé par un gendarme ou par un philosophe, par le ministre de l'intérieur ou par le chef d'une église chrétienne. Mais, dans les derniers temps, on avait un peu trop oublié cette vérité élémentaire; et, grâce à cette légèreté intellectuelle qui a dominé un peu partout en Europe avant la guerre, on avait fini par croire que, là où le gouvernement était discuté et instable, le désordre devait régner, et qu'on se trouvait dans le règne de l'ordre là où l'autorité de l'État était mieux obéie. Mais cette conception de l'ordre et du désordre était trop simple. L'ordre est un phénomène trop compliqué pour que nous puissions confier la tâche de le définir exclusivement à la police, comme cette conception le supposerait. L'ordre est aussi — et pour mon compte je n'hésiterai pas à dire est surtout — le sens des limites qu'une société ne doit pas dépasser, si elle ne veut pas

voir la raison se transformer en folie, la vérité se transformer en erreur, la beauté se transformer en laideur, le bien se transformer en mal. C'est une loi de l'esprit humain, dans tous les domaines de la vie pratique et de la vie spirituelle, que tout effort, s'il dépasse une certaine limite, s'anéantit, et, au lieu d'atteindre son but, engendre les troubles et les crises les plus différents, devenant un élément de perturbation. Il n'y a rien de plus noble au monde que l'amour de la vérité, de la justice et de la beauté. Et pourtant toute science qui, ayant perdu la conscience des limites de ses forces, veut résoudre des problèmes insolubles sort de la sphère lumineuse de la raison et s'égare dans la brume des chimères, en produisant du désordre intellectuel. Les états ou les religions qui ont demandé à leur époque une perfection morale trop grande, à l'aide de moyens de coercition trop violents, ont parfois fini par semer le désordre moral, en provoquant les réactions les plus inattendues du vice et du crime. La force divine de l'art, c'est l'originalité, ce privilège du génie qui crée des beautés encore non connues : mais l'originalité a aussi ses limites, car elle risque, en les dépassant, de tomber dans l'extravagance, dans l'obscurité, dans l'absurde. Cette loi est encore plus évidente dans le domaine pratique. C'est un fait bien connu que rien n'est aussi dangereux pour n'importe quelle organisation politique ou économique — pour un état, pour un parti, pour une armée, pour une banque, pour une industrie — que de s'engager dans des entreprises qui dépassent ses forces. La limite extrême de ses forces est aussi la limite au delà de laquelle commence, pour toutes les institutions humaines, la désorganisation, c'est-à-dire le désordre incurable qui précède la mort, lente ou rapide.

Cette conception de l'ordre acceptée, nous pouvons affirmer sans hésitation que l'esprit d'ordre est représenté, dans l'histoire, non par le génie germanique, mais par le génie latin. A un certain point de vue, on peut dire que le génie latin est essentiellement l'ordre dans sa conception la plus élevée et que le peu d'ordre qui a régné dans le monde a été son œuvre. Les troubles politiques qui ont agité les pays latins à différentes époques, et surtout depuis 130 ans, n'ont point altéré ce caractère profond de notre esprit. Il est toujours difficile de bien définir le génie d'un peuple, d'une race ou d'une civilisation. Ce génie est toujours une force très complexe, qui échappe aux définitions précises. Il n'est jamais, d'ailleurs, constant et égal à lui-même. Tous les peuples et toutes les civilisations se contredisent souvent dans leur histoire, en réagissant, dans certaines périodes, aux tendances qui ont dominé aux époques précédentes. Mais si on entend par génie d'un

peuple ou d'une civilisation ses tendances les plus persistantes, auxquelles le peuple ou la civilisation reviennent après les fluctuations inévitables, on peut dire que le génie latin, comme le génie grec auquel il doit tant et qui a été son maître, est un génie par excellence *limité* et par conséquent *ordonné;* et qu'il est un génie limité et ordonné, parce que, dans ses époques les plus brillantes, il s'est proposé comme but à atteindre, de même que le génie grec, des modèles de perfection esthétique, morale ou intellectuelle aussi définis que possible. Prenons la Grèce : pourquoi a-t-elle atteint, dans beaucoup d'arts et dans certaines formes de littérature, une si grande perfection, qui a consacré tant de ses œuvres comme des modèles toujours étudiés avec profit ? Parce qu'elle a réussi à limiter l'énergie créatrice du génie par des traditions et des règles, et la force des traditions et des règles par l'énergie créatrice du génie. Dans tous les arts, elle a produit, dans les moments les plus brillants de son activité, de grands génies, qui ont pu travailler dans les limites de tradition et de règles assez fortes pour les soutenir, mais pas trop fortes pour les étouffer. Dans la philosophie, la Grèce a produit toutes sortes de théories. Toutes les conceptions et même toutes les aberrations auxquelles l'esprit humain revient périodiquement y sont représentées. Mais ce n'est pas par

hasard que l'un des deux grands philosophes grecs dont l'œuvre nous est arrivée presque entière, qui a exercé une si grande influence sur le monde ancien et sur tout le développement de la civilisation latine, soit directement, soi par Saint Thomas d'Aquin, est Aristote. Aristote pourrait être défini le philosophe de la limitation et de l'ordre par excellence. Il a commencé par limiter l'univers, en réduisant le monde à un système clos, en combattant les théories astronomiques qui, en faisant tourner la terre autour du soleil, auraient exigé comme corollaire l'infinité de l'espace. Il a limité le développement de l'univers, en donnant à toutes les choses un point d'arrivée qui ne s'éloigne pas à mesure que les choses s'approchent de lui, qui est fixe et déterminé ; son *entéléchie,* la réalisation complète de ses facultés ou de ses dispositions. Il a fondé la morale sur l'idée que la vertu est une μεσότης, une moyenne entre deux excès ; et il a, par conséquent, admis qu'aucun élément de la nature humaine n'est radicalement mauvais, quand il se tient à sa place ; il ne le devient que s'il dépasse les limites assignées à lui par la nature. Il a créé une esthétique qui n'est, au fond, qu'une justification philosophique très subtile et ingénieuse d'un certain nombre de règles que le goût de son époque imposait aux poètes, aux écrivains et aux orateurs ; c'est-à-dire la justification philosophique des limites

posées par le goût grec à l'originalité du génie. Il a enfin créé une politique qui se base, en dernière instance, sur la limitation de la population. Aristote se trouverait bien désorienté, avec ses théories politiques, dans le monde moderne, et surtout dans des pays où, comme en Allemagne, la population pullule ; car l'État tel qu'il le conçoit a besoin, pour être bien gouverné, d'une population limitée et peu variable. Mais quel est le but que cet État, dont la population est limitée, doit se proposer? Ce n'est pas l'augmentation indéfinie de la puissance et de la richesse ; c'est la vertu, c'est-à-dire un idéal de perfection morale. La vertu est le premier soin d'un État qui mérite vraiment ce titre et qui n'est pas un État seulement de nom.

Si la Grèce ancienne a possédé, à un degré si haut, le sens des limites dans le domaine spirituel, Rome l'a possédé dans le domaine politique. Le phénomène en apparence le plus étrange de l'histoire de Rome, c'est l'esprit persistant d'opposition aux agrandissements territoriaux, qui a dominé sa politique après la conquête de l'Italie. Tant qu'il s'est agi de conquérir l'Italie centrale et méridionale, Rome a procédé, quand elle a pu, avec un esprit d'agression assez décidé; mais dès qu'il s'est agi de franchir les Apennins, les Alpes et la mer, de fonder le grand empire méditerranéen qui a eu tant d'influence sur l'histoire de l'Europe, elle s'est

sentie comme paralysée par la grandeur même de l'occasion qui s'offrait à elle. Même pendant les siècles des grandes conquêtes en Europe, en Asie et en Afrique, l'aristocratie qui gouvernait l'empire a été presque toujours contraire à la politique des annexions et des conquêtes. Il n'est pas exagéré de dire que Rome a créé son immense empire malgré elle, forcée par un enchaînement de circonstances qui a été plus fort que la volonté de son gouvernement, ou par quelques personnalités exceptionnelles comme C. Flaminius et Jules César, qui n'ont pas été d'ailleurs très admirées. L'admiration pour Jules César est moderne; l'élite intellectuelle de sa génération et des générations suivantes a senti pour lui plutôt de la crainte et de la méfiance. Ce phénomène semble bizarre et presque incompréhensible à une époque comme la nôtre, où l'impérialisme agressif a joui d'une si grande faveur dans tous les pays ; mais pour celui qui se place au point de vue romain, la raison n'en est point douteuse. La noblesse romaine savait qu'il était plus facile de conquérir des territoires que de les garder ; elle voyait partout les ruines des empires qui étaient tombés parce qu'ils avaient voulu grandir trop et trop vite; elle ne voulait pas trop risquer pour conquérir un empire qu'elle n'aurait pas la force de garder. La noblesse romaine d'ailleurs — et c'est encore un caractère qui la différencie

des classes dirigeantes de notre époque — n'a jamais ambitionné de faire de Rome un État plus riche ou plus puissant que d'autres États; elle a voulu seulement, après avoir conquis l'Italie, que Rome pût jouir d'une certaine sécurité et qu'elle fût gouvernée d'après certains principes et certaines règles qui lui semblaient, à tort ou à raison, représenter un idéal parfait de vertu et de sagesse. Elle a, en somme, mis en pratique de son mieux le principe d'Aristote, que la vertu est le principal soin d'un État qui mérite ce titre. Pendant des siècles, Rome se trouva en contact avec des États qui étaient plus riches ou plus puissants ou plus cultivés; jamais elle n'en fut envieuse, jamais elle ne se sentit humiliée par la comparaison, ni obligée de chercher à les imiter. Elle se borna toujours à prendre chez les autres peuples ce qui lui semblait utile pour sa conservation; mais elle chercha surtout à ne pas compromettre cet idéal de sagesse et de vertu, dans lequel elle voyait le but de tout son effort. Pour rester fidèle à cet idéal, elle préféra, pendant plusieurs siècles, renoncer à des conquêtes et à des enrichissements qui lui auraient été faciles; ce qui explique, par exemple, pourquoi Paul Émile, après avoir vaincu la Macédoine, ferma toutes les mines d'or et en défendit l'exploitation; ce qui explique aussi pourquoi, à un certain moment, le Sénat refusa d'accepter l'Égypte, que le roi lui avait

léguée dans son testament. L'Égypte pourtant passait pour être le pays le plus riche et le plus fertile du monde ancien. Mais Rome le refusa justement parce qu'il était trop riche. L'aristocratie traditionnaliste et puritaine craignait que ces richesses et les exemples égyptiens ne finissent par « corrompre » Rome, c'est-à-dire par détacher les nouvelles générations de cet idéal de perfection morale dans lequel elle croyait, et qui lui semblait nécessaire pour maintenir le peuple dans un état de vigueur morale. L'idéal de la perfection morale l'emportait sur l'ambition de la puissance et sur le désir des richesses. Cette prudence nous explique aussi pourquoi, quand elle conquérait un pays, Rome ne demandait pas mieux que de le laisser vivre comme il voulait, avec ses lois et ses croyances, en se mêlant de ses affaires le moins possible. Rome n'a jamais songé à imposer sa langue, ses mœurs ou ses lois à ses sujets; tous les peuples qui, sous sa domination, se sont romanisés, se sont romanisés librement et lentement, parce qu'ils ont cru utile d'adopter la langue et les idées du peuple dominateur. Rome savait qu'elle ne pourrait pas imposer sa volonté à tous les peuples sujets, et elle préférait les laisser se gouverner eux-mêmes. Cette prudence et ces hésitations expliquent la lenteur avec laquelle l'empire romain fut créé, mais elles expliquent aussi sa durée.

III

Ces exemples nous montrent le génie latin et le génie grec, qui a été le maître du génie latin, dans leurs manifestations caractéristiques, cherchant, dans l'art comme dans la politique, dans la littérature comme dans la philosophie, l'ordre, la mesure, l'harmonie. L'un et l'autre ont fourni les modèles étudiés et imités jusqu'à il y a deux siècles, plus ou moins bien, par toutes les civilisations qui se sont suivies en Europe. On peut dire que l'esprit latin a dominé l'Europe, bien qu'avec des défaillances plus ou moins graves, jusqu'à la fin du xvii[e] siècle. Jusqu'à cette époque toutes les organisations sociales de l'Europe, si différentes qu'elles fussent dans les détails, avaient encore un caractère qu'on pourrait définir gréco-latin. Elles reposaient toutes sur la grande doctrine pessimiste, qui a été formulée sous des formes si différentes par les religions et les philosophies du passé et d'après laquelle la nature humaine serait portée au mal plus qu'au bien. Elles déduisaient de ce principe qu'il fallait se méfier des hommes, les surveiller, multiplier les freins et les limites autour

de leurs instincts pervers, en dompter l'orgueil et la cupidité. Elles cherchaient à y réussir en partie par toutes sortes de moyens de coercition morale et politique, en partie en imposant aux générations des idéals élevés de perfection. Toutes ces civilisations étaient pauvres, peu énergiques, ignorantes, en comparaison de la civilisation contemporaine; elles limitaient leurs désirs, leurs ambitions, leur esprit d'initiative, leur audace, leur originalité; elles produisaient peu et lentement, et, tout en souffrant beaucoup de l'insuffisance de leurs ressources matérielles, elles ne considéraient l'augmentation de la richesse que comme une pénible nécessité. Mais elles cherchaient à atteindre des modèles difficiles de perfection — ou artistique ou littéraire ou morale ou religieuse. Pour me servir encore une fois d'une formule dont j'ai peut-être un peu abusé dans ces derniers temps, la qualité l'emportait alors sur la quantité; toutes les limitations auxquelles ces civilisations se soumettaient avec tant de patience n'étaient que la rançon nécessaire de ces perfections convoitées; dans le bien comme dans le mal, l'effort se faisait plutôt dans le sens de la profondeur que dans celui de l'étendue. Plutôt que de généraliser, en les atténuant, les vices et les vertus, ces civilisations tendaient à créer un petit nombre de grands scélérats, de grands caractères, de grands savants et de grands artistes.

Une conclusion donc s'impose : c'est que si l'esprit latin avait dominé le monde moderne, comme il a dominé le monde ancien, une catastrophe comme celle-ci n'aurait pas été possible. L'Europe aurait vu encore des guerres; mais elle n'aurait vu ni des armées si formidables, ni des engins de guerre si meurtriers, ni des procédés si barbares, ni une si sauvage fureur de passions, ni un peuple rêvant de conquérir l'empire du monde en quelques semaines, ni l'épouvantable désordre que cette ambition insensée devait déchaîner. Rome avait montré, par une expérience historique décisive, que l'empire du monde ne peut être, là où il est possible, que le travail lent et patient des siècles. Mais alors une autre question se pose : pour quelle raison l'esprit latin n'a-t-il plus aujourd'hui l'influence sur le monde qu'il avait autrefois? Quelles forces nouvelles l'ont remplacé? Pourquoi à ces civilisations limitées et ordonnées a-t-il succédé un état social qui peut enfanter de tels cataclysmes? Que s'est-il passé dans le monde? Une immense révolution — la plus grande peut-être que les hommes aient encore vue — et qui a renversé en deux siècles le monde où nos ancêtres vivaient. Je crois qu'il n'est pas possible de comprendre le sens de la vie moderne si on n'a pas compris la grandeur de cette révolution; et on ne peut pas la comprendre si on n'a pas une idée exacte des civilisations qui ont précédé la

nôtre. La culture classique, si elle réussissait à se délivrer de l'influence allemande qui, au moins en Italie, l'a dominée à cause de l'influence funeste des Universités, devrait servir, surtout aujourd'hui, à faire comprendre, par une connaissance exacte des civilisations anciennes, la civilisation moderne dans sa différence essentielle. En quoi consiste cette différence? Un optimiste exalté a réussi, pendant le XVIIIe et le XIXe siècle, et avec l'aide de circonstances favorables, à convaincre une partie de l'humanité que la nature humaine est bonne en elle-même; que délivrée de toutes les entraves dont l'avaient entourée les lois et les religions, abandonnée à ses instincts, elle s'améliorerait continuellement et créerait autour d'elle le bonheur, par une espèce de loi intérieure. Tous les moyens de coercition, dont les époques antérieures s'étaient servies si largement, pour dompter les mauvaises tendances de la nature humaine, ont été ou adoucis ou détruits; l'homme a conquis la liberté; il a permis à sa volonté et à son intelligence de se développer jusqu'à la limite extrême de son énergie et de sa puissance d'action; il a créé la science, conquis la terre et l'air, dompté la nature... Mais il a dû abandonner ou réduire presque tous les idéals de perfection artistique, morale ou religieuse vénérés par nos ancêtres, sacrifier partout la qualité à la quantité... L'histoire a ainsi changé son

cours; un monde nouveau a commencé, dans lequel certains principes de la vie semblaient avoir été renversés. Était-il, ce monde nouveau, meilleur ou pire que l'ancien? Depuis un siècle, nous ne faisons que discuter ce problème, sous mille formes différentes, et le plus souvent sans nous en apercevoir, dans nos querelles politiques, religieuses, philosophiques. Il est, ce problème, sous-entendu dans toutes ces querelles. Mais la question, ainsi posée, est insoluble. Car les deux conceptions de la vie, étant partielles, ont leur côté vrai et leur côté faux, leurs faiblesses et leurs forces. L'ancienne a donné au monde des chefs-d'œuvre incomparables, de grandes philosophies, de grandes religions. Elle lui a donné aussi des chaînes bien lourdes à porter et d'horribles tyrannies. Elle a divisé les hommes en un grand nombre de petits groupements isolés et ennemis; mais elle a enfanté, au milieu de toutes ces haines, la plus sublime parmi les doctrines d'amour et de charité que l'homme ait encore connue. La conception moderne a donné à l'homme beaucoup de liberté, le domaine de toute la terre, un immense savoir, une richesse et une puissance fabuleuses. Mais elle a trop mêlé et confondu dans une espèce de brouillard les distinctions entre la vérité et l'erreur, entre la beauté et la laideur, entre le bien et le mal. Et c'est dans cette confusion que trois générations ont semé

avec confiance les idées les plus nobles de fraternité et d'amour, pour récolter la sanglante moisson de cette guerre gigantesque!

IV

La catastrophe actuelle n'est en effet que le dernier aboutissement d'un effort gigantesque, mais confus, accompli par quatre ou cinq générations qui n'ont pensé qu'à accroître la puissance de l'homme sans distinguer entre la puissance qui crée et celle qui détruit; qui ont considéré comme un progrès de fabriquer des bateaux à vapeur comme de fabriquer des dreadnoughts, de fabriquer des chemins de fer comme de fabriquer des canons monstrueux ou d'inventer des explosifs terrifiants; qui, tout en ne répudiant pas les traditions morales du passé, ont laissé pleine liberté à toutes les passions qui pouvaient exciter l'activité humaine, même à celles qui semblaient le plus dangereuses à la morale dominante dans les époques passées, comme l'orgueil et la cupidité. Notre époque a demandé aux hommes trois choses : l'activité, le patriotisme, la docilité à la discipline économique et politique qu'exige la civilisation de la grande industrie. En dehors de ces trois vertus,

elle n'a imposé avec vigueur aucune règle morale ni à la vie privée ni à la vie collective. Sous son unité apparente, le monde avait fini par cacher un chaos inquiet d'intérêts, de passions et d'idées contradictoires, dans lequel le génie latin, qui est un génie d'ordre, de raison et de clarté, s'est senti toujours un peu déplacé, tandis que le génie germanique, resté turbulent et inégal, s'y est plu comme dans son élément et s'y est exalté jusqu'au point de préparer au monde insouciant, dans le silence, la formidable surprise de cette guerre. Toute la tragédie de notre époque est dans cette contradiction ; et nul pays ne l'a sentie, n'en a souffert comme celui qui était resté le plus fidèle, au milieu des formidables secousses des deux derniers siècles, à la tradition latine : la France. Les convulsions politiques qui l'ont agitée pendant ces cent trente dernières années ont fait penser à beaucoup de personnes que la France était en Europe le grand centre du désordre. Il est à croire que la guerre européenne aura prouvé aux plus obstinés que le centre du désordre était ailleurs. Même au plus fort de ses crises politiques les plus graves, la France n'a cessé d'être en Europe, dans la mesure où cela était encore possible, un élément d'ordre, parce qu'elle a été parmi les grandes nations de l'Europe celle qui a gardé davantage les deux qualités qui sont la condition de l'ordre véritable : le sens

des limites et l'aspiration à une civilisation qualitative. On pourrait même aller plus loin, et dire que les agitations et les révolutions dont la France a souffert pendant plus d'un siècle et qui l'ont fait considérer comme le plus grand foyer du désordre, dérivaient aussi, au moins en partie, de la contradiction existant entre les tendances de l'époque et son esprit d'ordre. « La France — je vous demande ici la permission de vous citer une page écrite par moi, non qu'elle ait aucune valeur spéciale, mais parce qu'elle a été écrite avant la guerre — la France, en faisant la Révolution, a donné le coup de grâce à la civilisation limitée de nos pères. Le coup, ce n'est pas intentionnellement qu'elle l'a donné, c'est en pensant et en visant à autre chose ; et cela est si vrai que, depuis, elle a continué d'aspirer et que, seule peut-être au monde, elle aspire encore à produire l'excellent, à valoir et à se faire valoir par la qualité plus que par la quantité. Mais l'excellent ne peut se multiplier aussi vite, aussi facilement et dans une aussi large mesure que le médiocre et le mauvais. Et alors voilà que le peuple qui n'a pas tremblé devant l'Europe en armes, qui a osé défier Dieu et installer sur son trône la Raison, le voilà, ce peuple, qui hésite, qui s'inquiète, qui s'effare devant les chiffres toujours grossissants lus dans les statistiques de ses voisins ; et il ne sait plus s'il est en décadence ou s'il marche à la tête

des nations ; et tantôt il est fier de lui-même, tantôt il se décourage, a le sentiment d'être isolé, se demande : « Que faire? Résister à outrance contre l'universel triomphe de la quantité? Ou abandonner entièrement l'ancienne tradition et s'américaniser comme les autres? » Lorsque je viens à Paris, souvent, au coucher du soleil, je remonte par l'avenue des Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe... Sais-tu ce que, depuis quelque temps, je ne puis m'empêcher de penser quand je me promène dans cette avenue? Je pense aux statistiques de la production du fer en Allemagne. Un million et demi de tonnes en 1870; deux millions en 1875; trois en 1880; près de cinq en 1890; huit et demi en 1900; onze en 1905; près de quinze en 1910! Mes amis, croyez-moi : c'est depuis le jour où Apollon prononça son discours dans l'Olympe qu'a commencé entre lui et Vulcain la guerre qui est déchaînée aujourd'hui dans le monde entier. Qui l'emportera? Le fer est incontestablement un métal précieux : on en fait des voies ferrées et des machines; on en fait des canons, des fusils, des cuirassés. Mais encombrer le monde de fer jusqu'à expulser d'ici-bas la beauté et toutes les qualités qui montrent la noblesse et la grandeur de l'esprit humain, n'est-ce pas ramener le monde à la barbarie? Qui l'emportera? Vulcain ou Apollon? la quantité ou la qualité? »

La lutte entre les deux Dieux de l'Olympe, que j'avais redoutée pendant mes voyages d'Amérique, a pris tout à coup une forme bien violente et terrible. Un jour, tout à coup, dans ce chaos d'intérêts, de passions et d'opinions contradictoires où nous vivions, l'orgueil, l'ambition, l'esprit de violence l'ont emporté. Le peuple qui avait fait croire à une époque superficielle qu'il représentait l'esprit d'ordre dans le monde, pris par un accès de folie, qui était l'aboutissement logique de son orgueil et de sa cupidité, a jeté l'Europe et une partie du monde dans le désordre d'une crise historique sans précédents. Depuis ce jour nous vivons sur une terre qui tremble, et comme si, d'un moment à l'autre, le ciel devait tomber sur nos têtes. Le ciel ne tombera pas sur nos têtes; mais il serait difficile de prévoir l'avenir qui attend notre civilisation si elle ne réussit pas à retrouver, dans la recherche de nouvelles perfections esthétiques et morales, un sens plus sûr des limites. Le problème que la guerre pose devant l'Europe est-il en effet autre chose qu'un immense problème de limites? Elle le pose avant tout sous une forme matérielle et géographique. Il y a des peuples qui sont sortis de leurs frontières et qui ont envahi les territoires des voisins; il y en a d'autres qui luttent pour refouler les envahisseurs et pour conquérir des frontières qui les mettent, dans l'avenir, à l'abri de nouveaux

attentats. Mais s'il est nécessaire avant tout de refouler le plus tôt possible la horde dans le territoire d'où elle n'aurait jamais dû sortir, il ne suffit pas de la refouler : il faut créer en Europe une situation politique et un état moral qui empêchent le génie turbulent des peuples germaniques de remplir de nouveau les pages de l'histoire avec une seconde aventure de cette espèce. A côté de la question des limites géographiques et politiques, il y a une question de limites morales, la plus grande peut-être qui se soit jamais présentée aux hommes : la question des limites que les États, les peuples, les intérêts économiques, les cultures intellectuelles sauront poser à leur ambition, à leur activité, à leur esprit de concurrence et de conquête. Car toute la question est là. La guerre européenne montre que la civilisation moderne est encore plus puissante que ne le pensaient même ses admirateurs les plus ardents. Personne, je crois, n'aurait, il y a deux ans, osé prévoir que les plus grands États de l'Europe pourraient résister pour des années à une guerre de cette proportion. Il est indiscutable que les hommes n'avaient jamais accompli un effort plus gigantesque. Mais justement parce qu'une partie de l'humanité est arrivée à un degré de puissance qui n'avait jamais été atteint, il s'agit aujourd'hui de savoir quel usage elle veut faire de cette force. Veut-elle la livrer, comme un aveugle instrument de

destruction, à l'orgueil, à la cupidité, à l'ambition, pour qu'elles puissent déchaîner périodiquement des crises comme celle qui bouleverse aujourd'hui le monde? Ou voudra-t-elle s'en servir seulement dans des directions déterminées et pour des buts qui soient d'accord avec un idéal haut et noble de la vie? Réussira-t-elle en somme à imposer à sa force formidable des limites morales — et lesquelles?

Il n'est point douteux que l'avenir de l'Europe dépend de cette alternative. Il est difficile de croire que les masses s'adapteraient indéfiniment à considérer comme la dernière expression du progrès un état de choses par lequel, périodiquement, deux générations devraient travailler avec acharnement pour fournir à la troisième les moyens de s'exterminer. Il faut au monde énorme et puissant, mais déséquilibré et plein de confusion où nous vivons, un peu plus d'ordre, d'harmonie, de justice, de beauté et de mesure. La crise dans laquelle se débat l'Europe prouve clairement que, si nous ne réussissons pas à relever le ton moral de la vie européenne, la civilisation du fer et de la science finira par une espèce de gigantesque suicide. La tâche qui attend l'Europe, au lendemain de la guerre, est donc bien difficile; car il ne s'agit rien moins que d'essayer une conciliation profonde, sérieuse, organique, entre ce qu'il y a de plus noble et de plus beau au point de vue moral,

religieux et intellectuel dans les civilisations qualitatives du passé et les forces nouvelles créées par notre époque, comme l'industrialisme et la démocratie. Nous avons, jusqu'à présent, juxtaposé et mêlé tous ces éléments contradictoires; il faut les fondre. Or ces conciliations, quand elles ne sont pas des mystifications superficielles, mais des tentatives sérieuses pour amener les hommes à mieux accomplir leurs devoirs, sont toujours très difficiles, exigent un grand esprit de sacrifice, une grande énergie morale, la foi ardente en un idéal. Notre époque d'ailleurs a fait de trop grandes choses et a remporté trop de succès, en dépassant toutes les limites respectées par nos ancêtres, pour qu'elle ne doive pas sentir une attraction puissante pour la grandeur illimitée de la quantité, pour tout ce qui est colossal, déséquilibré, énorme, violent. La tâche sera donc dure... Mais si la nature humaine n'a pas changé; si la beauté, la raison, la vertu n'ont pas perdu leur force éternelle d'attraction sur les âmes, la tâche devrait être possible et glorieuse. Il n'est pas concevable que l'Europe sorte de cette crise sans comprendre qu'il y a dans la civilisation contemporaine des excès qu'il faut corriger, sous peine de voir tous nos efforts périodiquement anéantis par des catastrophes. C'est la lutte entre les deux Dieux de l'Olympe; entre le Dieu qui forge le fer et le Dieu qui connaît les lois des proportions nécessaires entre les éléments de la vie, c'est-à-dire le secret de la santé, de la beauté, de la vérité, de la vertu; c'est cette lutte qui a provoqué l'immense crise morale d'où la guerre est sortie. Nous, les peuples latins, nous avons souffert plus que les autres peuples de cette crise morale — car nous étions particulièrement dévots du Dieu qui est l'auguste gardien des mesures. La solution de cette grande crise morale serait pour nous une compensation aux sacrifices que cette crise de l'histoire nous impose; et aucun pays ne l'aurait autant mérité que la France, qui a fait les plus grands sacrifices. Comme tous les étrangers, dont le cœur se serre à la pensée de tout ce que vous avez souffert et souffrez dans cette guerre, j'espère ardemment qu'elle amènera en Europe une époque où le génie latin pourra briller de tout son éclat, dans un monde qui comprendra ce qu'est l'ordre, l'harmonie, la raison, l'humanité, mieux que ne l'avaient compris les dernières générations. La France a droit à cette récompense pour les terribles sacrifices qu'elle endure avec tant de fermeté; et l'histoire la lui donnera, pour sa gloire et pour le bonheur du monde.

VII

LES PROBLÈMES INTELLECTUELS DU MONDE NOUVEAU

I

Rien (1) n'étonnera probablement les historiens futurs de la guerre européenne plus que la réconciliation générale des partis et des doctrines qui l'a suivie. Aussi étrange que le fait puisse paraître, il n'est point douteux que l'Europe a été en paix avec elle-même, pour la première fois, pendant la plus grande guerre de l'histoire. Les haines religieuses, politiques, intellectuelles les plus implacables ont été oubliées en peu de jours d'un bout à l'autre d'un continent qui, depuis trois siècles, n'avait cessé de donner au monde, à chaque génération, le spectacle de luttes sans cesse renaissantes.

Ce phénomène extraordinaire a été une des grandes surprises de la guerre. Il semble cependant qu'il ne soit pas très difficile de l'expliquer. Chaque pays a immédiatement compris qu'il fallait cette fois unir toutes ses forces, car

(1) Ce discours fut prononcé à Paris, le 18 février 1917, sur invitation de *Foi et Vie*. Il fut répété à Nice le 28 février 1917 et publié dans la revue *Foi et Vie*.

c'était sa vie même et non pas un peu de prestige ou de territoire qui était en jeu. Et l'explication est certainement exacte. Mais elle n'est pas suffisante. Le phénomène est, en réalité, plus complexe et il a des causes plus profondes. La réconciliation est une opération presque toujours très difficile, quand se trouvent en présence des haines irritées par des siècles de lutte; cette fois, au contraire, elle a été relativement facile, parce que la guerre européenne a mis plus ou moins dans l'embarras tous les partis et toutes les doctrines qui luttaient en Europe avec acharnement pendant la paix. Aussi grande que fût, dans chaque parti ou chez les adhérents de chaque doctrine, l'envie de reprocher aux adversaires leur erreur, on a préféré pardonner, parce que tout le monde se sentait menacé d'une retorsion immédiate et équivalente.

Quelques exemples suffiront à éclaircir cette pensée. Quel pacifiste oserait encore affirmer que la paix universelle est l'aboutissement nécessaire de l'évolution de la société moderne? Un déluge de sang a emporté ces théories trop belles. Mais quel adversaire du pacifisme oserait affirmer à son tour que quand il soutenait l'éternité et la nécessité de la guerre, il pensait à une guerre sans limites, ni dans l'espace, ni dans le temps, ni dans la férocité des moyens, ni dans la destruction des vies et des biens,

comme l'actuelle? Si les événements ont démenti les pacifistes, ils sont allés trop au delà des prévisions de leurs adversaires pour que ceux-ci puissent en triompher. Ceux qui demandaient la réduction des armements, quand l'Allemagne ne cessait d'augmenter les siens, se trompaient, évidemment; ils avaient pourtant raison quand ils disaient que les armées modernes se développaient au delà des limites fixées par la nature à cet organe du corps social. Il est désormais évident qu'une des raisons pour lesquelles on est revenu à la guerre de cordon ou de position, c'est l'énormité des armées modernes, la complication et la puissance destructrice de leurs armements. La guerre de manœuvre exige des armées petites en comparaison du terrain dans lequel elles doivent agir, mobiles par leur organisation et pourvues d'armes dont la puissance ne dépasse pas une certaine mesure. Mais une guerre de cordon ou de position qui dure des années, dans une époque où les armées se composent de tous les hommes depuis 18 jusqu'à 50 ans, comment n'aboutirait-elle pas à un cataclysme général? La guerre européenne a donné tort aux pacifistes en éclatant; mais elle a démontré qu'ils avaient raison quand ils affirmaient que les armements illimités de l'Europe n'auraient point assuré la paix et qu'ils auraient fait de la guerre prochaine une immense catastrophe sociale. Il faut même avouer qu'ils

ont été, en général, timides dans leurs prévisions pessimistes, car aucun pacifiste n'a cru à la possibilité d'une guerre si longue et si terrible.

Si nous étudions le rapport entre la guerre européenne et les doctrines politiques qui divisaient l'Europe avant la guerre, nous trouverons la même contradiction. L'Allemagne avait beaucoup d'admirateurs dans tout le monde, surtout dans les classes supérieures, parce qu'elle représentait ou semblait représenter le principe de l'autorité et de l'ordre. Son gouvernement, en effet, était, hélas, le plus fort de l'Europe, le seul peut-être qui ne tremblait pas encore devant ceux auxquels il devait commander. Mais il a pu prendre l'initiative de cette guerre et déchaîner dans le monde ce fléau incomparable, justement parce qu'il était si fort et parce qu'il jouissait d'une si grande autorité auprès de son peuple. Cette considération suffira à détruire aux yeux de plusieurs générations le prestige dont les gouvernements forts et autoritaires jouissaient encore. Il sera impossible de reconnaître le principe de l'ordre dans un régime qui a jeté le monde entier dans l'affreux désordre de cette crise. Au contraire, quelles qu'aient été les faiblesses et les erreurs des gouvernements démocratiques et parlementaires de l'Europe occidentale — et elles ont été nombreuses — le monde sera indulgent avec

eux, parce que ces gouvernements n'auraient jamais déchaîné la guerre, ni violé la neutralité de la Belgique, ni adopté des procédés de guerre si barbares. Mais tout en étant indulgent avec leurs erreurs, le monde devra aussi reconnaître qu'un peu plus de clairvoyance n'aurait pas été inutile à ces gouvernements avant la guerre, de même qu'un peu plus de rapidité, d'énergie et d'intelligence pendant la guerre. Il est permis de prévoir que tous les peuples sortiront de la guerre plus ou moins mécontents de leurs gouvernements, bien que pour des raisons différentes. Mais comme parmi les États engagés dans cette lutte on trouve toutes les formes de gouvernement sous lesquelles les peuples de notre civilisation peuvent vivre, il apparaît probable que la guerre européenne ne fournira aucun argument décisif en faveur d'aucun parti ou institution. Elle semble devoir servir plutôt à mettre en évidence les défauts de tous les systèmes politiques que l'Europe a créés et essayés, dans l'espoir de trouver le meilleur.

Il en est de même pour la question si débattue du protectionnisme et du libre-échange. Il serait difficile de dire laquelle de ces deux théories, qui ont passionné si vivement les esprits depuis un siècle, pourra profiter des expériences de la guerre. La guerre européenne semblerait prouver que le protectionnisme et le libre-échange sont tout également nécessaires et

également dangereux. N'a-t-elle pas démontré que la défense nationale devient impossible sans l'appui de certaines industries et qu'il faut, par conséquent, développer ces industries par des moyens artificiels si elles ne se développent pas naturellement? Il est aujourd'hui évident que le système du libre-échange absolu mettrait, en Europe, certains pays à la merci des autres, au point de vue militaire. Mais il n'est pas non plus douteux que les difficultés croissantes avec lesquelles tous les belligérants se trouvent aux prises dépendent en partie des obstacles créés par l'état de guerre au commerce international. Les difficultés d'approvisionnement ont exercé une grande influence sur le développement de la guerre, et elles exerceront probablement une influence sur son dénouement; mais ces difficultés ne sont autre chose que l'effet de la suppression du libre-échange. De même que le libre-échange absolu aurait réduit certains pays à la merci d'autres, le blocus, c'est-à-dire la suppression des échanges, sera une des raisons pour lesquelles les empires centraux devront se rendre. Même dans ce problème, nous nous perdons dans une contradiction inextricable.

II

Il serait facile de multiplier les exemples. Tout le monde d'ailleurs, en réfléchissant un peu sur les événements actuels et sur les discussions qu'ils soulèvent, pourra facilement étendre ses considérations à d'autres cas analogues et comprendre pourquoi tant d'ennemis acharnés se sont serré la main. Les partis se sont trouvés tout à coup, avec leurs doctrines, désarmés, les uns en face des autres. La guerre a été une espèce de tremblement de terre philosophique qui a ébranlé sur leurs fondements, plus ou moins, les systèmes d'idées les plus opposés : ceux au moins qui prétendaient résoudre les problèmes les plus importants de la vie contemporaine. C'est un phénomène unique dans l'histoire du monde, et sur lequel les esprits cultivés qui ne sont pas entièrement absorbés par l'action militaire devraient peut-être commencer à arrêter leur attention, comme les hommes de finances s'occupent déjà des impôts ou des traités de commerce de l'avenir. Ce bouleversement intellectuel est en effet un phénomène beaucoup plus grave que la destruction des richesses; et il n'est pas moins grave, probablement, que la

destruction de tant d'hommes, qui étaient l'espoir ou la force de l'Europe. C'est par ce bouleversement, probablement, que commencera la grande crise de la civilisation moderne, dont la guerre européenne n'est que le prologue, et qui semble devoir être une crise universelle, économique, intellectuelle et morale. Il suffit, en effet, pour s'en rendre compte, de réfléchir à la situation dans laquelle se trouveront, la guerre finie, les institutions, les partis, les doctrines dont la guerre aura mis en lumière les faiblesses, démenti les prévisions, démontré l'incapacité de tenir leurs promesses. Toutes ces institutions, ces partis, ces doctrines, qui dirigeaient avant la guerre, bien ou mal, la société européenne, se trouveront comme suspendus dans le vide. Les conséquences probables d'une situation de cette espèce et la crise morale qu'elle produira se devinent facilement. Il est donc important d'en chercher les causes. Comment une civilisation si savante et si puissante a-t-elle pu se trouver tout à coup en face d'événements qui ont démenti tant de ses croyances, déçu tant de ses espoirs et donné tort à tout ce qu'elle avait fait et pensé pendant deux générations? Comment a-t-elle pu se tromper à ce point?

III

Pour tâcher de résoudre ce problème, je serai obligé de vous soumettre des considérations un peu compliquées. Je vous demande pardon de l'effort que je vais vous imposer; mais nous vivons dans des temps où ceux qui ne combattent pas ont le devoir de penser aux grands problèmes de la vie, même en sacrifiant un peu leur plaisir. Cherchons donc la raison pour laquelle notre époque s'est trompée. Elle s'est trompée, parce qu'elle a voulu trop de choses; et elle a perdu, en voulant trop de choses à la fois, la capacité de choisir. La phrase peut sembler obscure; mais je tâcherai de l'expliquer en choisissant parmi les exemples très nombreux qui s'offrent, celui qui est le plus clair et le plus actuel : la manière dont l'Europe avait envisagé et résolu un des plus grands problèmes qui ont préoccupé toutes les générations : le problème de la paix et de la guerre. Dans toutes les époques, on a beaucoup discuté sur la paix et sur la guerre, sur leur nature et sur leur rôle. Dans toutes les époques, il y a eu des hommes qui ont désiré la paix perpétuelle comme le bien suprême, et des hommes qui ont vu dans la guerre une loi divine

de la vie. Sans recommencer cette discussion, on peut affirmer qu'il y a eu des époques où le principe de la guerre a dominé et d'autres où a dominé le principe de la paix ; que les unes et les autres ont pu vivre, se développer, faire de grandes choses ; et que les unes comme les autres, à un certain moment, ont subi une crise déterminée par le développement même du principe qui les avait dominées. Si on admet que chaque État est une volonté souveraine, qu'il ne peut ni ne doit reconnaître aucune limite à sa liberté, sauf la force plus grande d'un autre État, c'est le principe de la guerre qui dominera. Chaque État cherchera à être le plus fort qu'il pourra ; il fera de chaque citoyen un soldat ; il évitera les contacts avec les autres États, c'est-à-dire avec les autres volontés souveraines qui sont destinées à entrer, un jour ou l'autre, en conflit avec la sienne ; il sera hostile à tout ce qui porte les hommes d'États différents à étendre et à mêler leurs intérêts : le commerce, les mariages, les traités, l'imitation des mœurs étrangères. Ce sont les principes d'étroit nationalisme, s'il m'est permis d'employer ce mot, sur lesquels était fondée la cité antique ; le régime sous lequel a vécu une partie du monde ancien avant la paix romaine. On ne peut dire que ce régime soit en lui-même contraire à la nature humaine et radicalement mauvais, quand on pense à tout ce que les civilisations anciennes

ont créé sous ce régime. Si, au contraire, on admet que chaque État est subordonné à une loi supérieure de fraternité, de charité et de perfection morale, dont il n'est que l'instrument, l'organisation politique et militaire perdra beaucoup de son importance. Les hommes seront portés à mêler leurs intérêts, leurs idées, leurs sentiments par la nécessité d'accomplir ce devoir supérieur. C'est ce qui est arrivé en Europe pendant le moyen âge, sous l'influence des doctrines chrétiennes. Les peuples de l'Europe avaient presque entièrement perdu l'esprit politique et l'esprit militaire ; ils ne savaient plus organiser un grand État ; leurs guerres, qui semblent si nombreuses et si longues dans les livres d'histoire moderne, étaient des jeux d'enfants, car on ne savait plus ni recruter, ni faire manœuvrer, même une petite armée. Les frontières intellectuelles et morales entre les peuples avaient disparu dans un cosmopolitisme, dont le latin était la langue officielle. Les inconvénients du cosmopolitisme étaient graves sans doute, mais on ne pouvait pas affirmer qu'il était contraire à la nature humaine et en lui-même mauvais. Le moyen âge a été une très grande époque de l'histoire de l'Europe ; et nous lui devons beaucoup. Il a peu à peu peuplé l'Europe que les bouleversements suivis à la chute de l'empire romain avaient dépeuplée ; il a commencé à civiliser beaucoup de barbares ; il a

créé des arts merveilleux : l'architecture par exemple. C'est enfin sous ce régime de cosmopolitisme pacifique que l'Europe a commencé, au xve siècle, ce superbe effort d'exploration géographique, qui devait livrer à notre civilisation la planète tout entière.

Il est donc évident que les hommes peuvent vivre sous un régime de nationalisme comme sous un régime de cosmopolitisme et, sous l'un comme sous l'autre, contribuer à la tâche immense et mystérieuse de l'histoire, dont nous cherchons en vain de deviner le but. Les deux systèmes ont leurs inconvénients et leurs faiblesses; ils sont, comme tous les systèmes humains, limités, et ils s'épuisent à un certain moment; mais ils peuvent servir à ce que nous appelons avec un mot un peu vague : le progrès du monde. A une condition cependant : c'est que les hommes choisissent nettement entre l'un et l'autre et qu'ils en acceptent toutes les imperfections inévitables. Les membres de la cité antique n'ont jamais aspiré aux commodités du cosmopolitisme; comme les hommes du moyen âge se sont résignés aux inconvénients du morcellement politique et du désarmement. La faiblesse de l'État était une condition nécessaire du cosmopolitisme du moyen âge; de même que l'esprit d'exclusion était une condition de la force militaire de Sparte ou de Rome. Ce que notre époque n'a su faire, c'est justement

ce choix décidé entre les deux principes et les deux systèmes. En développant jusqu'aux dernières conséquences un mouvement dont les origines remontent au xviie siècle, notre époque a mélangé les deux principes comme s'ils pouvaient tous les deux se développer à côté indéfiniment, sans que jamais dût venir le moment où l'un des deux principes deviendrait la limite infranchissable de l'autre et où la nécessité d'un choix s'imposerait. Elle semblait avoir admis que le principe de la paix serait prédominant. Les États de l'Europe, grands et petits, avaient multiplié les traités et les conventions. Ils avaient tous concédé aux étrangers le droit de circuler librement, de résider, de posséder, de faire du commerce, de se marier dans leur territoire. Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient pour encourager l'échange des capitaux, des marchandises, des idées, des découvertes, des goûts. Nous n'avions plus une langue internationale comme le latin; mais on cherchait à multiplier les connaissances des langues et les traductions des livres. Il y avait des partis qui affirmaient avec ostentation leur caractère international. On avait créé une organisation internationale d'intérêts qui était dans une certaine mesure la condition de l'ordre intérieur de chaque nation. Les grands États d'Europe avaient enfin reconnu officiellement, bien qu'avec un degré de bonne foi différent, que le maintien de la paix était le

but suprême de leur politique auquel tout le reste devait être subordonné.

En somme, notre époque avait créé un état de cosmopolitisme qui, sous certains points de vue, rappelait le moyen âge. La conséquence logique était que le principe opposé de la guerre aurait dû être, dans notre époque, limité de telle manière que les guerres ne pussent, ni par leur durée, ni par leur ampleur, ni par leur férocité, compromettre cet ordre international, cette société des nations, à laquelle était lié l'ordre intérieur de chaque pays. Il n'en fut rien. Sur ce cosmopolitisme se greffa une organisation politique des grands États qui rappelait à beaucoup de points de vue, mais dans des proportions beaucoup plus larges, le nationalisme et l'esprit belliqueux de la cité antique. Les grands États de l'Europe, pour des causes différentes, s'engagèrent dans une concurrence illimitée d'armements, telle que le monde n'avait jamais vu l'égale et par laquelle la guerre devait devenir un duel à mort, sans exclusion des coups, comme à l'époque où chaque État ne reconnaissait dans les autres États que des ennemis. Dans presque tous les pays, on a cherché à exciter l'orgueil national, la méfiance ou la haine de ses voisins, l'esprit de jalousie et de rivalité internationale, l'ambition d'être le premier en tout, comme si nous vivions sous un régime de guerre incessante. Dans le plus puissant empire militaire de l'Europe, nous avons même vu se développer, encouragée par la protection officielle, une école qui a prêché au monde, sans que personne ne protestât, la théorie de la guerre sans limites et sans loi, le mépris des traités, l'inutilité du droit des gens, l'essence divine de la force. C'est cette école qui, de plus en plus grisée par la protection officielle et par l'admiration du monde, a fini par préparer l'Allemagne à combattre les peuples les plus civilisés de l'Europe, ceux qui étaient ses meilleurs clients et ses admirateurs les plus sincères, avec la fureur sauvage avec laquelle, avant la conquête européenne, les tribus noires s'exterminaient dans le centre de l'Afrique. Il n'est pas même exagéré de dire que le nationalisme greffé par l'Europe sur les intérêts et les aspirations du cosmopolitisme était beaucoup plus audacieux et dangereux que le nationalisme du monde antique. Celui-ci avait au moins reconnu la sainteté des traités. Un traité était une chose sacrée, placée sous la protection de la divinité qui liait les parties contractantes sans conditions. Un État qui voulait violer un traité devait s'ingénier à démontrer qu'il lui restait fidèle, car jamais on n'aurait admis qu'il pouvait déclarer de ne plus vouloir l'exécuter, parce qu'il ne le jugeait plus utile à ses intérêts. Or c'est cette théorie que l'Europe du XXe siècle a fait enseigner publiquement dans ses Univer-

sités. Elle a été créée en Allemagne, naturellement ; mais elle a été accueillie avec faveur, même dans les Universités des pays qui aujourd'hui luttent contre l'Allemagne.

IV

Il est aujourd'hui évident que si la guerre et la paix sont deux états naturels de l'humanité, nous avions créé, en mêlant avec une telle imprudence le principe de la paix et celui de la guerre, un mélange explosif qui, en éclatant, a détruit l'Europe. Mais l'Europe s'était peu à peu tellement habituée à cette situation paradoxale et unique dans l'histoire qu'elle avait fini par la considérer comme naturelle. Les différentes tentatives faites pour réveiller l'Europe à la conscience du danger imminent ont échoué. Cette illusion était d'ailleurs un cas particulier d'une illusion plus générale dont notre civilisation a été la victime, qui a été le fond de toute notre manière de penser et de concevoir le monde, et qui étonnera probablement un jour nos petits-fils tellement elle leur paraîtra enfantine. C'est l'illusion que l'homme puisse tout avoir dans le monde : les avantages de la guerre

et les bienfaits de la paix, la perfection et la puissance, la quantité et la qualité, la rapidité et la beauté. Notre époque est la plus savante qui ait encore existé ; et cependant, malgré son immense savoir, elle avait fini par oublier une vérité très simple, dont les générations beaucoup plus ignorantes se rendaient si bien compte : c'est-à-dire que les biens de la vie sont liés entre eux de telle manière qu'on ne peut jamais jouir de tous ensemble indéfiniment. Il y a toujours un moment où l'un devient la limite de l'autre, et alors il faut choisir : renoncer à l'un pour avoir l'autre. Cette simple vérité, que nous avons perdue de vue en cherchant la puissance et la richesse, est la clé de toute l'immense tragédie que le monde a tant de peine à comprendre. La contradiction des deux principes que nous avons étudiés — la paix et la guerre — n'a pas été en effet la seule, tant s'en faut, dans laquelle notre époque s'est égarée. Si le temps n'était pas limité, il serait facile de soumettre à la même analyse les applications que nous avons faites du principe de liberté et du principe d'autorité, de l'idée de tradition et de l'idée de progrès, de la morale et des intérêts économiques. On retrouverait partout, en comparant notre époque aux précédentes, le même phénomène : la tendance à mêler les principes inconciliables au lieu de les limiter avec précision et de choisir entre eux. Notre

époque, qui l'a inventé, a appliqué ce procédé partout : à la politique, à la morale, au droit, même à l'art. Ceux qui déplorent la décadence de l'art dans le monde moderne se sentent souvent répondre qu'aucune époque n'a fait un effort plus grand pour tout comprendre et tout admirer : les écoles, les styles, les personnalités créatrices les plus différentes. L'observation est exacte, mais la conclusion qu'on en tire ne semble pas justifiée ; car cet effort de tout admirer est l'effet d'une incapacité de choisir qui est particulière à notre époque. Les époques auxquelles nous devons les grandes créations de l'art ont été bornées dans leurs goûts. En s'étendant à tant de genres différents, le goût artistique s'énerve et devient superficiel ; il se transforme en un dilettantisme instable qui énerve la force créatrice des artistes, quand ils n'ont pas l'énergie de se mettre au-dessus des caprices de la mode. Mais les effets que cette incapacité de choisir a produits dans l'art ne sont nullement comparables à ceux qu'elle a produits dans le droit, dans la politique, dans la morale. L'affaiblissement des gouvernements, l'incohérence de leur action, l'irritabilité et l'incertitude de l'opinion publique dans tous les pays, cette espèce de fatalisme imprévoyant qui a dominé avant la guerre, de même que l'exaltation dont l'esprit public était pris en Allemagne et que M. Moysset avait si bien décrit

avant la guerre, sont nés de cette confusion intellectuelle et morale. Quand des principes précis et clairs ne dirigent plus une époque, l'action devient ou lente et incertaine, ou violente et passionnée. C'est le double état d'esprit où se trouvait l'Europe avant la guerre. Un peuple exalté par un orgueil diabolique, par des convoitises illimitées, par une confiance insensée dans sa force et dans sa supériorité, était entouré par des nations hésitantes, perplexes, qui se sentaient faibles et menacées ; qui en souffraient, mais qui ne trouvaient point la force de rien faire pour empêcher la catastrophe redoutée, et qui, de temps en temps, retombaient dans l'illusion qu'on pourrait dompter la folie frénétique de ce peuple dangereux par des sourires et des amabilités... La confusion intellectuelle et morale qui dominait notre époque et qui rendait impossible une action dirigée vers des buts définis et réglés par des principes précis, avait produit les deux effets opposés : une frénésie chaque jour plus violente chez les Allemands, une perplexité chaque jour plus inquiète chez les autres peuples. Le moment devait venir où cette frénésie éclaterait au centre de l'Europe sur les perplexités qui l'entouraient.

V

Comment une époque aussi éclairée que la nôtre a-t-elle pu être victime de l'étrange illusion qu'on puisse tout avoir dans la vie? Quel rôle a joué dans le grand drame de l'histoire moderne l'incapacité de choisir, qui était la conséquence de cette illusion, et qui a caractérisé notre époque? Ce sera le grand problème que l'Europe devra se poser de nouveau et d'une manière définitive quand, la guerre finie, tant d'institutions et de doctrines qui croyaient s'appuyer sur des assises granitiques se trouveront comme suspendues dans le vide. J'ai dit « de nouveau et d'une manière définitive », car le problème a été continuellement discuté depuis un siècle sous les formes les plus différentes. Mais les deux solutions qu'on lui a données ne semblent avoir qu'une valeur provisoire, parce que l'une n'a vu dans cette confusion qu'une aberration des esprits égarés par l'orgueil et par de fausses doctrines; l'autre, au contraire, y a vu un état supérieur, une espèce de perfection atteinte à la fin par une partie de l'humanité. Le moment est peut-être venu où les hommes comprendront avec plus de facilité combien ces

deux solutions sont insuffisantes. Il n'est pas difficile de démontrer que, bien loin d'être une simple aberration collective, cette confusion a été la condition d'un immense effort accompli par les deux siècles derniers. Il ne faut jamais oublier, quand on veut comprendre le monde moderne et ses crises, que l'Europe travaille depuis les deux derniers siècles à deux tâches gigantesques, qui n'ont aucun précédent dans l'histoire. Elle cherche à organiser la société et l'État sur des principes entièrement nouveaux, comme la volonté du peuple, la liberté, l'idée du progrès, la nationalité et ses droits; et elle s'efforce en même temps de peupler et d'exploiter toute la terre, à l'aide d'instruments d'une puissance merveilleuse, en faisant du globe une espèce d'unité. Mais pour mener à bien ces deux tâches, il a fallu exciter au degré suprême l'énergie, l'esprit d'initiative, l'activité, la force de travail de toutes les classes. Or l'illusion que l'homme puisse jouir à la fois de tous les biens de la vie et le brouillard dans lequel la beauté et la laideur, le bien et le mal, la vérité et l'erreur se confondaient aux yeux des hommes, ont beaucoup favorisé cet effort incessant. C'est pourquoi notre époque les a tellement aimés. Les hommes comme les époques qui veulent obtenir des succès rapides et continuels aiment à croire dans leur toute-puissance, et n'aiment pas à être trop gênés par

des principes de morale, d'esthétique ou de logique bien précis qui, s'ils sont des règles de conduite sûres, sont aussi des limites rigides. Une civilisation qui a voulu créer avec une telle rapidité tant de richesses, d'institutions, d'idées, de doctrines, de machines, de nations nouvelles, devait détester tous les systèmes d'opinions et de règles trop précis qui l'auraient gênée et adopter des étalons de mesure assez souples pour pouvoir trouver beau et bon tout ce qui favorisait ses intérêts, si différents et si variables.

Cette confusion, qu'on a considérée comme une aberration, était donc la condition même de ce que nous avons appelé, à tort ou à raison, le progrès de notre époque. Faut-il en conclure que ceux qui voyaient dans cette confusion un état de perfection étaient dans le vrai ? A défaut d'autres raisons, la crise de tant d'institutions et de doctrines opposées, qui a commencé avec la guerre européenne, suffiraient à nous en faire douter. Si les principes autoritaires et le libéralisme, si le pacifisme et le militarisme, si le nationalisme et le cosmopolitisme, si toutes les doctrines semblent avoir été également touchées par la guerre, il serait absurde d'en conclure qu'elles soient toutes fausses et qu'il soit nécessaire de s'en débarrasser. Ce sont les principes qui ont régi toutes les sociétés humaines ; et il est évident qu'ils continueront à les régir, car

on ne peut pas même comprendre l'existence d'un État et d'une nation en dehors de l'une ou de l'autre de ces doctrines. Que démontre alors cette crise universelle d'institutions et de doctrines pourtant nécessaires, sinon que nous ne pouvons plus continuer à mêler et confondre les principes comme nous l'avons fait jusqu'à présent, c'est-à-dire à préparer la guerre en voulant la paix, à multiplier les pouvoirs de l'État en diminuant son autorité et son prestige, à diviniser en même temps le droit et la force, à confondre le succès avec la perfection ?

VI

Des signes nombreux nous autorisent donc à penser que le temps approche où l'Europe se trouvera dans la nécessité de choisir entre beaucoup de principes différents qu'elle avait trop confondus. Mais si cette nécessité s'impose, il est facile de voir quel sera le grand problème intellectuel du monde nouveau : substituer des doctrines philosophiques, morales, politiques, juridiques, religieuses, des arts et des méthodes d'érudition qui chercheront à distinguer les principes, à celles qui cherchaient à les mêler et à les confondre, et qui pour cela ont eu tant de

succès dans les derniers cinquante ans. C'est un changement qui, ainsi énoncé, paraît bien simple; mais ceux qui en prendront l'initiative s'apercevront bientôt qu'il implique une immense révolution intellectuelle. Toute la question de la culture allemande et de la culture latine, débattue depuis deux ans avec tant d'ardeur, cache en elle-même l'obscur pressentiment de la nécessité et de la difficulté de cette révolution intellectuelle. Depuis deux ans, on proteste violemment contre la suprématie acquise par le génie germanique, obscur et déséquilibré, sur le génie latin, clair et harmonieux; on s'étonne que les hommes en soient arrivés à préférer l'obscurité et la complication à la clarté et à la simplicité; on se demande pourquoi la brillante lumière méridionale du génie latin a été obscurcie par les brouillards que les vents du nord ont transportés des forêts de la Germanie; on déclare de tous les côtés qu'il faut mettre fin à cet état de choses. On admet plus ou moins clairement qu'il y a une opposition inconciliable entre le génie latin et le génie germanique. Que signifient toutes ces récriminations, ces protestations?

Les considérations précédentes, une comparaison attentive entre la civilisation moderne et les civilisations du passé nous aident à répondre même à cette question. La clarté du génie latin n'est autre chose que l'effort de bien définir les

principes, pour empêcher qu'ils ne se confondent et, par conséquent, de donner des règles sûres et précises. L'obscurité germanique, qu'on a prise si souvent pour de la profondeur, est l'effort contraire de confondre les principes en affaiblissant la force des règles. Dans la philosophie, dans le droit, dans la morale, dans l'histoire, dans l'érudition, l'esprit germanique a, depuis deux siècles surtout, travaillé à confondre les principes et les définitions, à détruire les traditions, à mêler le bien et le mal, le beau et le laid, le vrai et le faux, pour donner plus de liberté aux intérêts et aux passions. La confusion intellectuelle et morale de notre époque n'a pas été exclusivement l'œuvre de l'esprit germanique; les autres peuples, et même les peuples latins, ont contribué à la produire; mais il n'est point douteux que l'esprit germanique a travaillé dans ce sens avec plus d'énergie, de gaîté et de fortune que tous les autres. C'est parce qu'il a été, bien souvent sous prétexte de liberté, l'agent le plus actif et le plus résolu de cet immense désordre, qu'il a dominé le monde moderne, malgré ses défauts ou plutôt à cause même de ses défauts. Il flattait les tendances profondes d'une époque qui ne voulait autre discipline sérieuse que celle du travail et de l'État; qui aspirait dans tout le reste, dans l'art comme dans la morale privée, dans la religion comme dans la famille, dans les affaires

comme dans les plaisirs, à une liberté chaque jour plus grande. Même l'obscurité de la forme était devenue une qualité, car elle servait aux doctrines contradictoires pour mieux cacher leur incohérence. Kant a été le philosophe préféré du XIXe siècle, tout en étant un des écrivains les plus embrouillés de la littérature universelle : pourquoi ? Parce que la contradiction est l'essence même de tout son système. Ce spiritualisme matérialiste, ce relativisme absolu, ce théisme athée, ce déterminisme libre convenaient admirablement à une époque qui, en bonne foi, en croyant bien faire, voulait admettre tous les principes, même les plus contradictoires, pour les exploiter tous. Mais l'obscurité était une qualité précieuse pour un système d'idées qui reposait sur la contradiction. Si Kant avait écrit comme saint Thomas ou comme Descartes, le monde aurait été obligé à voir toutes ces contradictions, dont il demandait de ne pas s'apercevoir.

La haine du germanisme dont les peuples ont été saisis nous amène donc à la même conclusion que l'examen de la situation dans laquelle se trouveront les partis et les doctrines à la fin de la guerre européenne. Il faut tâcher de sortir de la confusion intellectuelle et morale où nous étions plongés quand la guerre a éclaté ; et pour en sortir, il faudra aussi un grand effort intellectuel, dont les directions semblent indiquées

par l'analyse même de cette confusion. Il s'agit de pousser les générations futures un peu moins vers l'idéal de la puissance et un peu plus vers l'idéal de la perfection ; il s'agit d'amener les esprits à goûter de nouveau les idées claires et les sentiments simples ; il s'agit de familiariser de nouveau les hommes, dans un monde tellement agrandi, dans une civilisation devenue si puissante, avec l'idée des limites infranchissables de la vérité, de la beauté, de la vertu, de la raison, de la puissance, que les hommes comprenaient si facilement dans les époques où ils étaient plus faibles et ignorants ; il s'agit enfin de trouver les savants, les artistes, les écrivains, les philosophes qui auront non seulement l'intelligence, mais la force morale nécessaire pour accomplir cette tâche. Sera-t-elle, l'Europe, capable d'accomplir cet effort ? L'avenir nous le dira. Il semble pourtant évident que non seulement la possibilité d'une paix durable, mais l'existence même pour les peuples de vieille civilisation dépend de cette transformation. Nous nous sommes trouvés toujours un peu déplacés dans cette confusion qui, au contraire, convenait mieux à des peuples, comme les peuples germaniques, faciles aux exaltations de la passion et aux accès de folie collective. La crise actuelle en est la preuve. On a beaucoup reproché aux gouvernements des peuples qui luttent aujourd'hui contre l'Allemagne leur

impréparation militaire. Il est pourtant indiscutable, au moins pour ce qui concerne la France, l'Angleterre et l'Italie, que cette impréparation, pour grande ou petite qu'elle fût, n'a pas été seulement l'effet de l'imprévoyance des gouvernements. Nous nous sommes laissés distancer par l'Allemagne dans la course aux armements, en partie parce que nous comprenions que cette course était une folie, que le système devenait absurde par ses exagérations monstrueuses. N'étant pas aveuglés, comme le peuple allemand, par l'orgueil, la convoitise, l'ambition, il nous répugnait de développer un système dont tout le monde entrevoyait plus ou moins clairement les excès, la complication, les difficultés de l'application, les sacrifices inouïs qu'il imposerait, les développements dangereux qu'il pouvait prendre. Nous avons eu tort, c'est entendu; et nous sommes en train d'expier la faute que nous avons commise. Mais l'expiation ne nous rendra pas plus capables, étant des peuples qui aiment à raisonner, d'agir dans un monde où l'absurde dominerait avec son cortège de passions exaltées. C'est donc une question de vie ou de mort pour nous de reconduire la politique et toutes les institutions de l'Europe à des conceptions plus humaines et plus raisonnées que celles qui ont gouverné le monde pendant les derniers cinquante ans; car dans une civilisation dominée par des idées et des passions

extravagantes, nous qui sommes habitués à raisonner, nous nous trouverons toujours dans une condition d'infériorité et nous finirons par être les victimes des fous et des exaltés. C'est pour cette raison surtout qu'il faut faire, tous ensemble, un effort suprême pour conduire la guerre à une conclusion victorieuse. Nous ne débarrasserons l'Europe de la folie dont elle a failli mourir, si nous ne réussissons pas à battre l'armée qui a été le chef-d'œuvre de cet esprit délirant que l'Europe a dû subir pendant plus de quarante ans et que, de temps en temps, elle avait même commencé à admirer. C'est la tâche des soldats, auxquels s'adressent en ce moment nos pensées émues, avec le souhait ardent qu'ils puissent l'accomplir le plus rapidement possible et avec tout le succès qui rendra féconds tant de sacrifices. Mais quand leur tâche sera achevée, commencera celle des savants, des philosophes, des juristes : il reste à souhaiter qu'ils se montrent, par la patience, l'esprit de sacrifice et la ténacité, dignes des soldats qui nous frayent le chemin vers des temps meilleurs; où loin des abîmes qui s'ouvrent aujourd'hui autour de nous, partout où nous regardons, l'Europe pourra vivre dans une atmosphère sereine, éclairée par des idées lumineuses.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le sept juin mil neuf cent dix-sept
PAR
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE
pour
BERNARD GRASSET



COLUMBIA UNIVERSITY
0025975030